



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



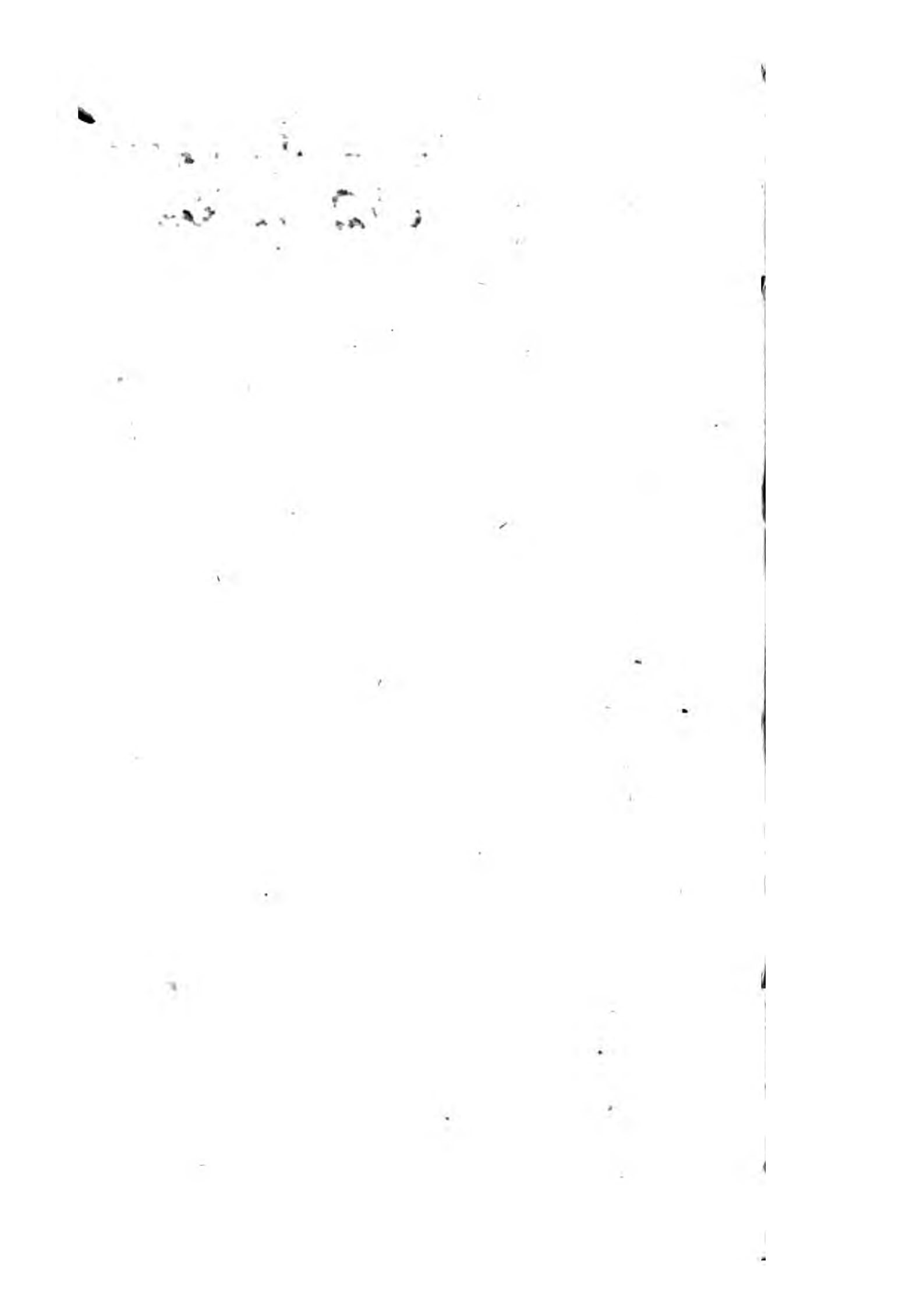
11. 10. 22 10  
11

Miss Freeman



Ann Bassett  
Masby Lodge

Vet. Fr. II A 2168





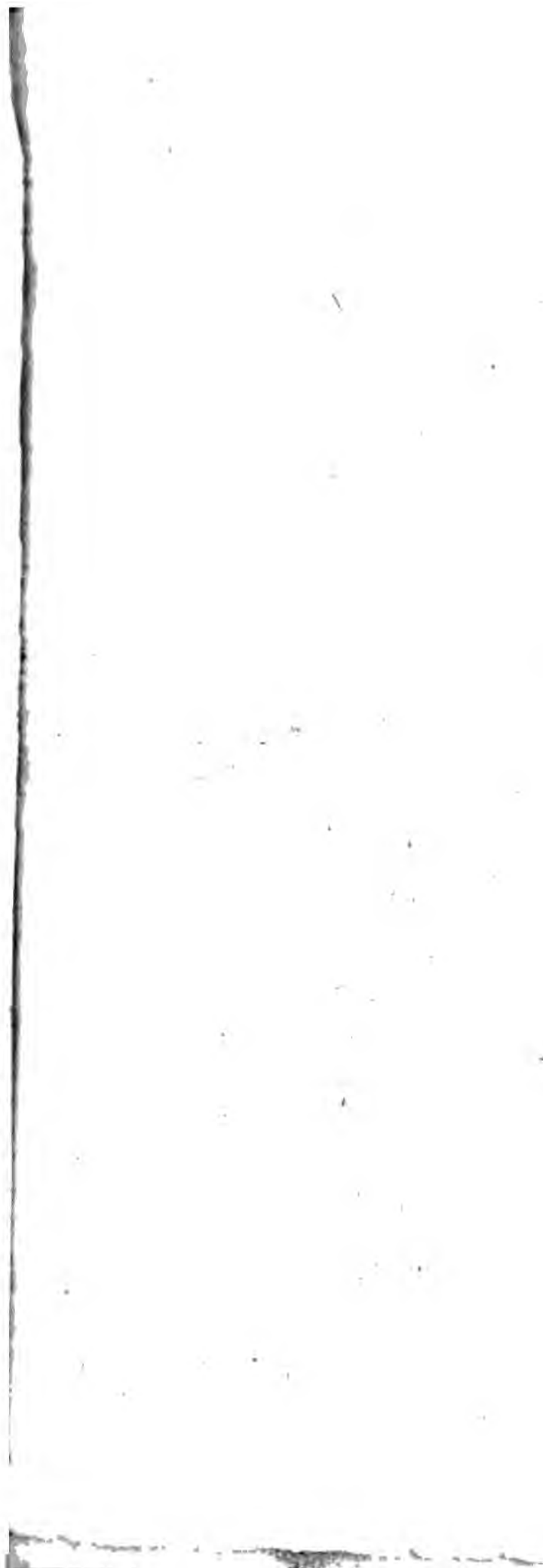
# A V I S

Sur la NOUVELLE EDITION des

## AVENTURES DE GIL BLAS.

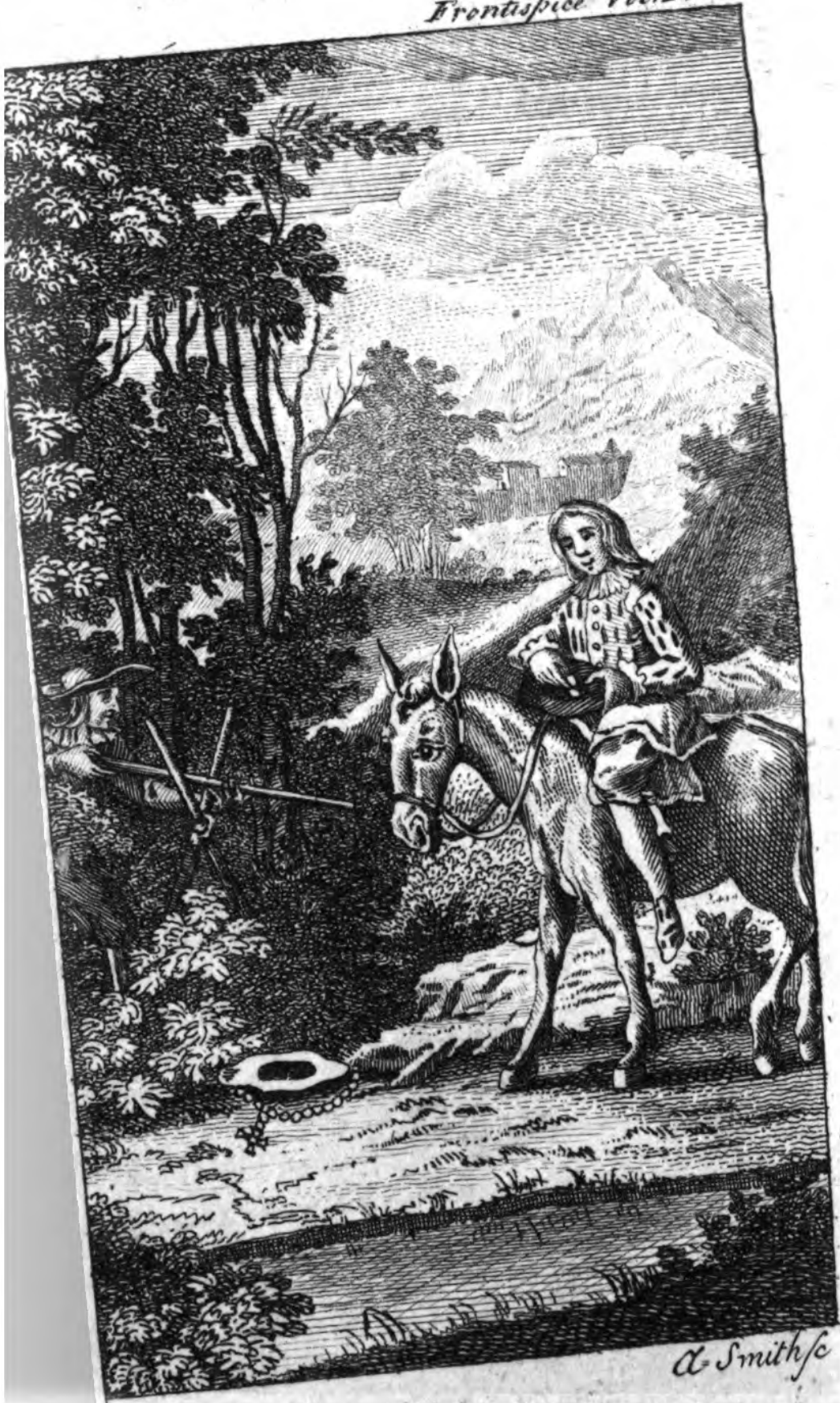
*L'Editeur de cette nouvelle Edition croit qu'il est de son devoir de faire connoître au Public, qu'il a pris les plus grands soins pour la lui présenter la plus complete & la plus correcte, persuadé qu'il est très essentiel de ne mettre entre les mains de la jeunesse que des livres vraiment corrects. Cette Edition est faite sur la dernière de Paris, & confrontée avec celles qui l'ont précédées. Chaque feuille a été lue & relue quatre différentes fois avant d'être mise sous la presse. Le Libraire n'a pas épargné non plus la dépense; il a fait graver trente-trois nouvelles planches pour l'embellir, la rendre plus parfaite & préférable à toute autre. Cependant pour accommoder ceux qui voudroient en avoir sans planches, il est déterminé à la vendre reliée en deux volumes à un prix très modique.*







Frontispice Vol. I.



A. Smith sc

HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

Par M. LE SAGE.

*Nouvelle Edition, revue & corrigée.*

AVEC DES FIGURES.

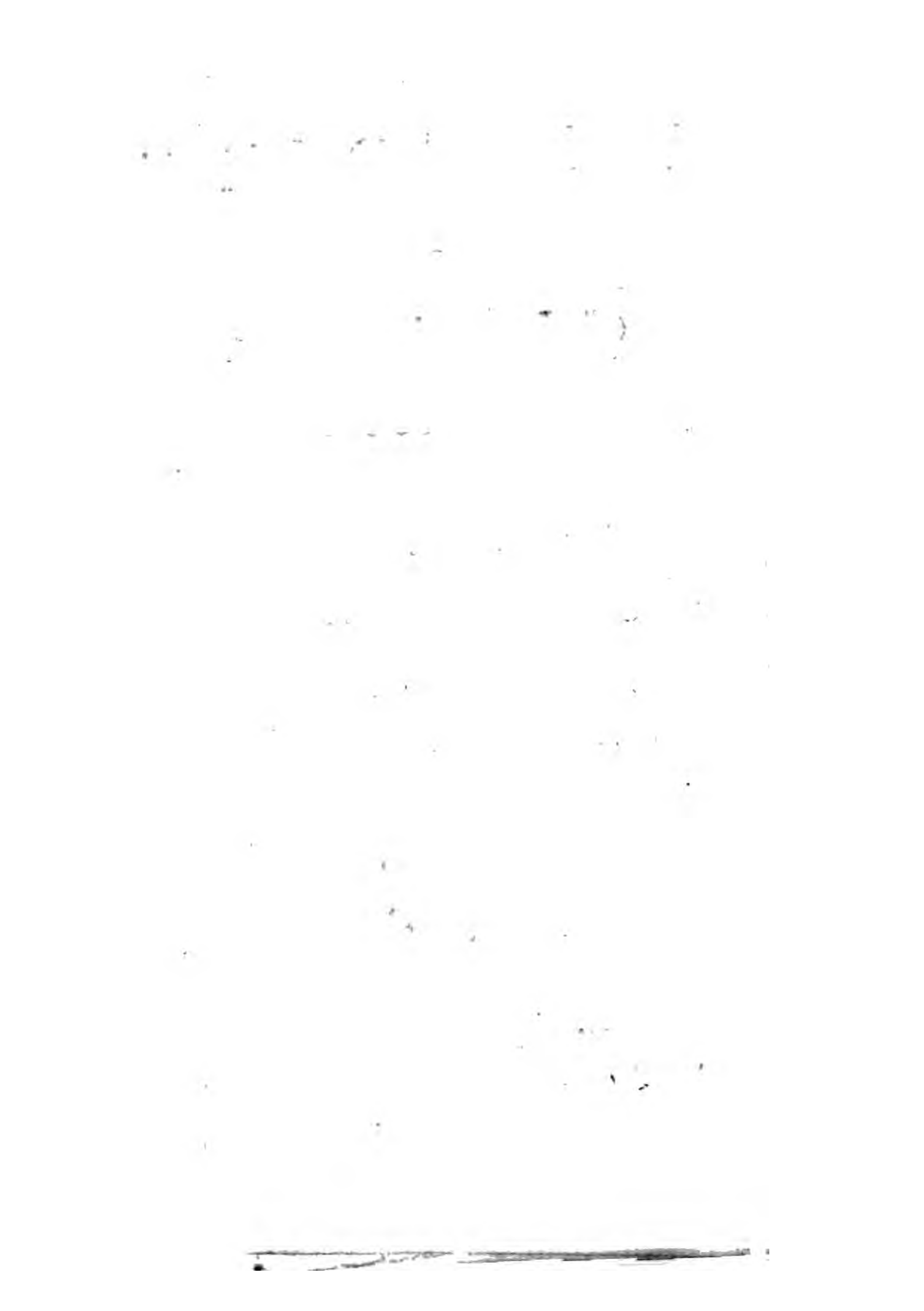
TOME PREMIER.



A LONDRES,

Chez J. Nourse, Libraire du ROI.

MDCCLXIX.





# DECLARATION DE L'AUTEUR.



OMME il y a des personnes qui ne sçauroient lire, sans faire des applications des caracteres vicieux ou ridicules qu'elles trouvent dans les ouvrages, je déclare à ces lecteurs malins, qu'ils auroient tort d'appliquer les portraits qui sont dans le présent livre. J'en fais un aveu public : je ne me suis proposé que de représenter la vie des hommes telle qu'elle est. A Dieu ne plaise que j'aie eu dessein de désigner quelqu'un en particulier. Qu'aucun lecteur ne prenne donc pour lui ce qui peut convenir à

*Tome I.*

a

d'autres,

d'autres, auffi-bien qu'à lui ; autrement, comme dit Phédre, il se fera connoître mal à propos. *Stultè nudabit animi conscientiam.*

On voit en Castille, comme en France, des médecins dont la méthode est de faire un peu trop saigner leurs malades. On voit partout les mêmes vices & les mêmes originaux. J'avoue que je n'ai pas toujours exactement suivi les mœurs Espagnoles ; & ceux qui sçavent dans quel désordre vivent les comédiennes de Madrid, pourroient me reprocher de n'avoir pas fait une peinture assez forte de leurs déreglemens : mais j'ai cru devoir les adoucir, pour les conformer à nos manieres.



# G I L B L A S

## A U L E C T E U R .

**A**VANT que d'entendre l'histoire de ma vie, écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire.

Deux écoliers alloient ensemble de Penafiel à Salamanque. Se sentant las & altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine, qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassoient, après s'être désaltérés, ils apperçurent par hazard auprès d'eux sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacé par le tems & par les pieds des troupeaux, qu'on venoit abreuver à cette fontaine. Ils jetterent de l'eau sur la pierre pour la laver, & ils lûrent ces paroles Castillanes : *Aqui està encerrada el alma del Licenciado Pedro Garcias*, ICI EST ENFERME'E L'AME DU LICENCIE' PIERRE GARCIAS.

Le plus jeune des écoliers, qui étoit vif & étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant de toute sa force : *Rien n'est plus plaisant ! Ici est enfermée l'ame ! . . . Une ame enfermée ! . . . Je voudrois sçavoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe ?* En achevant ces paroles, il se leva pour s'en aller. Son compagnon plus judicieux dit en lui-

lui-même : *Il y a là-dessous quelque mystère. Je veux demeurer ici pour l'éclaircir.* Celui-ci laissa donc partir l'autre ; & sans perdre de tems, se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il trouva dessous une bourse de cuire qu'il ouvrit. Il y avoit dedans cent ducats, avec une carte sur laquelle étoient écrites ces paroles en Latin. SOIS MON HERITIER, TOI QUI AS EU ASSEZ D'ESPRIT POUR DEMESLER LE SENS DE L'INSCRIPTION, ET FAIS UN MEILLEUR USAGE QUE MOI DE MON ARGENT. L'écolier ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle étoit auparavant, & reprit le chemin de Salamanque, avec l'ame du licencié.

Qui que tu sois, ami lecteur, tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures, sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage : mais si tu le lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.



HISTOIRE



# HISTOIRE

DE

# GIL BLAS

DE SANTILLANE.

LIVRE PREMIER.



## CHAPITRE I.

*De la naissance de Gil Blas, & de son éducation.*

**B**LAS de Santillane, mon pere, après avoir long-tems porté les armes pour le service de la monarchie espagnole, se retira dans la ville où il avoit pris naissance. Il y épousa une petite bourgeoise, qui n'étoit plus dans sa premiere jeunesse, & je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allerent ensuite demeurer à Oviédo, où ils furent obligés de se mettre en condition. Ma mere devint femme de chambre & mon pere écuyer. Comme ils n'avoient pour tout bien que leurs gages, j'aurois



couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommoit Gil Pérez. Il étoit frere aîné de ma mere, & mon parrain. Représentez vous un petit homme haut de trois pieds & demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules, voilà mon oncle. Au reste, c'étoit un ecclésiastique qui ne songeoit qu'à bien vivre, c'est-à-dire qu'à faire bonne chere ; & sa prébende, qui n'étoit pas mauvaise, lui en fournissoit les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, & se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un alphabet, & entreprit de m'apprendre lui-même à lire, ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi ; car en me faisant connoître mes lettres, il se remit à la lecture, qu'il avoit toujours fort négligée : & à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment son bréviaire, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant. Il auroit encore bien voulu m'enseigner la langue latine, c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui : mais, hélas, le pauvre Gil Pérez ! il n'en avoit de sa vie sçu les premiers principes, c'étoit peut être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le chanoine du chapitre le plus ignorant : aussi j'ai oui dire qu'il n'avoit point obtenu son bénéfice par son érudition : il le devoit uniquement à la reconnaissance de quelques bonnes religieuses, dont il avoit été le discret commissionnaire, & qui avoient eu le crédit de lui faire donner l'ordre de prêtrise sans examen.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître : il m'envoya chez le docteur Godinez, qui passoit pour le plus habile pédant d'Oviédo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à six années j'entendois un peu les auteurs grecs, & assez bien les poètes latins. Je m'appliquai aussi à la logique, qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimois tant la dispute, que j'arrêtois les passans, connus ou inconnus, pour leur proposer des argumens. Je m'adressois quelquefois à des figures hibernoises, qui ne demandoient pas mieux, & il falloit alors nous voir disputer. Quels gestes, quelles grimaces, quelles contorsions ! nos yeux étoient pleins de fureur, & nos bouches écumantes. On nous devoit plutôt prendre pour des possédés que pour des philosophes.

Je m'acquis toutefois par-là dans la ville la réputation de sçavant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que je cesserois bientôt de lui être à charge. Ho ça, Gil Blas, me dit-il un jour, le tems de ton enfance est passé. Tu as déjà dix-sept ans, & te voilà devenu habile garçon. Il faut songer à te pousser, je suis d'avis de t'envoyer à l'université de Salamanque ; avec l'esprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze pistoles ; tu la vendras à Salamanque, & tu en emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé.

Il ne pouvoit rien me proposer qui me fut plus agréable, car je mourois d'envie de voir le pays. Cependant j'eus assez de force sur moi pour cacher ma joie ; & lorsqu'il fallut partir, ne paroissant sensible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avois tant d'obligation, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en auroit donné, s'il eût pu lire au fond de mon ame. Avant mon départ, j'allai embrasser mon pere & ma mere, qui ne m'épargnerent pas les remontrances. Ils m'exhorterent à prier dieu pour mon oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, & sur toute chose à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très longtems harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui étoit le seul bien que j'attendois d'eux. Aussitôt je montai sur ma mule, & fortis de la ville. ✕



## CHAPITRE II.

*Des allarmes qu'il eut en allant à Pennaslor ; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville ; & avec quel homme il soupa.*

**M**E voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Pennaslor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule, & de quarante bons ducats, sans compter quelques réaux que j'avois volés à mon très honoré oncle. La première chose que je fis, fut

fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou, & tirant mes ducats de ma poche, je commençai à les compter & recompter dans mon chapeau. Je n'étois pas maître de ma joie. Je n'avois jamais vu tant d'argent. Je ne pouvois me lasser de le regarder & de le manier. Je le comptois peut-être pour la vingtième fois, quand tout-à-coup ma mule levant la tête & les oreilles, s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayoit, je regardai ce que ce pouvoit être. J'apperçus sur la terre un chapeau renversé sur lequel il y avoit un ro-faire à gros grains, & en même tems j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : Seigneur passant, ayez pitié, de grace, d'un pauvre soldat estropié : jetez, s'il vous plait, quelques pieces d'argent dans ce chapeau, vous en ferez récompensé dans l'autre monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté que partoît la voix. Je vis au pied d'un buisson, à vingt ou trente pas de moi, une espee de soldat qui, sur deux bâtons croisés, appuyoit le bout d'une escopette, qui me parut plus longue qu'une pique, & avec laquelle il me couchoit en joue. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'église, je m'arrétai tout court, je ferrai promptement mes ducats, je tirai quelques réaux, & m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des fideles effrayés, je les jettai dedans l'un après l'autre, pour montrer au soldat, que j'en usois noblement. Il fut satisfait de ma générosité, & me donna autant

de bénédictions que je donnai de coups de pieds dans les flancs de ma mule, pour m'éloigner promptement de lui : mais la maudite bête trompant mon impatience, n'en alla pas plus vite : la longue habitude qu'elle avoit de marcher pas à pas sous mon oncle, lui avoit fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure trop favorable pour mon voyage. Je me représentai que je n'étois pas encore à Salamanque, & que je pourrois bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon oncle me parut très imprudent, de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier. C'étoit sans doute ce qu'il auroit dû faire ; mais il avoit songé qu'en me donnant sa mule, mon voyage me couteroit moins ; & il avoit plus pensé à cela, qu'aux périls que je pouvois courir en chemin. Ainsi, pour réparer sa faute, je résolus, si j'avois le bonheur d'arriver à Pennafior, d'y vendre ma mule, & de prendre la voie du muletier pour aller à Astorga, d'où je me rendrois à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fusse jamais sorti d'Oviédo, je n'ignorois pas le nom des villes par où je devois passer : je m'en étois fait instruire avant mon départ.

J'arrivai heureusement à Pennafior, je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, & me conduisit à une chambre,  
pendant

pendant qu'un de ses valets menoit ma mule à l'écurie. Cet hôte, le plus grand babillard des Asturies, & aussi prompt à conter sans nécessité ses propres affaires que curieux de savoir celles d'autrui, m'apprit qu'il se nommoit André Corcuélo ; qu'il avoit servi longtems dans les armées du roi en qualité de sergent, & que depuis quinze mois il avoit quitté le service pour épouser une fille de Castropol, qui, bien que tant soit peu basanée, ne laissoit pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choses, que je me ferois fort bien passé d'entendre. Après cette confiance, se croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venois, où j'allois, & qui j'étois. A quoi il me fallut répondre article par article ; parce qu'il accompagnoit d'une profonde révérence chaque question qu'il me faisoit, en me priant d'un air si respectueux d'excuser sa curiosité, que je ne pouvois me défendre de la satisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, & me donna lieu de parler du dessein & des raisons que j'avois de me défaire de ma mule, pour prendre la voie du muletier. Ce qu'il approuva fort, non succinctement ; car il me représenta là-dessus, tous les accidens fâcheux qui pouvoient m'arriver sur la route. Il me rapporta même plusieurs histoires sinistres de voyageurs. Je croyois qu'il ne finiroit point. Il finit pourtant, en disant que si je voulois vendre ma mule, il connoissoit un honnête maquignon qui l'achetteroit. Je lui témoignai qu'il me feroit plaisir  
de

de l'envoyer chercher : il y alla sur le champ lui-même avec empressement.

Il revint bientôt accompagné de son homme, qu'il me présenta, & dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit passer & repasser devant le maquignon, qui se mit à l'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvoit dire beaucoup de bien ; mais quand ç'auroit été la mule du pape, il y auroit trouvé à redire. Il affuroit donc qu'elle avoit tous les défauts du monde ; & pour me le mieux persuader, il en attestoit l'hôte, qui sans doute avoit ses raisons pour en convenir. Hé bien, me dit froidement le maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là ? Après l'éloge qu'il en avoit fait, & l'attestation du seigneur Corcuélo, que je croyois homme sincère & bon connoisseur, j'aurois donné ma mule pour rien ; c'est pourquoi je dis au marchand, que je m'en rapportois à sa bonne-foi ; qu'il n'avoit qu'à préférer la bête en conscience, & que je m'en tiendrois à la prise. Alors faisant l'homme d'honneur, il me répondit qu'en intéressant sa conscience, je le prenois par son foible. Ce n'étoit pas effectivement par son fort ; car au lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles, comme mon oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats, que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné à ce marché-là.

Après

Après m'être si avantageusement défait de ma mule, l'hôte me mena chez un muletier qui devoit partir le lendemain pour Astorga. Ce muletier me dit qu'il partiroit avant le jour, & qu'il auroit soin de me venir réveiller. Nous convînmes du prix, tant pour le louage d'une mule, que pour ma nourriture ; & quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuélo, qui chemin faisant se mit à me raconter l'histoire de ce muletier. Il m'apprit tout ce qu'on en disoit dans la ville. Enfin il alloit de nouveau m'étourdir de son babil importun, si par bonheur un homme assez bien fait ne fût venu l'interrompre, en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laissai ensemble, & continuai mon chemin, sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien.

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'étoit un jour maigre. On m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les apprêtoit, je liai conversation avec l'hôtesse, que je n'avois point encore vue. Elle me parut assez jolie, & je trouvai ses allures si vives, que j'aurois bien jugé, quand son mari ne me l'auroit pas dit, que ce cabaret devoit être fort achalandé. Lorsque l'omelette qu'on me faisoit, fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avois pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi de l'homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce cavalier portoit une longue rapiere, & pouvoit bien avoir trente ans. Il s'approcha  
de



de moi d'un air empressé : Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo, & le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce sçavantissime, ce bel-esprit, dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous ne sçavez pas, continua-t-il, en s'adressant à l'hôte & à l'hôtesse, vous ne sçavez pas ce que vous possédez. Vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitieme merveille du monde. Puis se tournant de mon côté, & me jettant les bras au cou ; Excusez mes transports, ajouta-t-il, je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause.

Je ne pus lui répondre sur le champ, parce qu'il me tenoit si ferré, que je n'avois pas la respiration libre ; & ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis : Seigneur cavalier, je ne croyois pas mon nom connu à Pennasflor. Comment connu, reprit-il sur le même ton ? Nous tenons registre de tous les grands personnages qui font à vingt lieues à la ronde. Vous passez pour un prodige, & je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grece d'avoir vu naître ses sages. Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore essuyer, au hazard d'avoir le sort d'Anthée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurois pas été la dupe de ses demonstrations, ni de ses hyperboles ; j'aurois bien connu à ses flatteries outrées,

outrées, que c'étoit un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, & qui dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens ; mais ma jeunesse & ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, & je l'invitai à souper avec moi. Ah ? très volontiers, s'écria-t-il ; je sçais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtems que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il, je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, & je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jetta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il sembloit n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenoit, je vis bien qu'elle seroit bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevoit de manger la première. Il y procédoit pourtant d'une vitesse toujours égale, & trouvoit moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges, ce qui me rendoit fort content de ma petite personne. Il buvoit aussi fort souvent ; tantôt c'étoit à ma santé, & tantôt à celle de mon pere & de ma mere, dont il ne pouvoit assez vanter le bonheur

heur d'avoir un fils tel que moi. En même tems il verfoit du vin dans mon verre, & m'excitoit à lui faire raison. Je ne répondois point mal aux fantés qu'il me portoit; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avoit pas de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuélo, qui selon toutes les apparences s'entendoit avec le parasite, me répondit: J'ai une truite excellente, mais elle coutera cher à ceux qui la mangeront, c'est un morceau trop friand pour vous. Qu'appellez-vous trop friand, dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé? vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince.

Je fus bien-aïse qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, & il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentoïis offensé, & je dis fierement à Corcuélo: Apportez-nous votre truite, & ne vous embarrassez pas du reste. L'hôte, qui ne demandoit pas mieux, se mit à l'apprêter, & ne tarda gueres à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paroître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire, qu'il donna sur le poisson comme il avoit donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en avoit jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu & mangé tout son saoul, il voulut finir la comédie.

comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chere que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important, dont vous me paroissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges, défiez-vous des gens que vous ne connoîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres, qui voudront comme moi se divertir de votre crédulité, & peut-être pousser les choses encore plus loin. N'en soyez point la dupe, & ne vous croyez point, sur leur parole, la huitieme merveille du monde. En achevant ces mots, il me rit au nez, & s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette baye, que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgraces qui me sont arrivées. Je ne pouvois me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement, ou, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié. Hé quoi, dis-je, le traître s'est donc joué de moi ? Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt ils étoient d'intelligence tous deux ? Ah ! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire, qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, & qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens se repentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot. Loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils devoient me recommander de ne me pas laisser duper. Agité des ces pensées mortifiantes, & enflammé

de dépit, je m'enfermai dans ma chambre, & me mis au lit : mais je ne pus dormir, & je n'avois pas encore fermé l'œil, lorsque le muletier me vint avertir qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me levai aussitôt ; & pendant que je m'habillois, Corcuélo arriva avec un memoire de la dépense, dans lequel la truite n'étoit pas oubliée ; & non seulement il m'en fallut passer par où il voulut, mais j'eus encore le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'apercevoir que le bourreau se reffouvenoit de mon aventure. Après avoir bien payé un souper dont j'avois fait si désagréablement la digestion, je me rendis chez le muletier avec ma valise, en donnant à tous les diables le paradis, l'hôte & l'hôtellerie.



### CHAPITRE III.

*De la tentation qu'eut le muletier sur la route ;  
quelle en fut la suite ; & comment Gil Blas  
tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla.*

**J**E ne me trouvai pas seul avec le muletier. Il y avoit deux enfans de famille de Pennafior, un petit chantre de Mondonédo qui couroit le pays, & un jeune bourgeois d'Astorga qui s'en retournoit chez lui avec une jeune personne qu'il venoit d'épouser à Verco. Nous fîmes tous connoissance en peu de tems, & chacun eut bientôt dit d'où il venoit, & où il alloit. La nouvelle mariée, quoique jeune, étoit si  
noire

noire & si peu piquante, que je ne prenois pas grand plaisir à la regarder : cependant sa jeunesse, & son embonpoint donnerent dans la vue du muletier, qui résolut de faire une tentative pour obtenir ses bonnes graces. Il passa la journée à méditer ce beau dessein, & il en remit l'exécution à la dernière couchée. Ce fut à Cacabélos. Il nous fit descendre à la première hôtellerie en entrant. Cette maison étoit plus dans la campagne que dans le bourg, & il en connoissoit l'hôte pour un homme discret & complaisant. Il eut le soin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laissa souper tranquillement ; mais sur la fin du repas, nous le vîmes entrer d'un air furieux. Par la mort, s'écria-t-il, on m'a volé ! J'avois dans un sac de cuir cent pistoles, il faut que je les retrouve. Je vais chez le juge du bourg, qui n'entend pas raillerie là-dessus, & vous allez tous avoir la question, jusqu'à ce que vous ayez confessé le crime & rendu l'argent. En disant cela d'un air fort naturel, il sortit, & nous demeurâmes dans une extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'esprit que ce pouvoit être une feinte, parce que nous ne nous connoissions point les uns les autres. Je soupçonnai même le petit chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-être de moi la même pensée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes fots. Nous ne sçavions pas quelles formalités s'observent en pareil cas : nous crûmes de bonne foi qu'on commenceroit par nous met-

tre à la gêne. Ainsi, cédant à notre frayeur, nous sortîmes de la chambre fort brusquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin, chacun cherche son salut dans la fuite ; & le jeune bourgeois d'Astorga, aussi troublé que nous de l'idée de la question, se sauva comme un autre Enée, sans s'embarrasser de sa femme. Alors le muletier, à ce que j'appris dans la fuite, plus incontinent que ses mulets, ravi de voir que son stratagème produisoit l'effet qu'il en avoit attendu, alla vanter cette ruse ingénieuse à la bourgeoise, & tâcher de profiter de l'occasion : mais cette Lucrece des Asturies, à qui la mauvaise mine de son tentateur prêtoit de nouvelles forces, fit une vigoureuse résistance, & poussa de grands cris. La patrouille, qui par hazard en ce moment se trouva près de l'hôtellerie, qu'elle connoissoit pour un lieu digne de son attention, y entra, & demanda la cause de ces cris. L'hôte, qui chantoit dans sa cuisine, & qui feignoit de ne rien entendre, fut obligé de conduire le commandant & ses archers à la chambre de la personne qui crioit. Ils arrivèrent bien à propos, l'Asturienne n'en pouvoit plus. Le commandant, homme grossier & brutal, ne vit pas plutôt de quoi il s'agissoit, qu'il donna cinq ou six coups du bois de sa hallebarde à l'amoureux muletier, & l'apostrophant dans des termes dont la pudeur n'étoit gueres moins blessée, que de l'action même qui les lui suggéroit. Ce ne fut pas tout. Il se fait du coupable, & le mena devant le juge avec l'accusatrice, qui, malgré le désordre où elle

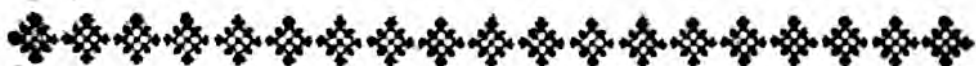
elle étoit, vculut aller elle-même demander justice de cet attentat. Le juge l'écouta, & l'ayant attentivement considérée, jugea que l'accusé étoit indigne de pardon. Il le fit dépouiller sur le champ, & fustiger en sa présence : puis il ordonna que le lendemain, si le mari de l'Asturienne ne paroïssoit point, deux archers, aux fraix & dépens du délinquant, escorteroient la complaignante jusqu'à la ville d'Astorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne. Je traversai je ne sçais combien de champs & de bruyeres, & sautant tous les fossés que je trouvois sur mon passage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allois m'y jeter, & me cacher dans le plus épais hallier, lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout-à-coup au devant de mes pas. Ils crièrent, qui va là ? & comme ma surprise ne me permit pas de répondre sur le champ, ils s'approchèrent de moi, & me mettant chacun le pistolet sur la gorge, ils me sommerent de leur apprendre qui j'étois, d'où je venois, ce que je voulois aller faire dans cette forêt, & sur-tout de ne leur rien déguiser. A cette maniere d'interroger, qui me parut bien valoir la question dont le muletier nous avoit fait fête, je leur répondis que j'étois un jeune homme d'Oviédo qui alloit à Salamanque ; je leur contai même l'alarme qu'on venoit de nous donner, & j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avoit fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce discours, qui marquoit ma simplicité, &



l'un des deux me dit : Rassure-toi, mon ami : viens avec nous, & ne crains rien, nous allons te mettre en sûreté. A ces mots, il me fit monter en croupe sur son cheval, & nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Je ne sçavois ce que je devois penser de cette rencontre. Je n'en augurois pourtant rien de sinistre. Si ces gens-ci, disois-je en moi-même, étoient des voleurs, ils m'auroient volé & peut-être assassiné. Il faut que ce soit de bons gentilshommes de ce pays-ci, qui me voyant effrayé ont pitié de moi, & m'emmenent chez eux par charité. Je ne fus pas longtems dans l'incertitude. Après quelques détours, que nous fîmes dans un grand silence, nous nous trouvâmes au pied d'une colline, ou nous descendîmes de cheval. C'est ici que nous demeurons, me dit un des cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés, je n'appercevois ni maison, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes leverent une grande trape de bois couverte de terre & de broffailles, qui cachoit l'entrée d'une longue allée en pente & souterraine, où les chevaux se jetterent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux : puis baissant la trape avec des cordes qui y étoient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Pérez pris comme un rat dans une ratiere.



## CHAPITRE IV.

*Description du souterrain, & quelles choses y vit  
Gil Blas.*

**J**E connus alors avec quelle sorte de gens j'étois, & l'on doit bien juger que cette connoissance m'ôta ma première crainte. Une frayeur plus grande & plus juste vint s'emparer de mes sens. Je crus que j'allois perdre la vie avec mes ducats. Ainsi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchois déjà plus mort que vif entre mes deux conducteurs, qui sentant bien que je tremblois, m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ deux cens pas en tournant & en descendant toujours, nous entrâmes dans une écurie, qu'éclairaient deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avoit une bonne provision de paille, & plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvoient être à l'aise, mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux negre, qui paroïssoit pourtant encore assez vigoureux, s'occupoit à les attacher au ratelier. Nous sortîmes de l'écurie, & à la triste lueur de quelques autres lampes, qui sembloient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvînmes à une cuisine, où une vieille femme faisoit rôtir des viandes sur des brasiers & préparoit le souper.

per. La cuisine étoit ornée des ustenciles nécessaires, & tout auprès on voyoit une office pourvue de toutes sortes de provisions. La cuisiniere, (il faut que j'en fasse le portrait) étoit une personne de soixante & quelques années. Elle avoit eu dans sa jeunesse les cheveux d'un blond très ardent ; car le tems ne les avoit pas si bien blanchis, qu'ils n'eussent encore quelques nuances de leur premiere couleur. Outre un teint olivâtre, elle avoit un menton pointu & relevé avec des levres fort enfoncées ; un grand nez aquilin lui descendoit sur la bouche, & ses yeux paroissoient d'un très beau rouge pourpré.

Tenez, dame Léonarde, dit un des cavaliers en me présentant à ce bel ange de ténèbres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il se tourna de mon côté, & remarquant que j'étois pâle & défait : Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur, on ne te veut faire aucun mal. Nous avons besoin d'un valet pour soulager notre cuisiniere. Nous t'avons rencontré, cela est heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir depuis quinze jours. C'étoit un jeune homme d'une complexion très délicate. Tu me parois plus robuste que lui, tu ne mourras pas sitôt. Véritablement tu ne reverras plus le soleil, mais en récompense tu feras bonne chere & bon feu. Tu passeras tes jours avec Léonarde, qui est une créature fort humaine. Tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir,  
ajouta-

ajouta-t-il, que tu n'es pas ici avec des gueux. En même tems il prit un flambeau, & m'ordonna de le suivre. Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles & de pots de terre bien bouchés, qui étoient pleins, disoit-il, d'un vin excellent. Ensuite il me fit traverser plusieurs chambres. Dans les unes il y avoit des pieces de toile, dans les autres des étoffes de laine & de soie. J'apperçus dans une autre de l'or & de l'argent, & beaucoup de vaisselle à diverses armoiries. Après cela je le suivis dans un grand falon, que trois lustres de cuivre éclairaient, & qui servoit de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles questions. Il me demanda comment je me nommois ; pourquoi j'étois parti d'Oviédo ; & lorsque j'eus satisfait sa curiosité : Hé bien, Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poste, il faut que tu sois né coëffé pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déjà dit, tu vivras ici dans l'abondance, & rouleras sur l'or & sur l'argent. D'ailleurs, tu y seras en sureté. Tel est ce souterrain, que les officiers de la sainte Hermandad viendroient cent fois dans cette forêt sans le découvrir. L'entrée n'en est connue que de moi seul & de mes camarades. Peut-être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire, sans que les habitans des environs s'en soient apperçus ; mais apprends, mon ami, que ce n'est point notre ouvrage, & qu'il est fait depuis long-tems. Après que les Maures se furent rendus  
maîtres

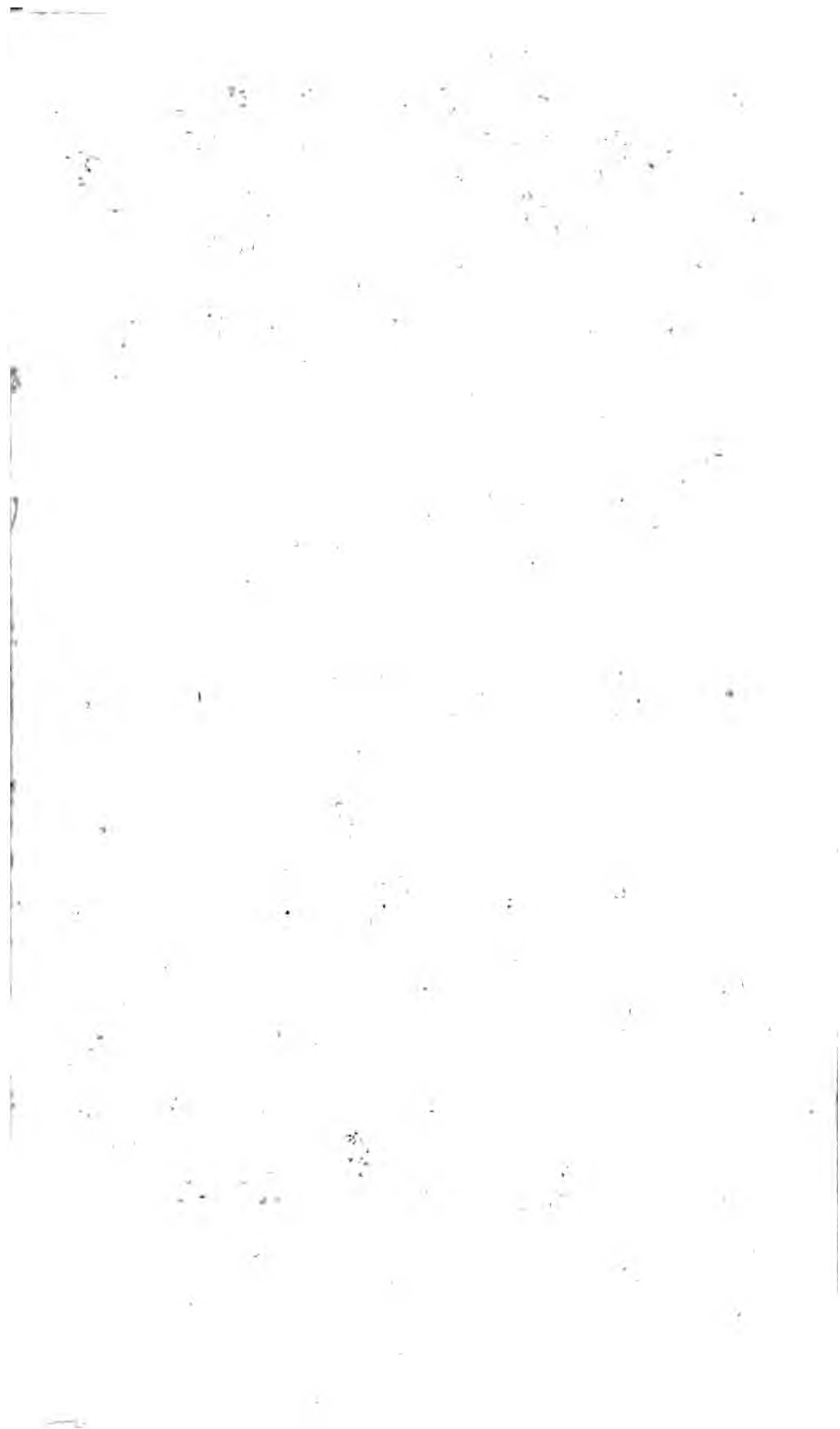
maîtres de Grenade, de l'Arragon & de presque toute l'Espagne, les chrétiens qui ne voulurent point subir le joug des infideles, prirent la fuite, & vinrent se cacher dans ce pays-ci, dans la Biscaye, & dans les Asturies, où le vaillant don Pélage s'étoit retiré. Fugitifs & dispersés par pelotons, ils vivoient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuroient dans des cavernes, & les autres firent plusieurs souterrains, du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis, ils retournerent dans les villes. Depuis ce tems-là leurs retraites ont servi d'asyle aux gens de notre profession. Il est vrai que la sainte Hermandad en a découvert & détruit quelques-unes ; mais il en reste encore, & graces au ciel il y a près de quinze ans que j'habite impunément celle-ci. Je m'appelle le capitaine Rolando, je suis chef de la compagnie, & l'homme que tu as vu avec moi est un de mes cavaliers.



## CHAPITRE V.

*De l'arrivée de plusieurs autres voleurs dans le souterrain, & de l'agréable conversation qu'ils eurent ensemble.*

**C**OMME le seigneur Rolando achevoit de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux visages. C'étoit le lieutenant avec cinq hommes de la troupe, qui venoient





A. Smith sc.

venoit chargés de butin. Ils apportoitent deux mannequins remplis de sucre, de canelle, de poivre, de figues, d'amandes & de raisins secs. Le lieutenant adressa la parole au capitaine, & lui dit qu'il venoit d'enlever ces mannequins à un épicier de Bénavente, dont il avoit aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au bureau, les dépouilles de l'épicier furent portées dans l'office. Alors il ne fut plus question que de se rejouir. On dressa dans le salon une grande table, & l'on me renvoya dans la cuisine, où la dame Léonarde m'instruisit de ce que j'avois à faire. Je cédaï à la nécessité, puisque mon mauvais sort le vouloit ainsi ; & dévorant ma douleur, je me préparai à servir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet, que je parai de tasses d'argent, & de plusieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le seigneur Rolando m'avoit vanté. J'apportai ensuite deux ragoûts, qui ne furent pas plutôt servis, que tout les cavaliers se mirent à table. Ils commencerent à manger avec beaucoup d'appétit ; & moi, debout derriere eux, je me tins prêt à leur verser du vin. Je m'en acquittai de si bonne grace, que j'eus le bonheur de m'attirer des complimens. Le capitaine leur conta en peu de mots mon histoire, qui les divertit fort. Ensuite il leur dit que j'avois du mérite ; mais j'étois alors revenu des louanges, & j'en pouvois entendre sans peril. Là-dessus ils me louerent tous. Ils dirent que  
je



je paroissais né pour être leur échançon, que je valois cent fois mieux que mon prédécesseur. Et comme depuis sa mort c'étoit la *segnora* Léonarde qui avoit l'honneur de présenter le nectar à ces dieux infernaux, ils la priverent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainsi, nouveau Ganymede, je succédai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôti, servi peu de tems après les ragoûts, vint achever de rassasier les voleurs ; qui buvant à proportion qu'ils mangeoient, furent bientôt de belle humeur, & firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un commence une histoire, l'autre rapporte un bon-mot, un autre crie, un autre chante, ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué d'une scene, où il mettoit inutilement beaucoup du sien, le prit sur un ton si haut, qu'il imposa silence à la compagnie. Messieurs, leur dit-il, d'un ton de maître, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous ensemble, ne ferions nous pas mieux de nous entretenir en personnes raisonnables ? Il me vient une pensée. Depuis que nous sommes associés, nous n'avons pas eu la curiosité de nous demander quelles sont nos familles, & par quel enchaînement d'aventures nous avons embrassé notre profession. Cela me paroît toutefois digne d'être sçu. Faisons-nous cette confidence pour nous divertir. Le lieutenant & les autres, comme s'ils avoient eu quelque chose de beau à raconter, acceptèrent  
avec

avec de grandes démonstrations de joie la proposition du capitaine, qui parla le premier dans ces termes.

Messieurs, vous sçavez que je suis fils unique d'un riche bourgeois de Madrid. Le jour de ma naissance fut célébré dans la famille par des réjouissances infinies. Mon pere, qui étoit déjà vieux, sentit une joie extrême de se voir un héritier, & ma mere entreprit de me nourrir de son propre lait. Mon aïeul maternel vivoit encore en ce tems-là. C'étoit un bon vieillard qui ne se mêloit plus de rien que de dire son rosaire, & de raconter ses exploits guerriers, car il avoit longtems porté les armes. Je devins insensiblement l'idole de ces trois personnes. J'étois sans cesse dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premieres années, on me les laissa passer dans les amusemens les plus pué- riles. Il ne faut pas, disoit mon pere, que les enfans s'appliquent sérieusement, que le tems n'ait un peu mûri leur esprit. En attendant cette maturité, je n'apprenois ni à lire ni à écrire, mais je ne perdois pas pour cela mon tems. Mon pere m'enseignoit mille fortes de jeux. Je connoissois parfaitement les cartes, je sçavois jouer aux dez, & mon grand-pere m'apprenoit des romances sur les expéditions militaires où il s'étoit trouvé. Il me chantoit tous les jours les mêmes couplets ; & lorsqu'après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers, je venois à les réciter sans faute, mes parens admiroient ma mémoire. Ils ne

paroïssent pas moins contens de mon esprit, quand profitant de la liberté que j'avois de tout dire, j'interrompois leur entretien pour parler à tort & à travers. Ah qu'il est joli, s'écrioit mon pere en me regardant avec des yeux charmés ! Ma mere m'accabloit aussitôt de caresses, & mon grand-pere en pleuroit de joie. Je faisois aussi devant eux impunément les actions les plus indécentes. Ils me pardonnoient tout, ils m'adoroient. Cependant j'entrois déjà dans ma douzieme année, que je n'avois point encore eu de maître. On m'en donna un, mais il reçut en même tems des ordres précis de m'enseigner, sans en venir aux voies de fait. On lui permit seulement de me menacer quelquefois, pour m'inspirer un peu de crainte. Cette permission ne fut pas fort salutaire ; car ou je me moquois des menaces de mon précepteur ; ou bien les larmes aux yeux j'allois m'en plaindre à ma mere ou à mon aïeul, & je leur faisois accroire qu'il m'avoit fort maltraité. Le pauvre diable avoit beau venir me démentir, il n'en étoit pas pour cela plus avancé ; il passoit pour un brutal, & l'on me croyoit toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égratignai moi-même, puis je me mis à crier comme si l'on m'eût écorché. Ma mere accourut, & chassa le maître sur le champ, quoiqu'il protestât & prît le ciel à témoin qu'il ne m'avoit pas touché.

Je me défis ainsi de tous mes précepteurs, jusqu'à ce qu'il vint s'en présenter un tel qu'il me le falloit. C'étoit un bachelier d'Alcala. L'excellent

lent

lent maître pour un enfant de famille ! Il aimoit les femmes, le jeu & le cabaret ; je ne pouvois être en meilleure main. Il s'attacha d'abord à gagner mon esprit par la douceur. Il y réussit, & par-là se fit aimer de mes parens, qui m'abandonnerent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir. Il me perfectionna de bonne heure dans la science du monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimoit, il m'en inspira si bien le goût, qu'au latin près je devins un garçon universel. Dès-qu'il vit que je n'avois plus besoin de ses préceptes, il alla les offrir ailleurs.

Si dans mon enfance j'avois vécu au logis fort librement, ce fut bien autre chose, quand je commençai à devenir maître de mes actions. Ce fut dans ma famille que je fis l'essai de mon impertinence. Je me moquois à tous momens de mon pere & de ma mere. Ils ne faisoient que rire de mes faillies, & plus elles étoient vives, plus ils les trouvoient agréables. Cependant je faisois toutes fortes de débauches avec de jeunes gens de mon humeur ; & comme nos parens ne nous donnoient point assez d'argent pour continuer une vie si délicieuse, chacun déroboit chez lui ce qu'il pouvoit prendre, & cela ne suffisant point encore, nous commençâmes à voler la nuit, ce qui n'étoit pas un petit supplément. Malheureusement le corrégidor apprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire arrêter, mais on nous avertit de son mauvais dessein. Nous eûmes recours à la fuite, & nous nous mîmes à exploiter sur les grands chemins.

chemins. Depuis ce tems-là, messieurs, dieu m'a fait la grace de vieillir dans la profession, malgré les périls qui y sont attachés.

Le capitaine cessa de parler en cet endroit & le lieutenant prit ainsi la parole. Messieurs, une éducation toute opposée à celle du seigneur Rolando a produit le même effet. Mon pere étoit un boucher de Toledé. Il passoit avec justice pour le plus grand brutal de la ville, & ma mere n'avoit pas un naturel plus doux. Ils me fouettoient dans mon enfance, comme à l'envi l'un de l'autre. J'en recevois tous les jours mille coups. La moindre faute que je commettois, étoit suivie de plus rudes châtimens. J'avois beau demander grace les larmes aux yeux, & protester que je me repentois de ce que j'avois fait, on ne me pardonnoit rien, & le plus souvent on me fraploit sans raison. Quand mon pere me battoit, ma mere, comme s'il ne s'en fût pas bien acquitté, se mettoit de la partie, au lieu d'intercéder pour moi. Ces traitemens m'inspirerent tant d'aversion pour la maison paternelle, que je la quittai avant que j'eusse atteint ma quatorzieme année. Je pris le chemin d'Arragon, & me rendis à Saragosse en demandant l'aumône. Là je me faufilai avec des gueux, qui menoient une vie assez heureuse. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paroître estropié, à mettre sur les jambes des ulcères postiches, & *cætera*. Le matin, comme des acteurs qui se préparent à jouer une comédie, nous nous disposions à faire nos personnages, chacun couroit à son poste ; & le soir, nous réunissant

nissant tous, nous nous rejouissions pendant la nuit aux dépens de ceux qui avoient eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuyai pourtant d'être avec ces misérables, & voulant vivre avec de plus honnêtes gens, je m'associai avec des chevaliers d'industrie. Ils m'apprirent à faire de bon tours ; mais il nous fallut bientôt sortir de Saragoffe, parce que nous nous brouillâmes avec un homme de justice qui nous avoit toujours protégés. Chacun prit son parti. Pour moi, j'entrai dans une troupe d'hommes courageux qui faisoient contribuer les voyageurs ; & je me suis si bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce tems-là. Je sçais donc, messieurs, très bon gré à mes parens de m'avoir si maltraité ; car s'ils m'avoient élevé un peu plus doucement, je ne serois présentement sans doute qu'un malheureux boucher, au lieu que j'ai l'honneur d'être votre lieutenant.

Messieurs, dit alors un jeune voleur qui étoit assis entre le capitaine & le lieutenant, les histoires que nous venons d'entendre, ne sont pas si composées, ni si curieuses que la mienne. Je dois le jour à une paysanne des environs de Séville. Trois semaines après qu'elle m'eut mis au monde (elle étoit encore jeune, propre, & bonne nourrice) on lui proposa un nourrisson. C'étoit un enfant de qualité, un fils unique qui venoit de naître dans Séville. Ma mere accepta volontiers la proposition, & alla chercher l'enfant. On le lui confia, & elle ne l'eut pas sitôt apporté dans son village, que trouvant quel-

que ressemblance entre nous, cela lui inspira le dessein de me faire passer pour l'enfant de qualité, dans l'espérance qu'un jour je reconnoîtrois bien ce bon office. Mon pere, qui n'étoit pas plus scrupuleux qu'un autre paysan, approuva la supercherie. Desorte qu'après nous avoir fait changer de linges, le fils de don Rodrigue de Herrera fut envoyé sous mon nom à une autre nourrice, & ma mere me nourrit sous le sien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'instinct & de la force du sang, les parens du petit gentilhomme prirent aisément le change. Ils n'eurent pas le moindre soupçon du tour qu'on leur avoit joué, & jusqu'à l'âge de sept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un cavalier parfait, ils me donnerent toutes sortes de maîtres, mais j'avois peu de disposition pour les exercicès qu'on m'apprenoit, & encore moins de goût pour les sciences qu'on vouloit m'enseigner. J'aimois beaucoup mieux jouer avec les valets, que j'allois chercher à tous momens dans les cuisines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas toutefois longtems ma passion dominante. Je n'avois pas dix-sept ans que je m'enivrois tous les jours. J'agaçois aussi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une servante de cuisine, qui me parut mériter mes premiers soins. C'étoit une grosse joufflue, dont l'enjouement & l'embonpoint me plaïsoient fort. Je lui faisois l'amour avec si peu de circonspection, que don Rodrigue même s'en apperçut. Il m'en reprit aigrement,

ment, me reprocha la bassesse de mes inclinations ; & de peur que la vue de l'objet aimé ne rendît ses remontrances inutiles, il mit ma princesse à la porte.

Ce procédé me déplut. Je résolus de m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de don Rodrigue ; & courant chercher ma belle Hélène, qui s'étoit retirée chez une blanchisseuse de ses amies, je l'enlevai en plein midi, afin que personne n'en ignorât. Je passai plus avant. Je la menai dans son pays, où je l'épousai solennellement, tant pour faire plus de dépit aux Herréra, que pour laisser aux enfans de famille un si bel exemple à suivre. Trois mois après ce mariage, j'appris que don Rodrigue étoit mort. Je ne fus pas insensible à cette nouvelle. Car je me rendis promptement à Séville, pour demander son bien ; mais j'y trouvai du changement. Ma mere n'étoit plus, & en mourant elle avoit eu l'indiscrétion d'avouer tout en présence du curé de son village & d'autres bons témoins. Le fils de don Rodrigue tenoit déjà ma place, ou plutôt la sienne ; & il venoit d'être reconnu avec d'autant plus de joie, qu'on étoit moins satisfait de moi. De maniere que n'ayant rien à espérer de ce côté-là, & ne me sentant plus de goût pour ma grosse femme, je me joignis à des chevaliers de fortune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune voleur ayant achevé son histoire, un autre dit qu'il étoit fils d'un marchand de Burgos ; que dans sa jeunesse, poussé d'une dévotion



votion indiscrete, il avoit pris l'habit & fait profession dans un ordre fort austere, & que quelques années après il avoit apostasié. Enfin les huit voleurs parlerent tour à tour, & lorsque je les eus tous entendus, je ne fus pas surpris de les voir ensemble. Ils changerent ensuite de discours. Ils mirent sur le tapis divers projets pour la campagne prochaine; & après avoir formé une resolution, ils se leverent de table pour s'aller coucher. Ils allumerent des bougies, & se retirerent dans leurs chambres. Je suivis le capitaine Rolando dans la sienne, où pendant que je l'aïdois à se déshabiller: Hé bien, Gil Blas, me dit-il, tu vois de quelle maniere nous vivons. Nous sommes toujours dans la joie. La haine ni l'envie ne se glissent point parmi nous. Nous n'avons jamais le moindre démêlé ensemble. Nous sommes plus unis que des moines. Tu vas, mon enfant, poursuivit-il, mener ici une vie bien agréable; car je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Hé! voit-on d'autres gens dans le monde? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui. C'est un sentiment général. La maniere seule en est différente. Les conquérans, par exemple, s'emparent des états de leurs voisins. Les personnes de qualité empruntent & ne rendent point. Les banquiers, trésoriers, agens de change, commis, & tous les marchands tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les gens de justice, je n'en parlerai point, on n'ignore pas ce qu'ils sçavent faire. Il faut  
pourtant

pourtant avouer qu'ils sont plus humaine que nous ; car souvent nous ôtons la vie aux innocens, & eux quelquefois la sauvent même aux coupables.



## CHAPITRE VI.

*De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver,  
& quel en fut le succès.*

**A** Près que le capitaine des voleurs eut fait ainsi l'apologie de sa profession, il se mit au lit ; & moi, je retournai dans le salon, où je desservis & remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo (c'étoit le nom du vieux negre) & la dame Léonarde soupoient en m'attendant. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas de m'asseoir auprès d'eux. Je ne pouvois manger ; & comme je paroissais aussi triste que j'avois sujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me consoler. Pourquoi vous affligez vous, mon fils, me dit la vieille ? vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune, & vous paroissez facile. Vous vous seriez bientôt perdu dans le monde. Vous y auriez rencontré des libertins, qui vous auroient engagé dans toutes sortes de débauches ; au lieu que votre innocence se trouve ici dans un port assuré. La dame Léonarde a raison, dit gravement à son tour le vieux negre, & l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a que des peines dans le monde.

monde. Rendez graces au ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des embarras & des afflictions de la vie.

J'effuyai tranquillement ce discours, parce qu'il ne m'eût servi de rien de m'en fâcher. Je ne doute pas même, si je me fusse mis en colere, que je ne leur eusse apprêté à rire à mes dépens. Enfin Domingo, après avoir bien bu & bien mangé, se retira dans son écurie. Léonarde prit aussitôt une lampe, & me conduisit dans un caveau qui servoit de cimetièrre aux voleurs qui mouroient de leur mort naturelle, & où je vis un grabat qui avoit plus l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre, me dit-elle. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place, y a couché tant qu'il a vécu parmi nous, & il y repose encore après sa mort. Il s'est laissé mourir à la fleur de son âge. Ne foyez pas assez simple pour suivre son exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, & retourna dans sa cuisine. Je posai la lampe à terre & me jettai sur le grabat, moins pour prendre du repos, que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O ciel ! dis-je, est-il une destinée aussi affreuse que la mienne ? On veut que je renonce à la vue du soleil ; & comme si ce n'étoit pas assez d'être enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je sois réduit à servir des voleurs, à passer le jour avec des brigands & la nuit avec des morts ! Ces pensées, qui me sembloient très mortifiantes, & qui l'étoient en effet, me faisoient pleurer  
amerement,

amerement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avoit eue de m'envoyer à Salamanque. Je me repentis d'avoir craint la justice de Cacabélos. J'aurois voulu être à la question. Mais considérant que je me consumois en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me sauver. Hé quoi, dis-je, est-il donc impossible de me tirer d'ici ? les voleurs dorment. La cuisinière & le negre en feront bientôt autant. Pendant qu'ils seront tous endormis, ne puis-je avec cette lampe trouver l'allée par où je suis descendu dans cet enfer ? Il est vrai que je ne me crois point assez fort pour lever la trape qui est à l'entrée. Cependant voyons. Je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon désespoir me prêtera des forces, & j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand dessein. Je me levai, quand je jugeai que Léonarde & Domingo reposoient. Je pris la lampe & fortis du caveau, en me recommandant à tous les saints du paradis. Ce ne fut pas sans peine que je démêlai les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, & j'apperçus enfin l'allée que je cherchois. Je marche, je m'avance vers la trape avec autant de légereté, que de joie : mais, hélas ! au milieu de l'allée, je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée, & dont les barreaux étoient si près l'un de l'autre, qu'on y pouvoit à peine passer la main. Je me trouvai bien sot à la vue de ce nouvel obstacle, dont je ne m'étois point apperçu en  
entrant,

entrant, parce que la grille étoit alors ouverte. Je ne laissai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la ferrure. Je tâchois même de la forcer, lorsque tout-à-coup je me sentis appliquer entre les deux épaules cinq ou six bons coups de nerf de bœuf. Je pouffai un cri si perçant, que le fouterrein en retentit ; & regardant aussitôt derrière moi, je vis le vieux negre en chemise, qui d'une main tenoit une lanterne fourde, & de l'autre l'instrument de mon supplice. Ah, ah, dit-il, petit drôle, vous voulez vous sauver ! ho ! ne pensez pas que vous puissiez me surprendre. Je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'est-ce pas ? Apprenez, mon ami, que vous la trouverez désormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il soit plus fin que vous s'il nous échappe.

Cependant au cri que j'avois fait, deux ou trois voleurs se réveillèrent en sursaut ; & ne sçachant si c'étoit la sainte Herman-dad qui venoit fondre sur eux, ils se leverent & appellerent leurs camarades. Dans un instant ils sont tous sur pied. Ils prennent leurs épées & leurs carabines & s'avancent presque nuds jusqu'à l'endroit où j'étois avec Domingo. Mais sitôt qu'ils sçurent la cause du bruit qu'ils avoient entendu, leur inquiétude se convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le voleur apostat, il n'y a pas six heures que tu es avec nous, & tu veux déjà t'en aller ? Il faut que

tu

tu ayès bien de l'aversion pour la retraite. Hé que ferois-tu donc si tu étois chartreux ? Va te coucher, tu en seras quitte cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés ; mais s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te sauver, par saint Barthélemi ! nous t'écorcherons tout vif. A ces mots, il se retira. Les autres voleurs s'en retournerent aussi dans leurs chambres en riant de tout leur cœur de la tentative que j'avois faite pour leur fausser compagnie. Le vieux negre, fort satisfait de son expédition, rentra dans son écurie ; & je regagnai mon cimetière, où je passai le reste de la nuit à soupirer & à pleurer.



## CHAPITRE VII.

*De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.*

**J**E pensai succomber les premiers jours au chagrin qui me dévorait. Je ne faisois que traîner une vie mourante ; mais enfin mon bon génie m'inspira la pensée de dissimuler. J'affectai de paroître moins triste. Je commençai à rire & à chanter, quoique je n'en eusse aucune envie. En un mot, je me contraignis si bien que Léonarde & Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiseau s'accoutumoit à la cage. Les voleurs s'imaginèrent la même chose. Je prenois un air gai en leur versant à boire, & je me mêlois à leur

entretien, quand je trouvois occasion d'y placer quelque plaifanterie. Ma liberté, loin de leur déplaire, les divertiffoit. Gil Blas, me dit le capitaine, un foir que je faisois le plaifant, tu as bien fait, mon ami, de bannir la mélancolie. Je fuis charmé de ton humeur & de ton efprit. On ne connoit pas d'abord les gens. Je ne te croyois pas fi fpirituel ni fi enjoué.

Les autres me donnerent auffi mille louanges. Ils me parurent fi contens de moi, que profitant d'une fi bonne difpofition : Meflieurs, leur dis-je, permettez que je vous découvre le fond de mon ame. Depuis que je demeure ici, je me fens tout autre que je n'étois auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation. J'ai pris infenfiblement votre efprit. J'ai du goût pour votre profeflion. Je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être de vos confreres, & de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce difcours. On loua ma bonne volonté. Puis il fut réfolu tout d'une voix, qu'on me laifferoit fervir encore quelque tems pour éprouver ma vocation ; qu'ensuite on me feroit faire mes caravanes ; après quoi on m'accorderoit la place honorable que je demandois.

Il fallut donc continuer de me contraindre, & d'exercer mon emploi d'échanfon. J'en fus très mortifié ; car je n'aspirois à devenir voleur, que pour avoir la liberté de fortir comme les autres ; & j'efpérois qu'en faifant des courses

courfes avec eux, je leur échapperois quelque jour. Cette feule efpérance foutenoit ma vie. L'attente néanmoins me paroiffoit longue, & je ne laiffai pas d'effayer plus d'une fois de furprendre la vigilance de Domingo ; mais il n'y eût pas moyen. Il étoit trop fur fes gardes. J'aurois défié cent Orphées de charmer ce Cerbere. Il est vrai auffi que de peur de me rendre fufpect, je ne faifois pas tout ce que j'aurois pu faire pour le tromper. Il m'obfervoit, & j'étois obligé d'agir avec beaucoup de circonfpection, pour ne me pas trahir. Je m'en remettois donc au tems que les voleurs m'avoient prefcrit, pour me recevoir dans leur troupe & je l'attendois avec autant d'impatience, que fi j'euffe dû entrer dans une compagnie de traitans.

Graces au ciel fix mois après, ce tems arriva. Le feigneur Rolando dit à fes cavaliers : Messieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaife opinion de ce garçon-là, je crois que nous en ferons quelque chofe. Je fuis d'avis que nous le menions demain avec nous cueillir des lauriers fur les grands chemins. Prenons foin nous-mêmes de le dresser à la gloire. Les voleurs furent tous du fentiment de leur capitaine ; & pour me faire voir qu'ils me regardoient déjà comme un de leurs compagnons, dès ce moment ils me difpenferent de les fervir. Ils rétablirent la dame Léonarde dans l'emploi qu'on lui avoit ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon ha-



billement, qui consistoit en une simple soutanelle fort usée, & ils me parerent de toute la dépouille d'un gentilhomme nouvellement volé. Après cela, je me disposai à faire ma première campagne.



### CHAPITRE VIII.

*Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait sur les grands chemins.*

**C**E fut sur la fin d'une nuit du mois de Septembre, que je sortis du souterrain avec les voleurs. J'étois armé comme eux d'une carabine, de deux pistolets, d'une épée & d'une bayonnette ; & je montois un assez bon cheval, qu'on avoit pris au même gentilhomme dont je portois les habits. Il y avoit si long-tems que je vivois dans les ténèbres, que le jour naissant ne manqua pas de m'éblouir ; mais peu à peu mes yeux s'accoutumèrent à le souffrir.

Nous passâmes auprès de Ponferrada, & nous allâmes nous mettre en embuscade dans un petit bois, qui bordoit le grand chemin de Léon. Là nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire, quand nous apperçûmes un religieux de l'ordre de saint Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons peres, sur une mauvaise mule. Dieu soit loué, s'écria le capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il

qu'il aille détrouffer ce moine. Voyons comment il s'y prendra. Tous les voleurs jugerent qu'effectivement cette commiffion me convenoit, & ils m'exhorterent à m'en bien acquitter. Messieurs, leur dis-je, vous ferez contens. Je vais mettre ce pere nud comme la main, & vous amener ici sa mule. Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine. Apporte-nous seulement la bourse de sa révérence : c'est tout ce que nous exigeons de toi. Là-dessus je fortis du bois, & pouffai vers le religieux, en priant le ciel de me pardonner l'action que j'allois faire. J'aurois bien voulu m'échapper dès ce moment-là ; mais la plupart des voleurs étoient encore mieux montés que moi. S'ils m'eussent vu fuir, ils se seroient mis à mes trouffes, & m'auroient bientôt rattrapé ; ou peut-être auroient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines, dont je me serois fort mal trouvé. Je n'osai donc hazarder une démarche si délicate. Je joignis le pere, & lui demandai la bourse en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considérer, & sans paroître fort effrayé : Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune. Vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon pere, lui répondis-je, tout vilain qu'il est, je voudrois l'avoir commencé plutôt. Ah ! mon fils, répliqua le bon religieux, qui n'avoit garde de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites-vous ? quel aveuglement ! souffrez que je vous représente l'état malheureux. . . . Oh ! mon pere, in-

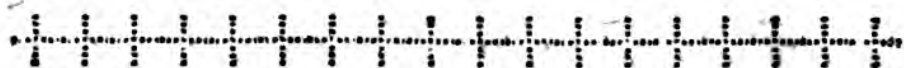
terrompis-je, avec précipitation, trevé de morale, s'il vous plaît. Je ne viens pas sur les grands chemins pour entendre des sermons. Je veux de l'argent. De l'argent, me dit-il d'un air étonné? vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractère ayent besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez vous. On nous reçoit agréablement par tout. On nous loge. On nous nourrit, & l'on ne nous demande que des prieres. Enfin, nous ne portons point d'argent sur la route. Nous nous abandonnons à la Providence. Hé non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas. Vous avez toujours de bonnes pistoles, pour être plus sûrs de la Providence. Mais mon pere, ajoutai-je, finissons. Mes camarades qui sont dans ce bois s'impatientent. Jetez tout à l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le religieux sembla craindre pour sa vie. Attendez, me dit-il, je vais donc vous satisfaire, puisqu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous autres les figures de rhétorique sont inutiles. En disant cela, il tira de dessous sa robe une grosse bourse de peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer son chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule, qui démentant l'opinion que j'avois d'elle, car je ne la croyois pas meilleure que celle de mon oncle,

oncle, prit tout-à-coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignoit, je mis pied à terre. Je ramassai la bourse qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête, & regagnai promptement le bois, où les voleurs m'attendoient avec impatience, pour me féliciter de ma victoire. A peine me donnerent-ils le tems de descendre de cheval, tant ils s'empressoient de m'embrasser. Courage, Gil Blas, me dit Rolando ; tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expédition, j'ai observé ta contenance. Je te prédis que tu deviendras un excellent voleur du grand chemin. Le lieutenant & les autres applaudirent à la prédiction, & m'assurèrent que je ne pouvois manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avoient de moi, & leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué, que je méritois moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entr'eux, car ces bons peres ne voyagent pas en pèlerins. Le capitaine délia la bourse, l'ouvrit, & en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entre-mêlées d'Agnus Dei avec quelques scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les voleurs éclaterent en ris immodérés. Vive Dieu ! s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas. Il vient,

ent, pour son coup d'essai, de faire un vol fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces scélérats, & particulièrement celui qui avoit apostasié, commencerent à s'égayer sur la matiere. Il leur échappa mille traits, qui marquoient bien le déreglement de leurs mœurs. Moi seul, je ne riois point. Il est vrai que les railleurs m'en otoient l'envie, en se rejouissant aussi à mes dépens. Chacun me lança son trait, & le capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conseille en ami de ne te plus jouer aux moines. Ce sont des gens trop fins & trop rusés pour toi.



## CHAPITRE IX.

*De l'événement sérieux qui suivit cette aventure.*

**N**OUS demeurâmes dans le bois la plus grande partie de la journée, sans appercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le religieux. Enfin nous en sortîmes pour retourner au fouterrein, bornant nos exploits à ce risible événement, qui faisoit encore le sujet de notre entretien, lorsque nous découvrîmes de loin un carosse à quatre mules. Il venoit à nous au grand trot, & il étoit accompagné de trois hommes à cheval qui nous parurent bien armés. Rolando fit faire halte à la troupe pour tenir conseil là-dessus, & le résultat fut qu'on attaqueroit. Aussi-tôt il nous rangea de la maniere qu'il voulut, & nous marchâmes

marchâmes en bataille au devant du carosse. Malgré les applaudissemens que j'avois reçu dans le bois, je me sentis faisi d'un grand tremblement & bientôt il sortit de tout mon corps une sueur froide, qui ne me présageoit rien de bon. Pour surcroît de bonheur, j'étois au fond de la bataille entre le capitaine & le lieutenant, qui m'avoient placé là pour m'accoutumer au feu tout d'un coup. Rolando remarquant jusqu'à quel point nature pâtissoit chez moi, me regarda de travers & me dit d'un air brusque : Ecoute, Gil Blas, songe à faire ton devoir. Je t'avertis que si tu recules, je te casserai la tête d'un coup de pistolet. J'étois trop persuadé qu'il le feroit comme il le disoit, pour négliger l'avertissement. C'est pourquoi je ne pensai plus qu'à recommander mon ame à Dieu, puisque je n'avois pas moins à craindre d'un côté que de l'autre.

Pendant ce tems-là le carosse & les cavaliers s'approchoient. Ils connurent quelle sorte de gens nous étions, & devinant notre dessein à notre contenance, ils s'arrêtèrent à la portée d'une escopette. Ils avoient aussi-bien que nous des carabines & des pistolets. Tandis qu'ils se préparoient à nous faire face, il sortit du carosse un homme bien fait & richement vêtu. Il monta sur un cheval de main, dont un des cavaliers tenoit la bride, & il se mit à la tête des autres. Il n'avoit pour armes que son épée & deux pistolets. Encore qu'ils ne fussent que quatre contre neuf, car le cocher de-

meura

meura sur son siège, ils s'avancèrent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laissai pas pourtant, bien que tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup ; mais pour dire les choses comme elles sont, je fermai les yeux & tournai la tête en déchargeant ma carabine, & de la manière que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là sur la conscience.

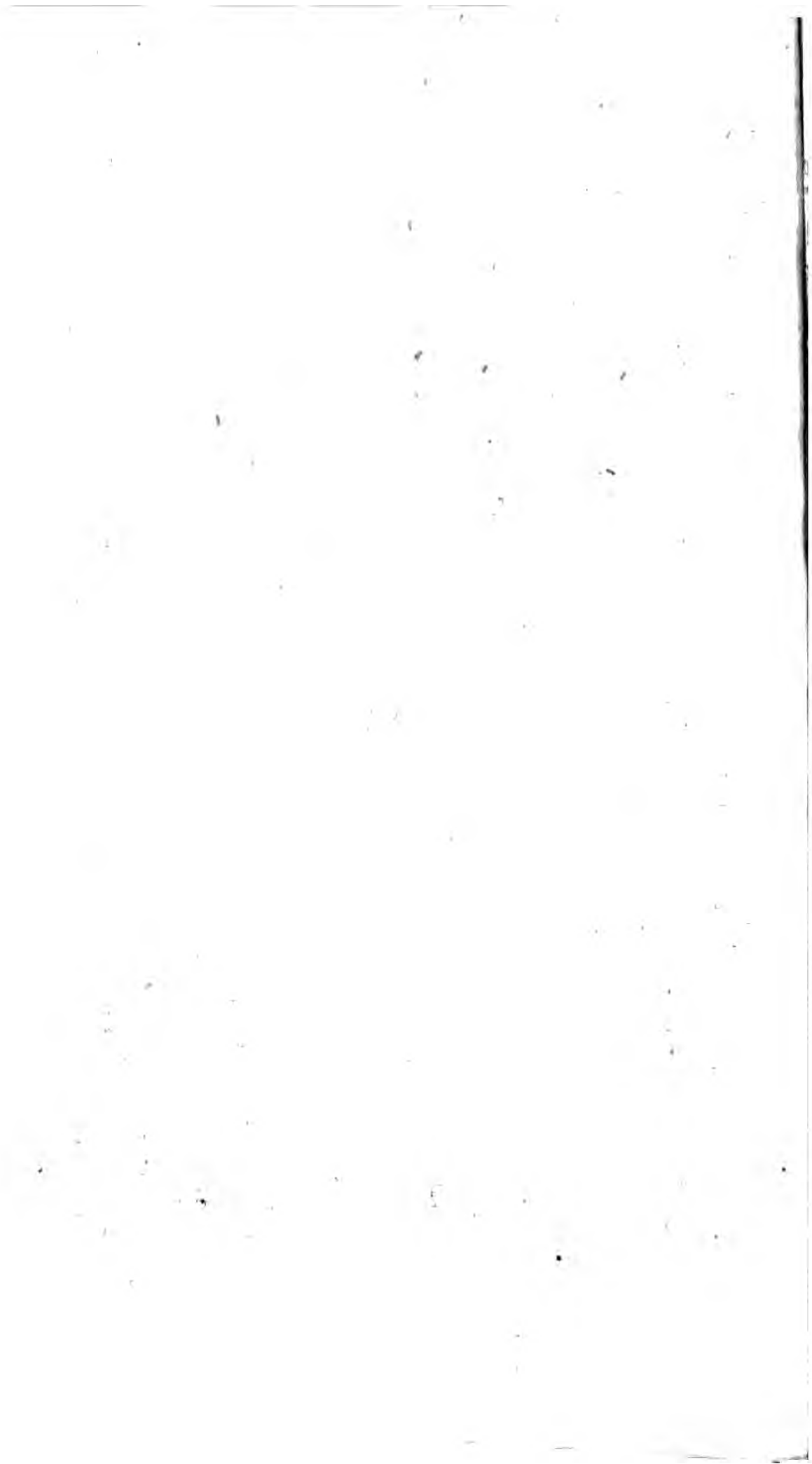
Je ne ferai point un détail de l'action. Quoique présent, je ne voyois rien, & ma peur en me troublant l'imagination me cachoit l'horreur du spectacle même, qui m'effrayoit. Tout ce que je sçais, c'est qu'après un grand bruit de mousquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleine tête : *Victoire, victoire.* A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes sens, se dissipa, & j'aperçus sur le champ de bataille les quatre cavaliers étendus sans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué. Ce fut l'apostat, qui n'eût en cette occasion que ce qu'il méritoit pour son apostasie, & pour ses mauvaises plaisanteries sur les scapulaires. Un de nos cavaliers reçut une balle à la rotule du genouil droit. Le lieutenant fut aussi blessé, mais fort légèrement, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le seigneur Rolando courut d'abord à la portiere du carosse. Il y avoit dedans une dame de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très-belle, malgré le triste état où il la voyoit. Elle s'étoit évanouie pendant le combat,



A. Smith sc.





combat, & son évanouissement duroit encore. Tandis qu'il s'occupoit à la considérer, nous songeâmes nous autres au butin. Nous commençâmes par nous affurer des chevaux des cavaliers tués, car ces animaux épouvantés du bruit des coups s'étoient un peu écartés, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avoient pas branlé, quoique durant l'action, le cocher eût quitté son siège pour se sauver. Nous mîmes pied à terre pour les dételer, & nous les chargeâmes de plusieurs malles que nous trouvâmes attachées devant & derriere le carosse. Cela fait, on prit par ordre du capitaine la dame qui n'avoit point encore rappelé ses esprits, & on la mit à cheval entre les mains d'un voleur des plus robustes & des mieux montés. Puis laissant sur le grand chemin le carosse & les morts dépouillés, nous emmenâmes avec nous la dame, les mules & les chevaux.



## CHAPITRE X.

*De quelle maniere les voleurs en userent avec la dame. Du grand dessein que forma Gil Blas, & quel en fut l'évenement.*

**J**L y avoit déjà plus d'une heure qu'il étoit nuit, quand nous arrivâmes au fouterrein. Nous menâmes d'abord les bêtes à l'écurie, où nous fumes obligés nous-mêmes de les attacher au ratelier & d'en avoir soin, parce  
que

que le vieux negre étoit au lit depuis trois jours. Outre que la goutte l'avoit pris violemment, un rhumatisme le tenoit entrepris de tous ses membres. Il ne lui restoit rien de libre que la langue, qu'il employoit à témoigner son impatience par d'horribles blasphèmes. Nous laissâmes ce misérable jurer & blasphêmer & nous allâmes à la cuisine, où nous donnâmes toute notre attention à la dame, qui paroissoit environnée des ombres de la mort. Nous n'épargnâmes rien pour la tirer de son évanouissement & nous eûmes le bonheur d'en venir à bout. Mais quand elle eût repris l'usage de ses sens & qu'elle se vit entre les bras de plusieurs hommes qui lui étoient inconnus, elle sentit son malheur. Elle en frémit. Tout ce que la douleur & le désespoir ensemble peuvent avoir de plus affreux, parut peint dans ses yeux, qu'elle leva au ciel comme pour se plaindre à lui des indignités dont elle étoit menacée. Puis cédant tout à coup à ces images épouvantables, elle retombe en defaillance, sa paupiere se referme & les voleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proie. Alors le capitaine jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même, que de la tourmenter par de nouveaux secours, la fit porter sur le lit de Léonarde, où on la laissa toute seule au hazard de ce qu'il en pouvoit arriver.

Nous passâmes dans le salon, où un des voleurs qui avoit été chirurgien, visita les blessures du lieutenant & du cavalier, & les frotta  
de

de baume. L'opération faite, on voulut voir ce qu'il y avoit dans les malles. Les unes se trouverent remplies de dentelles & de linges, les autres d'habits, mais la dernière qu'on ouvrit renfermoit quelques sacs pleins de pistoles ; ce qui réjouit infiniment messieurs les intéressés. Après cet examen, la cuisinière dressa le buffet, mit le couvert & servit. Nous nous entretînmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée, sur quoi Rolando m'adressant la parole : Avoue, Gil Blas, me dit-il, avoue, mon enfant, que tu as eu grande peur. Je répondis que j'en demeurois d'accord de bonne foi ; mais que je me battois comme un paladin, quand j'aurois fait seulement deux ou trois campagnes. Là-dessus toute la compagnie prit mon parti, en disant qu'on devoit me le pardonner : que l'action avoit été vive & que pour un jeune homme qui n'avoit jamais vu le feu, je ne m'étois point mal tiré d'affaire.

La conversation tomba ensuite sur les mules & les chevaux que nous venions d'amener au souterrain. Il fut arrêté que le lendemain avant le jour nous partirions tous pour les aller vendre à Mansilla, où probablement on n'auroit point encore entendu parler de notre expédition. Ayant pris cette résolution, nous achevâmes de souper. Puis nous retournâmes à la cuisine pour voir la dame que nous trouvâmes dans la même situation. Nous crûmes qu'elle ne passeroit pas la nuit. Néanmoins quoiqu'elle parût à peine jouir d'un reste de

vie, quelques voleurs ne laisserent pas de jeter sur elle un œil profane & de témoigner une brutale envie qu'ils auroient satisfaite, si Rolando ne les en eût empêchés, en leur représentant qu'ils devoient du moins attendre que la dame fût sortie de cet accablement de tristesse qui lui otoié tout sentiment. Le respect qu'ils avoient pour leur capitaine, retint leur incontinence. Sans cela rien ne pouvoit sauver la dame. Sa mort même n'auroit peut-être pas mis son honneur en sûreté.

Nous laissâmes encore cette malheureuse femme dans l'état où elle étoit. Rolando se contenta de charger Léonarde d'en avoir soin, & chacun se retira dans sa chambre. Pour moi, lorsque je fus couché, au lieu de me livrer au sommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la dame. Je ne doutois point que ce ne fût une personne de qualité ; & j'en trouvois son sort plus déplorable. Je ne pouvois, sans frémir, me peindre les horreurs qui l'attendoient & je m'en sentoie aussi vivement touché, que si le sang où l'amitié m'eussent attaché à elle. Enfin, après avoir bien plaint sa destinée, je rêvai aux moyens de préserver son honneur du péril dont il étoit menacé, & de me tirer en même tems du souterrain. Je songeai que le vieux negre ne pouvoit se remuer, & que depuis son indisposition la cuisiniere avoit la clef de la grille. Cette pensée m'échauffa l'imagination & me fit concevoir un projet que je digèrai bien ; puis  
j'en

J'en commençai sur le champ l'exécution de la maniere suivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je pouffai d'abord des plaintes & des gémiffemens. Ensuite élevant la voix, je jettai de grands cris. Les voleurs se réveillent & sont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainsi. Je répondis que j'avois une colique horrible & pour mieux le leur persuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces & des contorsions effroyables & à m'agiter d'une étrange façon. Après cela, je devins tout à coup tranquille, comme si mes douleurs m'eussent donné quelque relâche. Un instant après, je me remis à faire des bonds sur mon grabat & à me tordre les bras. En un mot, je jouai si bien mon rôle, que les voleurs, tous fins qu'ils étoient, s'y laisserent tromper & crurent qu'en effet je sentoient des tranchées violentes. Mais en faisant si bien mon personnage je fus tourmenté d'une étrange façon ; car dès que mes charitables confreres s'imaginèrent que je souffrois, les voilà tous qui s'empresrent à me soulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau de vie, & m'en fait avaler la moitié, l'autre me donne malgré moi un lavement d'huile d'amandes douces, un autre va chauffer une serviette & vient me l'appliquer toute brûlante sur le ventre. J'avois beau crier miséricorde ; ils imputoient mes cris à ma colique & continuoient à me faire souffrir des maux véritables en voulant m'en oter un que je n'avois point.

Enfin ne pouvant plus y résister, je fus obligé de leur dire que je ne sentoais plus de tranchées & que je les conjurois de me donner quartier. Ils cessèrent de me fatiguer de leurs remedes & je me gardai bien de me plaindre d'avantage, de peur d'éprouver encore leur secours.

Cette scene dura près de trois heures. Après quoi les voleurs jugeant que le jour ne devoit pas être fort éloigné se préparèrent à partir pour Manfilla. Je fis alors un nouveau lazzi. Je voulus me lever pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner. Mais ils m'en empêcherent: Non non, Gil Blas, me dit le seigneur Rolando, demeure ici, mon fils. Ta colique pourroit te reprendre. Tu viendras une autre fois avec nous. Pour aujourd'hui, tu n'es pas en état de nous suivre. Repose toi toute la journée. Tu as besoin de repos. Je ne crus pas devoir insister fort sur cela, de crainte que l'on ne se rendît à mes instances. Je parus seulement très-mortifié de ne pouvoir être de la partie. Ce que je fis d'un air si naturel, qu'ils sortirent tous du souterrain, sans avoir le moindre soupçon de mon projet. Après leur départ que j'avois tâché de hâter par mes vœux, je m'adressai ce discours: Oh ça, Gil Blas, c'est à présent qu'il faut avoir de la résolution. Armes-toi de courage pour achever ce que tu as si heureusement commencé, la chose me paroît aisée. Domingo n'est point en état de s'opposer à ton entreprise, & Léonarde

narde ne peut t'empêcher de l'exécuter. Saïfis cette occasion de t'échapper. Tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai. Je pris mon épée & mes pistolets & j'allai d'abord à la cuisine ; mais avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarde, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parloit à la dame inconnue, qui avoit repris ses esprits & qui considérant toute son infortune, pleuroit alors & se désespéroit : Pleurez, ma fille, lui disoit la vieille, fondez en larmes. N'épargnez point les soupirs cela vous soulagera. Votre faïffissement étoit dangereux ; mais il n'y a plus rien à craindre, puisque vous verrez des pleurs. Votre douleur s'apaisera peu à peu & vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos messieurs qui sont d'honnêtes gens. Vous serez mieux traitée qu'une princesse. Ils auront pour vous milles complaisances & vous témoigneront tous les jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudroient être à votre place.

Je ne donnai pas le tems à Léonarde d'en dire d'avantage. J'entrai & lui mettant un pistolet sur la gorge, je la pressai d'un air menaçant de me remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action, & quoique très-avancée dans sa carrière, elle se sentit encore assez attachée à la vie pour n'oser me refuser ce que je lui demandois. Lorsque j'eus la clef entre les mains, j'adressai la parole à la dame affligée : Madame, lui dis-je, le

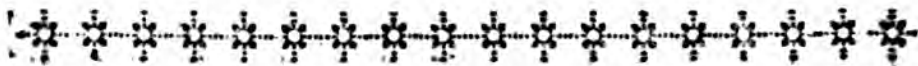


ciel vous a envoyé un libérateur. Levez-vous pour me fuivre. Je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduise. La dame ne fut pas sourde à ma voix, & mes paroles firent tant d'impression sur son esprit, que rappelant tout ce qui lui restoit de force, elle se leva & vint se jeter à mes pieds en me conjurant de conserver son honneur. Je la relevai & l'assurai qu'elle pouvoit compter sur moi. Ensuite je pris des cordes que j'aperçus dans la cuisine, & à l'aide de la dame, je liai Léonarde au pied d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerois, si elle pouvoit le moindre cri. La bonne Léonarde persuadée que je n'y manquerois pas, si elle osoit me contredire, prit le parti de me laisser faire tout ce que je voulus. J'allumai de la bougie & j'allai avec l'inconnue à la chambre où étoient les especes d'or & d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles & de doubles pistoles qu'il y en put tenir; & pour obliger la dame à s'en charger aussi, je lui représentai qu'elle ne faisoit que reprendre son bien, ce qu'elle fit sans scrupule. Quand nous en eûmes une bonne provision, nous marchâmes vers l'écurie; où j'entraî seul avec mes pistolets en état. Je comptois bien que le vieux negre, malgré sa goutte & son rhumatisme, ne me laisseroit pas tranquillement seller & brider mon cheval, & j'étois dans la résolution de le guérir radicalement de tous ses maux, s'il s'avisoit de vouloir faire le méchant; mais par bonheur, il étoit  
alors

alors si accablé des douleurs qu'il avoit souffertes & de celles qu'il souffroit encore, que je tirai mon cheval de l'écurie, sans même qu'il parût s'en appercevoir. La dame m'attendoit à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on sortoit du souterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons & nous parvenons enfin à la trape. Nous eûmes beaucoup de peine à la lever, ou plutôt pour en venir à bout, nous eûmes besoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver.

Le jour commençoit à paroître, lorsque nous nous vîmes hors de cet abîme. Nous songeâmes aussitôt à nous en éloigner. Je me jettai en selle : la dame monta derrière moi, & suivant au galop le premier sentier qui se présenta, nous sortîmes bientôt de la forêt. Nous entrâmes dans une plaine coupée de plusieurs routes. Nous en prîmes une au hasard. Je mourois de peur qu'elle ne nous conduisit à Mansilla & que nous ne rencontrassions Rolando & ses camarades. Ce qui pouvoit fort bien nous arriver. Heureusement ma crainte fut vaine. Nous arrivâmes à la ville d'Astorga sur les deux heures après midi. J'apperçus des gens qui nous regardoient avec une extrême attention, comme si ç'eût été pour eux un spectacle nouveau de voir une femme à cheval derrière un homme. Nous descendîmes à la première hôtellerie, où j'ordonnai d'abord qu'on mit à la broche une perdrix & un lapreau. Pendant qu'on exécutoit

cutoit mon ordre, & qu'on nous préparoit à diner, je conduisis la dame à une chambre, où nous commençâmes à nous entretenir. Ce que nous n'avions pu faire en chemin, parce que nous étions venus trop vite. Elle me témoigna combien elle étoit sensible au service que je venois de lui rendre, & me dit qu'après une action si généreuse, elle ne pouvoit se persuader que je fusse un compagnon des brigands à qui je l'avois arrachée. Je lui contai mon histoire, pour la confirmer dans la bonne opinion qu'elle avoit conçue de moi. Par-là je l'engageai à me donner sa confiance & à m'apprendre ses malheurs, qu'elle me raconta comme je vais le dire dans le chapitre suivant.



## CHAPITRE XI.

### *Histoire de Dona Mencia de Mosquera.*

**J**E suis née à Valladolid, & je m'appelle Dona Mencia de Mosquera. D. Martin mon pere, après avoir consumé presque tout son patrimoine dans le service, fut tué en Portugal à la tête d'un régiment qu'il commandoit. Il me laissa si peu de bien, que j'étois un assez mauvais parti, quoique je fusse fille unique. Je ne manquai pas toutefois d'amans, malgré la médiocrité de ma fortune. Plusieurs cavaliers des plus considérables d'Espagne me rechercherent en mariage. Celui  
qui

qui s'attira mon attention, fut don Alvar de Mello. Véritablement il étoit mieux fait que ses rivaux, mais des qualités plus solides me déterminèrent en sa faveur. Il avoit de l'esprit, de la discretion, de la valeur & de la probité. D'ailleurs il pouvoit passer pour l'homme du monde le plus galant. Falloit-il donner une fête ? rien n'étoit mieux entendu, & s'il paroïssoit dans des joutes, il y faisoit toujours admirer sa force & son adresse. Je le préfèrai donc à tous les autres & je l'épousai.

Peu de jours après notre mariage, il rencontra dans un endroit écarté don André de Baësa qui avoit été un de ses rivaux. Ils se piquèrent l'un l'autre & mirent l'épée à la main. Il en coûta la vie à don André. Comme il étoit neveu du corrégidor de Valladolid, homme violent & mortel ennemi de la maison de Mello. Don Alvar crut ne pouvoir assez tôt sortir de la ville. Il revint promptement au logis, où pendant qu'on lui préparoit un cheval, il me conta ce qui venoit de lui arriver. Ma chère Mencia, me dit-il ensuite, il faut nous séparer, c'est une nécessité. Vous connoissez le corrégidor. Ne nous flattons point. Il va me poursuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel est son crédit. Je ne serai pas en sûreté dans le royaume. Il étoit si pénétré de sa douleur & plus encore de celle dont il me voyoit saisie, qu'il n'en put d'avantage. Je lui fis prendre de l'or & quelques pierres. Puis il me tendit les bras & nous ne fîmes pendant un quart d'heure que confondre

dre nos soupirs & nos larmes. Enfin, on vint l'avertir que le cheval étoit prêt. Il s'arrache d'auprès de moi. Il part & me laisse dans un état qu'on ne sçauroit exprimer. Heureuse si l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir ! que ma mort m'auroit épargné de peines & d'ennuis ! Quelques heures après que don Alvar fut parti, le corrégidor apprit sa fuite. Il le fit poursuivre par tous les alguazils de Valladolid, & n'épargna rien pour l'avoir en sa puissance. Mon époux toutefois trompa son ressentiment & sçut se mettre en sûreté : de maniere que le juge se voyant réduit à borner sa vengeance à la seule satisfaction d'oter les biens à un homme dont il auroit voulu verser le sang. Il n'y travailla pas en vain. Tout ce que don Alvar pouvoit avoir de fortune fut confisqué.

Je demurai dans une situation très-affligeante. J'avois à peine de quoi subsister. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domestique. Je passois les jours à pleurer, non une indigence que je supportois patiemment, mais l'absence d'un époux chéri, dont je ne recevois aucune nouvelle. Il m'avoit pourtant promis dans nos tristes adieux qu'il auroit soin de m'informer de son fort, dans quelque endroit du monde où sa mauvaise étoile pût le conduire. Cependant sept années s'écoulerent sans que j'entendisse parler de lui. L'incertitude où j'étois de sa destinée me causoit une profonde tristesse. Enfin, j'appris qu'en combattant  
pour

pour le roi de Portugal dans le royaume de Fez, il avoit perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis peu d'Afrique me fit ce rapport, en m'assurant qu'il avoit parfaitement connu don Alvar de Mello, qu'il avoit servi dans l'armée Portugaise avec lui, & qu'il l'avoit vu périr dans l'action. Il ajoutoit à cela d'autres circonstances encore qui acheverent de me persuader que mon époux n'étoit plus. Ce rapport ne servit qu'à fortifier ma douleur & qu'à me faire prendre la résolution de ne jamais me remarier.

Dans ce tems-là don Ambrosio Mefia Carrillo marquis de la Guardia, vint à Valladolid. C'étoit un de ces vieux seigneurs qui par leurs manieres galantes & polies font oublier leur âge, & sçavent encore plaire aux femmes. Un jour on lui conta par hazard l'histoire de don Alvar, & sur le portrait qu'on lui fit de moi, il eût envie de me voir. Pour satisfaire sa curiosité, il gagna une de mes parentes qui d'accord avec lui m'attira chez elle. Il s'y trouva. Il me vit & je lui plus malgré l'impression de douleur qu'on remarquoit sur mon visage : mais que dis-je malgré ? peut-être ne fut-il touché que de mon air triste & languissant qui le prévenoit en faveur de ma fidélité. Ma mélancolie peut-être fit naître son amour. Aussi bien, il me dit plus d'une fois qu'il me regardoit comme un prodige de constance & même qu'il envioit le sort de mon mari, quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappé de ma  
yue,

vue, & il n'eût pas besoin de me voir une seconde fois pour former la résolution de m'épouser.

Il choisit l'entremise de ma parente, pour me faire agréer son dessein. Elle me vint trouver & me représenta que mon époux ayant achevé son destin dans le royaume de Fez, comme on nous l'avoit rapporté, il n'étoit pas raisonnable d'ensevelir plus long tems mes charmes : que j'avois assez pleuré un homme avec qui je n'avois été unie que quelques momens, & que je devois profiter de l'occasion qui se présentoit : que je serois la plus heureuse femme du monde. Là-dessus elle me vanta la noblesse du vieux marquis, ses grands biens & son bon caractère : mais elle eût beau s'étendre avec éloquence sur tous les avantages qu'il possédoit, elle ne put me persuader. Ce n'est pas que je doutasse de la mort de don Alvar, ni que la crainte de le revoir tout à coup, lorsque j'y penserois le moins, m'arrêtât ; le peu de penchant, ou plutôt la répugnance que je me sentoís pour un second mariage, après tous les malheurs du premier, faisoit le seul obstacle que ma parente eut à lever. Aussi ne se rebuta-t-elle point. Au contraire, son zele pour don Ambrosio en redoubla. Elle engagea toute ma famille dans les intérêts de ce vieux seigneur. Mes parens commencerent à me presser d'accepter un parti si avantageux. J'en étois à tout moment obsédée, importunée, tourmentée ; il est vrai que ma misere, qui devenoit de jour en jour plus grande,

ne

ne contribua pas peu à laisser vaincre ma résistance. Il ne falloit pas moins que l'affreuse nécessité où j'étois pour m'y déterminer.

Je ne pus donc m'en défendre ; je cédai à leurs pressantes instances & j'épousai le marquis de la Guardia, qui dès le lendemain de mes nôces, m'emmena dans un très beau château qu'il a auprès de Burgos entre Gajal & Rodillas. Il conçut pour moi un amour violent. Je remarquois dans toutes ses actions une envie de me plaire. Il s'étudioit à prévenir mes moindres desirs. Jamais époux n'a eu tant d'égards pour une femme & jamais amant n'a fait voir tant de complaisance pour une maîtresse. J'admirois un homme d'un caractère si aimable & je me consolais en quelque façon de la perte de don Alvar, puisqu'enfin je faisois le bonheur d'un seigneur tel que le marquis ; je l'aurois passionnément aimé, malgré la disproportion de nos âges, si j'eusse été capable d'aimer quelqu'un après don Alvar. Mais les cœurs constans ne sauraient avoir qu'une passion. Le souvenir de mon premier époux rendoient inutiles tous les soins que le second prenoit pour me plaire. Je ne pouvois donc payer sa tendresse que de purs sentimens de reconnoissance.

J'étois dans cette disposition, quand prenant l'air un jour à une fenêtre de mon appartement, j'apperçus dans le jardin une maniere de payfan qui me regardoit avec attention. Je crus que c'étoit un garçon jardinier. Je pris peu garde à lui ; mais le lendemain,



m'étant remise à la fenêtre, je le vis au même endroit & il me parut encore fort attaché à me considérer. Cela me frappa. Je l'entrevifageai à mon tour & après l'avoir observé quelque tems, il me sembla reconnoître les traits du malheureux don Alvar. Cette ressemblance excita dans tous mes sens un trouble inconcevable. Je pouffai, un grand cri. J'étois alors par bonheur seule avec Inès, celle de mes femmes qui avoit la plus de part à ma confiance. Je lui dis le soupçon qui agitoit mes esprits. Elle ne fit qu'en rire, & elle s'imagina qu'une légère ressemblance avoit trompé mes yeux. Rassurez-vous, madame, me dit-elle, & ne pensez pas que vous ayez vu votre premier époux. Quelle apparence y a-t-il qu'il soit ici sous une forme de payfan ? Est-il même croyable qu'il vive encore ? Je vais, ajouta-t-elle, pour vous mettre l'esprit en repos, descendre au jardin & parler à ce villageois. Je sçaurai quel homme c'est, & je reviendrai dans un moment vous l'apprendre. Inès alla donc au jardin & peu de tems après, je la vis rentrer dans mon appartement fort émue : Madame, dit-elle, votre soupçon n'est que trop bien éclairci. C'est don Alvar lui-même que vous venez de voir. Il s'est découvert d'abord & il vous demande un entretien secret.

Comme je pouvois à l'heure même recevoir don Alvar, parce que le marquis étoit à Burgos, je chargeai ma suivante de l'amener dans mon cabinet par un escalier dérobé. Vous jugez

jugez bien que j'étois dans une terrible agitation. Je ne pus soutenir la vue d'un homme qui étoit en droit de m'accabler de reproches. Je m'évanouis dès qu'il se présenta devant moi, comme si c'eût été son ombre. Ils me secoururent promptement Inès & lui, & quand ils m'eurent fait revenir de mon évanouissement, don Alvar me dit : Madame, remettez-vous de grace. Que ma présence ne soit pas un supplice pour vous. Je n'ai pas dessein de vous faire la moindre peine. Je ne viens point en époux furieux vous demander compte de la foi jurée & vous faire un crime du second engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'est l'ouvrage de votre famille. Je suis instruit de toutes les persécutions que vous avez souffertes à ce sujet. D'ailleurs on a répandu dans Valladolid le bruit de ma mort & vous l'avez cru avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous assuroit du contraire. Enfin, je sçais de quelle maniere vous avez vécu depuis notre cruelle séparation & que la nécessité plutôt que l'amour vous a jetté dans les bras du marquis. Ah seigneur, interrompis-je en pleurant, pourquoi voulez-vous excuser votre épouse ? Elle est coupable puisque vous vivez. Que ne suis-je encore dans la misérable situation où j'étois ayant que d'épouser don Ambrosio ? Funeste hyménée ! hélas, j'aurois du moins dans ma misere la consolation de vous revoir sans rougir.

Ma chere Mencia, reprit don Alvar d'un

air qui marquoit jusqu'à quel point il étoit pénétré de mes larmes, je ne me plains pas de vous, & bien loin de vous reprocher l'état brillant où je vous retrouve, je jure que j'en rends graces au ciel. Depuis le triste jour de mon départ de Valladolid, j'ai toujours eu la fortune contraire ; ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes, & pour comble de malheurs, je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop fûr de votre amour, je me représentois sans cesse la situation où ma fatale tendresse vous avoit réduite. Je me peignois dona Mercia dans les pleurs. Vous faisiez le plus grand de mes maux. Quelquefois, je l'avouerai ; je me suis reproché comme un crime le bonheur de vous avoir plu. J'ai souhaité que vous eussiez eu du penchant pour quelqu'un de mes rivaux, puisque la préférence que vous m'aviez donnée sur eux vous coûtoit si cher. Cependant après sept années de souffrances, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai pu résister à cette envie, & la fin d'un long esclavage m'ayant permis de la satisfaire, j'ai été sous ce déguisement à Valladolid, au hazard d'être découvert. Là j'ai tout appris. Je suis venu ensuite à ce château & j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le jardinier, qui m'a retenu pour travailler dans les jardins. Voilà de quelle maniere je me suis conduit pour parvenir à vous parler secrettement. Mais ne vous imaginez pas que j'aye dessein de troubler par mon séjour ici la félicité dont vous jouissez. Je

VOUS

vous aime plus que moi-même. Je respecte votre repos & je vais après cet entretien achever loin de vous de tristes jours que je vous sacrifie.

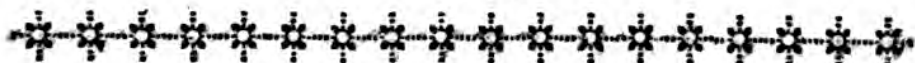
Non, don Alvar, non, m'écriai-je à ces paroles ! Le ciel ne vous a point amené ici pour rien, & je ne souffrirai pas que vous me quittiez une seconde fois. Je veux partir avec vous. Il n'y a que la mort qui puisse désormais nous séparer. Croyez-moi, reprit-il, vivez avec don Ambrosio. Ne vous associez point à mes malheurs. Laissez-m'en soutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choses semblables ; mais plus il paroissoit vouloir s'immoler à mon bonheur, moins je me sentoie disposée à y consentir. Lorsqu'il me vit ferme dans la résolution de le suivre, il changea tout à coup de ton, & prenant un air plus content : Madame, me dit-il, est-il possible que vous soyez dans les sentimens ou vous paroissez être ? Ah ! puisque vous m'aimez encore assez pour préférer ma misere à la prospérité où vous vous trouvez, allons donc demeurer à Betancos dans le fond du royaume de Galice. J'ai là une retraite assurée. Si mes disgraces m'ont oté tous mes biens, elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis. Il m'en reste encore de fideles, & qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un carosse à Zamora par leur secours, j'ai acheté des mules & des chevaux, & je suis accompagné de trois Galiciens des plus résolus. Ils sont armés de carabines & de pistolets, & ils attendent mes ordres dans le village de Rodil-

Ias. Profitons ajouta-t-il, de l'absence de don Ambrosio. Je vais faire venir le carosse jusqu'à la porte de ce château, & nous partirons dans le moment. J'y consentis. Don Alvar vola vers Rodillas & revint en peu de tems avec ses trois cavaliers m'enlever au milieu de mes femmes, qui ne sçachant que penser de cet enlèvement, se sauverent fort effrayées. Inès seule étoit au fait, mais elle refusa de lier son sort au mien, parce qu'elle aimoit un valet de chambre de don Ambrosio. Ce qui prouve bien que l'attachement de nos plus zélés domestiques n'est point à l'épreuve de l'amour.

Je montai donc en carosse avec don Alvar, n'emportant que mes habits & quelques pierres que j'avois avant mon second mariage, car je ne voulus rien prendre de tout ce que le marquis m'avoit donné en m'épousant. Nous prîmes la route du royaume de Galice, sans sçavoir si nous serions assez heureux pour y arriver. Nous avions sujet de craindre que don Ambrosio à son retour ne se mît sur nos traces avec un grand nombre de personnes & ne nous joignît. Cependant nous marchâmes pendant deux jours sans voir paroître à nos trouffes aucun cavalier. Nous espérions que la troisieme journée se passeroit de même, & déjà nous nous entretenions fort tranquillement. Don Alvar me contoit la triste aventure que donna lieu au bruit de sa mort & comment après cinq années d'esclavage il avoit recouvré la liberté, quand nous rencon-

trâmes

trâmes hier sur le chemin de Léon les voleurs avec qui vous étiez. C'est lui qu'ils ont tué avec tous ses gens, & c'est lui qui fait couler les pleurs que vous me voyez répandre en ce moment.



## CHAPITRE XII.

*De quelle maniere désagréable Gil Blas & la dame furent interrompus.*

**D**ONA Mencia fondit en larmes après avoir achevé ce récit, bien loin d'entreprendre de la consoler par des discours dans le goût de Sénèque, je la laissai donner un libre cours à ses soupirs. Je pleurai même aussi, tant il est naturel de s'intéresser pour les malheureux & particulièrement pour une belle personne affligée. J'allois lui demander quel parti elle vouloit prendre dans la conjoncture où elle se trouvoit, & peut-être alloit-elle me consulter là-dessus, si notre conversation n'eût pas été interrompue ; mais nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit qui malgré nous attira notre attention. Ce bruit étoit causé par l'arrivé du corrégidor suivi de deux alguazils \* & de plusieurs archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune cavalier, qui les accompag-

\* Alguazil. C'est un huissier exécuteur des ordres du corrégidor, une maniere d'exempt,

noit, s'approcha de moi le premier & se mit à regarder de près mon habit. Il n'eût pas besoin de l'examiner long-tems. Par saint Jacques, s'écria-t-il, voilà mon pourpoint. C'est lui-même. Il n'est pas plus difficile à reconnoître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant sur ma parole. Je ne crains pas de m'exposer à lui faire réparation d'honneur. Je suis sûr que c'est un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci.

A ce discours qui m'apprenoit que ce cavalier étoit le gentilhomme volé dont j'avois par malheur toute la dépouille, je demurai surpris, confus, déconcerté. Le corrégidor, que sa charge obligeoit plutôt à tirer une mauvaise conséquence de mon embarras, qu'à l'expliquer favorablement, jugea que l'accusation n'étoit pas mal fondée, & présumant que la dame pouvoit être complice, il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce juge n'étoit pas de ceux qui ont le regard terrible, il avoit l'air doux & riant. Dieu sçait s'il en vaioit mieux pour cela. Sitôt que je fus en prison, il y vint avec ses deux furêts, c'est-à-dire ses deux alguazils. Ils entrèrent d'un air joyeux. Il sembloit qu'ils eussent un pressentiment qu'ils alloient faire une bonne affaire. Ils n'oublierent pas leur bonne coutume, ils commencerent par me fouiller. Quelle aubaine pour ces messieurs ! Ils n'avoient jamais peut-être fait un si bon coup. A chaque poignée de pistoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceller de joie. Le corrégidor sur  
tout

tout paroïssoit hors de lui-même. Mon enfant, me disoit-il d'un ton de voix plein de douceur, nous faisons notre charge ; mais ne crains rien. Si tu n'es pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant ils vuiderent tout doucement mes poches, & me prirent ce que les voleurs même avoient respecté, je veux dire les quarante ducats de mon oncle. Ils n'en demeurèrent pas là, leurs mains avides & infatigables me parcoururent depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils me tournerent de tous côtés, & me dépouillerent pour voir je n'avois point d'argent entre la peau & la chemise. Je crois qu'ils m'auroient volontiers ouvert le ventre pour voir s'il n'y en avoit point dedans. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge, le corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénument tout ce qui m'étoit arrivé. Il fit écrire ma déposition, puis il sortit avec ses gens & mes espèces, me laissant tout nud sur la paille.

O vie humaine, m'écriai-je, quand je me vis seul & dans cet état ! que tu es remplie d'aventures bizarres & de contretems ! Depuis que je suis sorti d'Oviédo ; je n'éprouve que des disgraces. A peine suis-je hors d'un péril, que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étois bien éloigné de penser que j'y ferois sitôt connoissance avec le corrégidor. En faisant ces réflexions inutiles, je remis le maudit pourpoint & le reste de habillement qui m'avoit porté malheur ; puis m'exhortant moi-même à prendre courage :

Allons



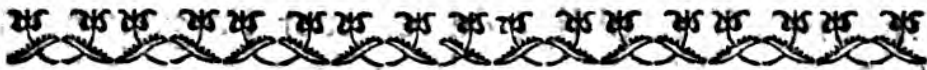
Allons dis-je, Gil Blas, aye de la fermeté. Songe qu'après ce tems-ci il en viendra peut-être un plus heureux. Te sied-il bien de te désespérer dans une prison ordinaire, après avoir fait un si pénible essai de patience dans le souterrain ? Mais, hélas, ajoutai-je tristement, je m'abuse. Comment pourrai je sortir d'ici ? on vient de m'en oter les moyens, puisqu'un prisonnier sans argent est un oiseau à qui l'on a coupé les ailes.

Au lieu de la perdrix & du lapreau que j'avois fait mettre à la broche on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau & on me laissa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers sans voir personne que le concierge, qui avoit soin de venir tous les matins renouveler ma provision. Dès que je le voyois, j'affectois de lui parler, je tâchois de lier conversation avec lui pour me désennuyer un peu : mais ce personnage ne répondoit rien à tout ce que je lui disois. Il ne me fut pas possible d'en tirer une parole. Il entroit même & sortoit le plus souvent sans me regarder. Le seizieme jour, le corrégidor parut & me dit : Enfin mon ami, tes peines sont finies. Tu peux t'abandonner à la joie. Je viens t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la dame qui étoit avec toi. Je l'ai interrogée avant son départ & ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi dès aujourd'hui, pourvu que le muletier avec qui tu es venu de Pennafior à Cacabélos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il est

est dans Astorga. Je l'ai envoyé chercher. Je l'attens. S'il convient de l'aventure de la question, je te mettrai sur le champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent. Dès ce moment je me crus hors d'affaire. Je remerciai le juge de la bonne & briève justice qu'il vouloit me rendre, & je n'avois pas encore achevé mon compliment que le muletier conduit par deux archers arriva. Je le reconnus aussitôt ; mais le bourreau de muletier qui sans doute avoit vendu ma valise avec tout ce qui étoit dedans, craignant d'être obligé de restituer l'argent qu'il avoit touché, s'il avouoit qu'il me reconnoissoit, dit effrontément qu'il ne sçavoit qui j'étois & qu'il ne m'avoit jamais vu. Ah traître ! m'écriai-je, confesse plutôt que tu as vendu mes hardes & rends témoignage à la vérité. Regarde moi bien. Je suis un de ces jeunes gens que tu menaças de la question dans le bourg de Cocabélos, & à qui tu fis si grand peur. Le muletier répondit d'un air froid que je lui parlois d'une chose dont il n'avoit aucune connoissance, & comme il soutint jusqu'au bout que je lui étois inconnu, mon élargissement fut remis à une autre fois. Mon enfant, me dit le corrégidor, tu vois bien que le muletier ne convient pas de ce que tu as déposé, ainsi je ne puis te rendre la liberté, quelque envie que j'en aye. Il fallut m'armer d'une nouvelle patience, me résoudre à jeûner encore au pain & à l'eau & à voir le silencieux concierge. Quand je songeois que je ne pouvois me tirer des griffes de la justice, bien que je n'eusse  
pas

pas commis le moindre crime, cette pensée me mettoit au désespoir. Je regrettois le souterrain. Dans le fonds, disois-je, j'y avois moins de désagrément que dans ce cachot. Je faisois bonne chère avec les voleurs. Je m'entretenois avec eux agréablement, & je vivois dans la douce espérance de m'échapper; au lieu que malgré mon innocence, je serai peut-être trop heureux de sortir d'ici pour aller aux galeres.



### CHAPITRE XIII.

*Par quel hazard Gil Blas sortit enfin de prison & où il alla.*

**T**Andis que je passois les jours à m'égayer dans mes réflexions, mes aventures, telles que je les avoit dictées dans ma déposition, se répandirent dans la ville. Plusieurs personnes me voulurent voir par curiosité. Ils venoient l'un après l'autre se présenter à une petite fenêtre par où le jour entroit dans ma prison, & lorsqu'ils m'avoient considéré quelque tems, ils s'en alloient. Je fus surpris de cette nouveauté. Depuis que j'étois prisonnier, je n'avois pas vu un seul homme se montrer à cette fenêtre qui donnoit sur une cour où regnoient le silence & l'horreur. Je compris par là que je faisois du bruit dans la ville, mais je ne sçavois si j'en devois concevoir un bon ou mauvais présage.

Un

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue, fut le petit chantre de Mondonnédo, qui avoit aussi bien que moi craint la question & pris la fuite. Je le reconnus, & il ne feignit point de me méconnoître. Nous nous saluâmes de part & d'autre ; puis nous nous engageâmes dans un long entretien. Je fus obligé de faire un nouveau détail de mes aventures, ce qui produisit deux effets dans l'esprit de mes auditeurs : je les fis rire & je m'attirai leur pitié. De son côté, le chantre me conta ce qui s'étoit passé dans l'hôtellerie de Cacabélos entre le muletier & la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eût écartés. En un mot, il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Ensuite prenant congé de moi, il me promit que, sans perdre de tems, il alloit travailler à ma délivrance. Alors, toutes les personnes qui étoient venues là comme lui par curiosité, me témoignèrent que mon malheur excitoit leur compassion. Ils m'assurèrent même qu'ils se joindroient au petit chantre & feroient tout leur possible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promesse. Ils parlèrent en ma faveur au corrégidor, qui ne doutant plus de mon innocence, surtout lorsque le chantre lui eût conté ce qu'il sçavoit, vint trois semaines après dans ma prison : Gil Blas, me dit-il, je pourrois encore te retenir ici si j'étois un juge plus sévère ; mais je ne veux pas traîner les choses en longueur. Va, tu es libre. Tu peux sortir quand il te plaira.

Mais dis-moi, poursuivit-il, si l'on te menoit dans la forêt où est le souterrain, ne pourrais-tu pas le découvrir ? Non, seigneur, lui répondis-je ; comme je n'y suis entré que la nuit & que j'en suis parti avant le jour, il me seroit impossible de reconnoître l'endroit où il est. Là-dessus le juge se retira en disant qu'il alloit ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après, le geolier vint dans mon cachot avec un de ses guichetiers qui portoit un paquet de toile. Ils m'ôtèrent tous deux d'un air grave & sans me dire un seul mot mon pourpoint & mon haut de chausses qui étoient d'un drap fin & presque neuf, puis m'ayant revêtu d'une vieille souquenille, ils me mirent dehors par les épaules.

La confusion que j'avois de me voir si mal équipé, modéroit la joie qu'ont ordinairement les prisonniers de recouvrer leur liberté. J'étois tenté de fortir de la ville à l'heure même pour me soustraire aux yeux du peuple, dont je ne soutenois les regards qu'avec peine. Ma reconnoissance pourtant l'emporta sur ma honte. J'allai remercier le petit chantre à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire, lorsqu'il m'aperçut. Comme vous voilà, me dit-il, je ne vous ai pas reconnu d'abord sous cet habillement. La justice, à ce que je vois, vous en a donné de toutes les façons. Je ne me plains pas de la justice, lui répondis-je. Elle est très équitable. Je voudrois seulement que tous ses officiers

ficiers fussent d'honnêtes gens. Ils devoient du moins me laisser mon habit. Il me semble que je ne l'avois pas mal payé. J'en conviens, reprit-il ; mais on vous dira que ce sont des formalités qui s'observent. Hé vous imaginez-vous, par exemple, que votre cheval ait été rendu à son premier maître ? non pas s'il vous plaît. Il est actuellement dans les écuries du greffier où il a été déposé comme une preuve du vol. Je ne crois pas que le pauvre gentilhomme en retire seulement la croupière. Mais changeons de discours, continua-t-il, quel est votre dessein ? que prétendez-vous faire présentement. J'ai envie, lui dis-je, de prendre le chemin de Burgos. J'irai trouver la dame dont je suis le libérateur. Elle me donnera quelques pistoles. J'achèterai une soutanelle neuve & me rendrai à Salamanque où je tâcherai de mettre mon latin à profit. Tout ce qui m'embarasse, c'est que je ne suis pas encore à Burgos. Il faut vivre sur la route. Vous n'ignorez pas qu'on fait fort mauvaise chère quand on voyage sans argent. Je vous entends, repliqua-t-il, & je vous offre ma bourse. Elle est un peu platte à la vérité ; mais vous sçavez qu'un chantre n'est pas un évêque. En même tems, il la tira & me la mit entre les mains de si bonne grace, que je ne pus me défendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai comme s'il m'eût donné tout l'or du monde & je lui fis mille protestations de service qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela,

Je le quittai & fortis de la ville, fans aller voir les autres personnes qui avoient contribué à mon élargissement. Je me contentai de leur donner en moi-même mille bénédictions.

Le petit chantre avoit eu raison de ne me pas vanter sa bourse ; j'y trouvai très-peu d'especes ; & quelles especes encore ? de la menue monnoye. Par bonheur j'étois accoûtumé depuis deux mois à une vie très-frugale, & il me restoit encore quelques réaux lorsque j'arrivai au bourg de Ponté de Mula qui n'est pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de dona Mencia. J'entrai dans une hôtellerie dont l'hôtesse étoit une petite femme fort seche, vive & hagarde. Je m'apperçus d'abord, à la mauvaise mine qu'elle me fit, que ma souquenille n'étoit guere de son goût. Ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'assis à une table, je mangeai du pain & du fromage, & bus quelque coups d'un vin détestable qu'on m'apporta. Pendant ce repas, qui s'accordoit assez avec mon habillement, je voulus entrer en conversation avec l'hôtesse, qui me fit assez connoître par une grimace dédaigneuse qu'elle méprisoit mon entretien. Je la priai de me dire si elle connoissoit le marquis de la Guardia, si son château étoit éloigné du bourg, & sur tout si elle sçavoit ce que la marquise sa femme pouvoit être devenue. Vous demandez bien des choses, me répondit-elle d'un air plein de fierté. Elle m'apprit pourtant, quoique de fort mauvaise grace, que le  
château

château de don Ambrosio n'étoit qu'à une petite lieue de Ponté de Mula.

Après que j'eus achevé de boire & de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je souhaitois de me reposer & je demandai une chambre. A vous une chambre, me dit l'hôtesse en me lançant un regard où le mépris étoit peint ? Je n'ai point de chambres pour les gens qui font leur souper d'un morceau de fromage. Tous mes lits sont retenus. J'attends des cavaliers d'importance qui doivent venir loger ici ce soir. Tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de vous mettre dans ma grange. Ce ne fera pas, je pense, la première fois que vous aurez couché sur la paille. Elle ne croyoit pas si bien dire qu'elle disoit, je ne repliquai point à son discours, & je me déterminai sagement à gagner le paillier sur lequel je m'endormis bientôt comme un homme qui depuis long-tems étoit fait à la fatigue.



#### CHAPITRE XIV.

*De la réception que dona Mencia lui fit à Burgos.*

**J**E ne fus pas paresseux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôtesse, qui étoit déjà sur pied & qui me parut un peu moins fière & de meilleure humeur que le soir précédent. Ce que j'attribuai à la présence de trois honnêtes archers de la



sainte Hermandad qui s'entrenoient avec elle d'une façon très-familier. Ils avoient couché dans l'hôtellerie & c'étoit sans doute pour ces cavaliers d'importance que tous les lits avoient été retenus.

Je demandai dans le bourg le chemin du château où je voulois me rendre. Je m'adressai par hazard à un homme du caractère de mon hôte de Pennafior. Il ne se contenta pas de répondre à la question que je lui faisois ; il m'apprit que don Ambrosio étoit mort depuis trois semaines & que la marquise sa femme s'étoit retirée dans un couvent de Burgos qu'il me nomma. Je marchai aussitôt vers cette ville, au lieu de suivre la route du château, comme j'en avois eu dessein auparavant, & je volai d'abord au monastere où demeuroit dona Mencia. Je priai la touriere de dire à cette dame qu'un jeune homme nouvellement sorti des prisons d'Astorga souhaitoit de lui parler. La touriere alla sur le champ faire ce que je désirois. Elle revint un moment après, & me fit entrer dans un parloir où je ne fus pas long-tems sans voir paroître en grand deuil à la grille la veuve de don Ambrosio.

Soyez le bien venu, me dit cette dame d'un air gracieux. Il y a quatre jours que j'ai écrit à une personne d'Astorga. Je lui mandois de vous aller trouver de ma part & de vous dire que je vous priois instamment de me venir chercher au sortir de votre prison. Je ne doutois pas qu'on ne vous élargît bientôt. Les choses que j'avois dites au corrégidor à  
votre

votre décharge, suffisant pour cela. Aussi m'a-t-on fait réponse que vous aviez recouvré la liberté ; mais qu'on ne sçavoit ce que vous étiez devenu. Je craignois de ne vous plus revoir, & d'être privée du plaisir de vous témoigner ma reconnoissance, ce qui m'auroit bien mortifiée. Consolerez-vous, ajouta-t-elle en remarquant la honte que j'avois de me présenter à ses yeux sous un misérable habillement. Que l'état où je vous vois ne vous fasse pas de peine. Après le service important que vous m'avez rendu, je serois la plus ingrate de toutes les femmes, si je ne faisois rien pour vous. Je prétends vous tirer de la mauvaise situation où vous êtes. Je le dois & je le puis. J'ai des biens assez considérables pour pouvoir m'acquitter envers vous sans m'incommoder.

Vous sçavez, continua-t-elle, mes aventures jusqu'au jour où nous fûmes emprisonnés tous deux. Je vais vous conter ce qui m'est arrivé depuis ce tems-là. Lorsque le corrégidor d'Astorga m'eût fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un fidele récit de mon histoire, je me rendis au château d'Ambrosio. Mon retour y causa une extrême surprise ; mais on me dit que je revenois trop tard, que le marquis frappé de ma fuite, comme d'un coup de foudre étoit tombé malade, & que les médecins désespéroient de sa vie. Ce fut pour moi un nouveau sujet de me plaindre de la rigueur de ma destinée. Cependant je le fis avertir que je  
venois

venois d'arriver. Puis j'entrai dans sa chambre & courus me jeter à genoux au chevet de son lit, le visage couvert de larmes & le cœur pressé de la plus vive douleur. Qui vous ramene ici, me dit-il, dès qu'il m'aperçut ? venez-vous contempler votre ouvrage ? ne vous suffit-il pas de m'ôter la vie ? faut-il pour vous contenter que vos yeux soient témoins de ma mort ? Seigneur, lui répondis-je, Inès a dû vous dire que je fuyois avec mon premier époux ; & sans le triste accident qui me l'a fait perdre, vous ne m'auriez jamais revue. En même tems, je lui appris que don Alvar avoit été tué par des voleurs, qu'ensuite on m'avoit menée dans un souterrain. Je racontai tout le reste, & lorsque j'eus achevé de parler, don Ambrosio me tendit la main. C'est assez, me dit-il tendrement ; je cesse de me plaindre de vous. Hé ! dois-je en effet vous faire des reproches ? vous retrouvez un époux chéri, vous m'abandonnez pour le suivre : puis-je blâmer cette conduite ? non, madame, j'aurois tort d'en murmurer. Aussi n'ai-je point voulu qu'on vous poursuivît, quoique ma mort fût attachée au malheur de vous perdre. Je respectois dans votre ravisseur ses droits sacrés & le penchant même que vous aviez pour lui. Enfin je vous fais justice & par votre retour ici vous regagnez toute ma tendresse. Oui, ma chere Mencia, votre présence me comble de joie, mais hélas ! je n'en jouirai pas long-tems. Je sens approcher ma dernière heure. A peine m'êtes-vous rendue,

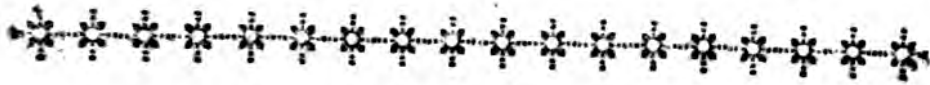
due, qu'il faut vous dire un éternel adieu. A ces paroles touchantes, mes pleurs redoublèrent. Je ressentis & fis éclater une affliction immodérée. Don Alvar que j'adorois m'a fait verser moins de larmes. Don Ambrosio n'avoit pas un faux pressentiment de sa mort, il mourut dès le lendemain, & je demurai maîtresse du bien considérable dont il m'avoit avatagée en m'épousant. Je n'en prétends pas faire un mauvais usage. On ne me verra point, quoique je sois jeune encore, passer dans le bras d'un troisieme époux. Outre que cela ne convient, ce me semble, qu'à des femmes sans pudeur & sans délicatesse, je vous dirai que je n'ai plus de goût pour le monde. Je veux finir mes jours dans ce couvent & en devenir une bienfaictrice.

Tel fut le discours que me tint dona Mencia. Puis elle tira de dessous sa robe une bourse qu'elle me mit entre les mains en me disant : Voilà cent ducats que je vous donne seulement pour vous faire habiller. Revenez me voir après cela. Je n'ai pas dessein de borner ma reconnoissance à si peu de chose. Je rendis mille graces à la dame & lui jurai que je ne sortirois point de Burgos, sans prendre congé d'elle. Ensuite de ce serment que je n'avois pas envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie, j'entrai dans la premiere que je rencontrai. Je demandai une chambre, & pour prévenir la mauvaise opinion que ma souquenille pouvoit encore donner de moi, je dis à l'hôte que tel qu'il me voyoit, j'étois en  
état

état de bien payer mon gîte. A ces mots, l'hôte appelé Majuélo, grand railleur de son naturel, me parcourant des yeux depuis le haut jusqu'en bas, me répondit d'un air froid & malin, qu'il n'avoit pas besoin de cette assurance pour être persuadé que je ferois beaucoup de dépense chez lui ; qu'au travers de mon habillement il démêloit en moi quelque chose de noble & qu'enfin il ne doutoit pas que je ne fusse un gentilhomme fort aisé. Je vis bien que le traître me railloit, & pour mettre fin, tout à coup, à ses plaisanteries, je lui montrai ma bourse, je comptai même devant lui mes ducats sur une table, & je m'aperçus que mes especes le dispofoient à juger de moi plus favorablement. Je le priaï de me faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un frippier. Il vous apportera toutes fortes d'habits, & vous ferez habillé sur le champ. J'approuvai ce conseil, & résolus de le suivre ; mais comme le jour étoit prêt à se fermer, je remis l'emplette au lendemain, & je ne songeai qu'à bien souper, pour me dédommager des mauvais repas que j'avois faits depuis ma sortie du souterrain.



CHA.



## CHAPITRE XV.

*De quelle façon s'habilla Gil Blas, du nouveau présent qu'il reçut de la dame, & dans quel équipage il partit de Burgos.*

**O**N me servit une copieuse fricassée de pieds de mouton que je mangeai presque toute entière. Je bus à proportion. Puis je me couchai. J'avois un assez bon lit & j'espérois qu'un profond sommeil ne tarderoit guere à s'emparer de mes sens. Je ne pus toutefois fermer l'œil. Je ne fis que rêver à l'habit que je devois prendre. Que faut-il que je fasse, disois-je ? suivrai-je mon premier dessein ? acheterai-je une soutanelle pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur ? pourquoi m'habiller en licencié ? ai-je envie de me consacrer à l'état ecclésiastique ? y suis-je entraîné par mon penchant ? non. Je me sens même des inclinations très-oppoſés à ce parti-là. Je veux porter l'épée & tâcher de faire fortune dans le monde. Ce fut à quoi je m'arrêtai.

Je me résolus à prendre un habit de cavalier, persuadé que sous cette forme je ne pouvois manquer de parvenir à quelque poste honnête & lucratif. Dans cette flatteuse opinion, j'attendis le jour avec la dernière impatience, & ses premiers rayons ne frapperent pas plutôt mes yeux, que je me levai. Je fis  
tant

tant de bruit dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormoient. J'appellai des valets qui étoient encore au lit & qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de se lever, & je ne leur donna point de repos, qu'ils ne m'eussent fait venir un frippier. J'en vis bientôt paroître un qu'on m'amena. Il étoit suivi de deux garçons, qui portoient chacun un gros paquet de toile verte. Il me salua fort civilement & me dit : Seigneur cavalier, vous êtes bien heureux qu'on se soit adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confreres, à Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation ; mais entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience, ils sont tous plus durs que des Juifs, je suis le seul frippier qui ait de la morale, je me borne à un prix raisonnable, je me contente de la livre pour sol ; je veux dire du sol pour livre. Graces au ciel, j'exerce rondement ma profession.

Le frippier après ce préambule, que je pris sottement au pied de la lettre, dit à ses garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toutes sortes de couleurs. On m'en fit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejettai avec mépris, parce que je les trouvai trop modestes ; mais ils m'en firent essayer un qui sembloit avoir été fait exprès pour ma taille, & qui m'éblouit, quoiqu'il fût un peu passé. C'étoit un pourpoint à manches tailladées avec un haut de chausses & un manteau. Le tout de  
velours

velours bleu brodé d'or. Je m'attachai à celui-là & je le marchandai. Le frippier qui s'aperçut qu'il me plaisoit, me dit que j'avois le goût délicat. Vive Dieu, s'écria-t-il, on voit bien que vous vous y connoissiez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands seigneurs du royaume, & qu'il n'a pas été porté trois fois. Examinez-en le velours. Il n'y en a point de plus beau ? & pour la broderie, avouez que rien n'est mieux travaillé. Combien, lui dis-je, voulez-vous le vendre ? Soixante ducats, répondit-il. Je les ai refusés, ou je ne suis pas honnête homme. L'alternative étoit convaincante. J'en offris quarante cinq. Il en valoit peut-être la moitié. Seigneur gentilhomme, reprit froidement le frippier, je ne sur fais point, je n'ai qu'un mot. Tenez, continua-t-il en me présentant les habits que j'avois rebutés, prenez ceux-ci, je vous en ferai meilleur marché. Il ne faisoit qu'irriter par-là l'envie que j'avois d'acheter celui que je marchandais, & comme je m'imaginai qu'il ne vouloit rien rabattre, je lui comptai soixante ducats. Quand il vit que je les donnois si facilement, je crois que malgré sa morale, il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Assez satisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour fol, il sortit avec ses garçons que je n'avois pas oubliés.

J'avois donc un manteau, un pourpoint & un haut de chausses fort propres. Il fallut songer au reste de l'habillement. Ce qui



m'occupa toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de soye, des souliers & une épée. Après quoi je m'habillai. Quel plaisir j'avois de me voir si bien équipé ! Mes yeux ne pouvoient, pour ainsi dire, se rassasier de mon ajustement. Jamais paon n'a regardé son plumage avec plus de complaisance. Dès ce jour là je fis une seconde visite à dona Mencia, qui me reçut encore d'un air très-gracieux. Elle me remercia de nouveau du service que je lui avois rendu. Là-dessus, grands complimens de part & d'autre. Puis me souhaitant toute sorte de prospérités, elle me dit adieu, & se retira sans me donner rien autre chose qu'une bague de trente pistoles, qu'elle me pria de garder pour me souvenir d'elle.

Je demeurai bien sot avec ma bague. J'avois compté sur un présent plus considérable. Ainsi, peu content de la générosité de la dame, je regagnai mon hôtellerie en rêvant ; mais comme j'y entrois, il arriva un homme qui marchoit sur mes pas, & qui tout à coup se débarrassant de son manteau qu'il avoit sur le nez, laissa voir un gros sac qu'il portoit sous l'aisselle. A la vue du sac qui avoit tout l'air d'être plein d'espees, j'ouvris de grands yeux, aussi-bien que quelques personnes qui étoient présentes, & je crus entendre la voix d'un séraphin, lorsque cet homme me dit en posant le sac sur une table : Seigneur Gil Blas, voilà ce que madame la marquise vous envoie. Je fis de profondes révérences au porteur.

porteur. Je l'accablai de civilités, & dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jettai sur le sac comme un faucon sur sa proie & l'emportai dans ma chambre. Je le déliai sans perdre de tems & j'y trouvai mille ducats. J'achevois de les compter, quand l'hôte qui avoit entendu les paroles du porteur, entra pour sçavoir ce qu'il y avoit dans le sac. La vue de mes especes étalées sur une table le frappa vivement. Comment diable, s'écria-t-il, voila bien de l'argent. Il faut, poursuivit-il en souriant d'un air malicieux, que vous sçachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y a pas vingt-quatre heures que vous êtes à Burgos & vous avez déjà des marquises sous contribution.

Ce discours ne me déplut point. Je fus tenté de laisser Majuélo dans son erreur. Je sentoie qu'elle me faisoit plaisir. Je ne m'étonne pas si les jeunes gens aiment à passer pour hommes à bonnes fortunes. Cependant l'innocence de mes mœurs l'emporta sur ma vanité. Je défabusai mon hôte. Je lui contai l'histoire de dona Mencia qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis ensuite l'état de mes affaires ; & comme il paroissoit entrer dans mes intérêts, je le priai de m'aider de ses conseils. Il rêva quelques momens, puis il me dit d'un air sérieux : Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous ; & puisque vous avez assez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert, je vais vous dire sans flatterie à quoi je vous crois propre. Vous me sem-

blez né pour la cour. Je vous conseille d'y aller & de vous attacher à quelque grand seigneur. Mais tâchez de vous mêler de ses affaires ou d'entrer dans ses plaisirs. Autrement, vous perdrez votre tems chez lui. Je connois les grands, ils comptent pour rien le zele & l'attachement d'un honnête homme. Ils ne se foucient que des personnes qui leur sont nécessaires. Vous avez encore une ressource, continua-t-il, vous êtes jeune, bien fait, & quand vous n'auriez pas d'esprit, c'est plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve, ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour ruine des hommes qui ont du bien, il en fait souvent subsister d'autres qui n'en ont pas. Je suis donc d'avis que vous alliez à Madrid ; mais il ne faut pas que vous y paroissiez sans suite. On juge-là comme ailleurs sur les apparences, & vous n'y ferez considéré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra faire. Je veux vous donner un valet ; un domestique fidele ; un garçon sage ; en un mot un homme de ma main. Achetez deux mules, l'une pour vous, l'autre pour lui, & partez le plutôt qu'il vous sera possible.

Ce conseil étoit trop de mon goût, pour ne le pas suivre. Dès le lendemain j'achetai deux belles mules & j'arrêtai le valet dont on m'avoit parlé. C'étoit un garçon de trente ans, qui avoit l'air simple & dévot. Il me dit qu'il étoit du royaume de Galice, & qu'il se nommoit Ambroise de Laméla. Ce qui me parut singulier, c'est qu'au lieu de ressembler

aux

aux autres domestiques qui sont ordinairement fort intéressés, celui-ci ne se soucioit point de gagner de bons gages. Il me témoigna même qu'il étoit homme à se contenter de ce que je voudrois bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai aussi des bottines avec une valise pour ferrer mon linge & mes ducats. Ensuite je fatisfis mon hôte, & le jour suivant je partis de Burgos avant l'aurore pour aller à Madrid.



## CHAPITRE XVI.

*Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité.*

**N**ous couchâmes à Duennas la première journée & nous arrivâmes la seconde à Valladolid sur les quatre heures après midi. Nous descendîmes à une hôtellerie qui me sembla devoir être une des meilleures de la ville. Je laissai le soin des mules à mon valet & montai dans une chambre où je fis porter ma valise par un garçon du logis. Comme je me sentois un peu fatigué, je me jettai sur mon lit sans ôter mes bottines & je m'endormis insensiblement. Il étoit presque nuit, lorsque je me réveillai. J'appellai Ambroise. Il ne se trouva point dans l'hôtellerie ; mais il y arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venoit, il me répondit d'un air pieux, qu'il sortoit d'une église où il étoit allé remercier le ciel de nous avoir

préservés de tout mauvais accident depuis Burgos jusqu'à Valladolid. J'approuvai son action. Ensuite, je lui ordonnai de mettre un poulet pour mon souper.

Dans le tems que je lui donnois cet ordre, mon hôte entra dans ma chambre un flambeau à la main. Il éclairoit une dame qui me parut plus belle que jeune & très-riche-ment vêtue. Elle s'appuyoit sur un vieil écuyer & un petit More lui portoit la queue. Je ne fus pas peu surpris, quand cette dame après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda si par hazard je n'étois point le seigneur Gil Blas de Santillane ? Je n'eus pas si-tôt répondu qu'oui, qu'elle quitta la main de son écuyer pour venir m'embrasser avec un transport de joie qui redoubla mon étonnement. Le ciel, s'écria-t-elle, soit à jamais beni de cette aventure ? C'est vous, seigneur cavalier, c'est vous que je cherche. A ce début, je me ressouvins du parasite de Pennafior, & j'allois soupçonner la dame d'être une franche aventuriere ; mais ce qu'elle ajouta m'en fit juger plus avantageusement. Je suis, poursuivit-elle, cousine germaine de dona Mencia de Mosquera, qui vous a tant d'obligation. J'ai reçu ce matin une lettre de sa part. Elle me mande qu'ayant appris que vous alliez à Madrid, elle me prie de vous bien régaler, si vous passez par ici. Il y a deux heures que je parcours toute la ville. Je vais d'hôtellerie en hôtellerie m'informer des étrangers qui y sont, & j'ai jugé sur le portrait

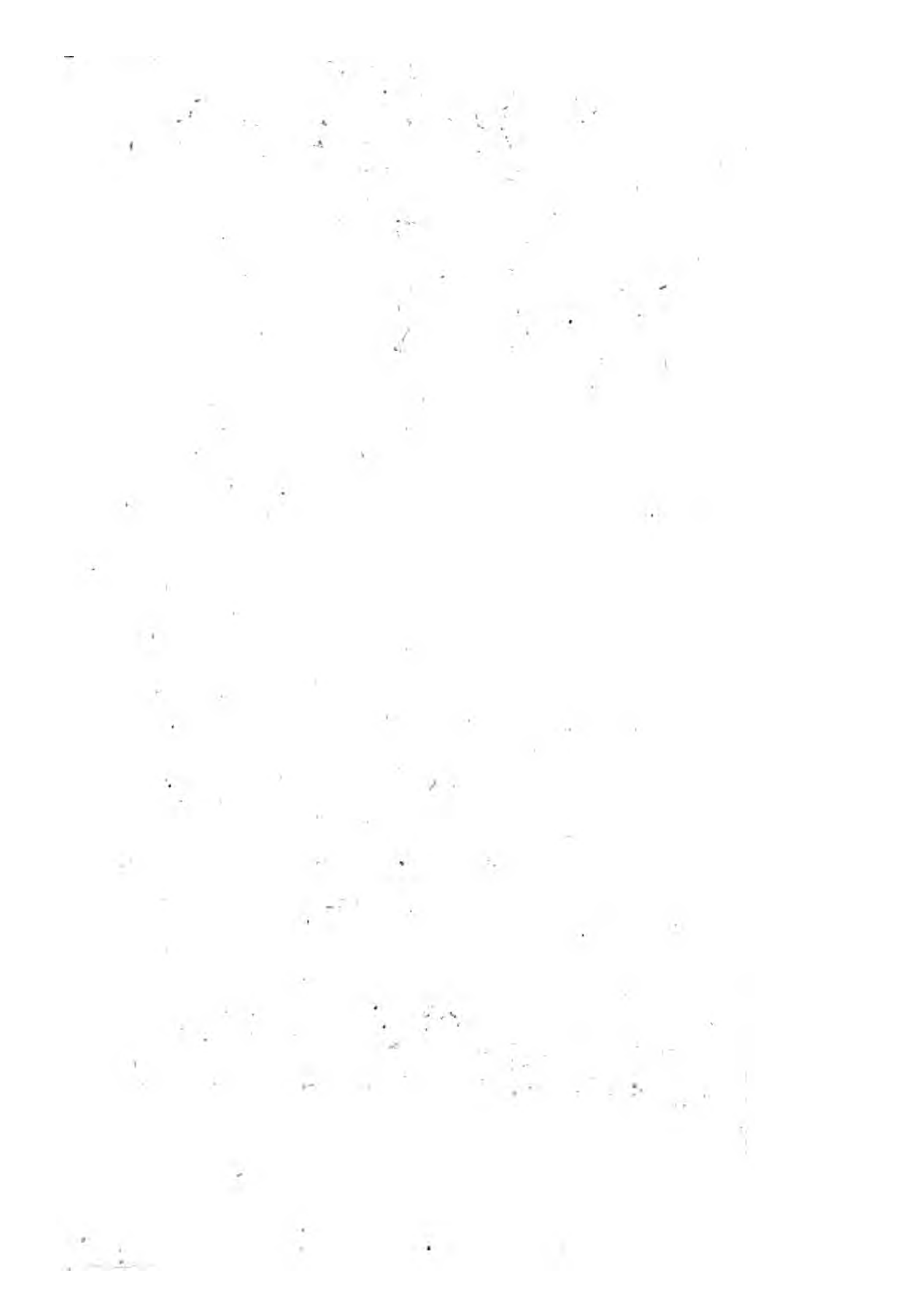
trait que votre hôte m'a fait de vous, que vous pouviez être le libérateur de ma cousine. Ah puisque je vous ai rencontré, continua-t-elle, je veux vous faire voir combien je suis sensible aux services qu'on rend à ma famille & particulièrement à ma chere cousine. Vous viendrez, s'il vous plaît, dès ce moment loger chez moi. Vous y ferez plus commodément qu'ici. Je voulus m'en défendre & représenter à la dame que je pourrois l'incommoder chez elle ; mais il n'y eût pas moyen de résister à ses instances. Il y avoit à la porte de l'hôtellerie un carosse qui nous attendoit. Elle prit soin elle même de faire mettre ma valise dedans, parce qu'il y avoit, disoit-elle, bien des fripons à Valladolid. Ce qui n'étoit que trop véritable. Enfin je montai en carosse avec elle & son vieux écuyer & je me laissai de cette maniere enlever de l'hôtellerie au grand déplaisir de l'hôte, se voyant par-là sevré de la dépense qu'il avoit compté que je ferois chez lui, avec la dame, l'écuyer & le petit More.

Notre carosse après avoir quelque tems roulé, s'arrêta. Nous en descendîmes pour entrer dans une assez grande maison, & nous montâmes dans un appartement qui n'étoit pas mal propre & que vingt ou trente bougies éclairaient. Il y avoit là plusieurs domestiques à qui la dame demanda d'abord si don Raphaël étoit arrivé. Ils répondirent que non. Alors m'adressant la parole : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attends mon frere qui  
doit

doit revenir ce soir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable surprise pour lui de trouver dans sa maison un homme à qui toute notre famille est si redevable ! Dans le moment qu'elle achevoit de parler ainsi, nous entendîmes du bruit, & nous apprîmes en même tems qu'il étoit causé par l'arrivée de don Raphaël. Ce cavalier parut bientôt. Je vis une jeune homme de belle taille & de fort bon air. Je suis ravie de votre retour, mon frere, lui dit la dame. Vous m'aidez à bien recevoir le seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne sçaurions assez reconnoître ce qu'il a fait pour dona Mencia notre parente. Tenez, ajouta-t-elle en lui présentant une lettre, lisez ce qu'elle m'écrit. Don Raphaël ouvrit le billet & lut tout haut ces mots : *Ma chere Camille, le seigneur Gil Blas de Santillane qui m'a sauvé l'honneur & la vie, vient de partir pour la cour. Il passera sans doute par Valladolid. Je vous conjure par le sang & plus encore par l'amitié qui nous unit, de le regaler & de le retenir quelque tems chez vous. Je me flatte que vous me donnerez cette satisfaction, & que mon libérateur recevra de vous & de don Raphaël mon cousin toute sorte de bons traitemens. A Burgos, votre affectionnée cousine Dona Mencia.*

Comment s'écria don Raphaël, après avoir lu la lettre, c'est à ce cavalier que ma parente doit l'honneur & la vie ? Ah je rends graces au ciel de cette heureuse rencontre ! En parlant de cette sorte, il s'approcha de moi & me fer-

rant







A. Smith sc.

tant étroitement entre ses bras ? Quelle joie, poursuivit-il, j'ai de voir ici le seigneur Gil Blas de Santillane ! Il n'étoit pas besoin que ma cousine la marquise nous recommandât de vous régaler. Elle n'avoit seulement qu'à nous mander que vous deviez passer par Valladolid. Cela suffisoit. Nous sçavons bien, ma sœur Camille & moi, comme il en faut user avec un homme qui a rendu le plus grand service du monde à la personne de notre famille que nous aimions le plus tendrement. Je répondis le mieux qu'il me fut possible à ces discours qui furent suivis de beaucoup d'autres semblables & entremêlés de mille caresses. Après quoi, s'appercevant que j'avois encore mes bottines, il me les fit ôter par ses valets.

Nous passâmes ensuite dans une chambre où l'on avoit servi. Nous nous mîmes à table, le cavalier, la dame & moi. Ils me dirent cent choses obligeantes pendant le souper. Il ne m'échappoit pas un mot qu'ils ne relevassent comme un trait admirable & il falloit voir l'attention qu'ils avoient tous deux à me présenter de tous les mets. Don Raphaël buvoit souvent à la santé de dona Mencia. Je suivois son exemple, & il me sembloit quelquefois que Camille, qui trinquoit avec nous, me lançoit des regards qui signifioient quelque chose. Je crus même remarquer qu'elle prenoit son tems pour cela, comme si elle eût craint que son frere ne s'en apperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader que la dame en tenoit & je me flattai de profiter de cette

cette découverte, pour peu que je demeurasse à Valladolid. Cette espérance fut cause que je me rendis sans peine à la prière qu'ils me firent de vouloir bien passer quelques jours chez eux. Ils me remercièrent de ma complaisance, & la joie qu'en témoigna Camille me confirma dans l'opinion que j'avois qu'elle me trouvoit fort à son gré.

Don Raphaël me voyant déterminé à faire quelque séjour chez lui, me proposa de me mener à son château. Il m'en fit une description magnifique & me parla des plaisirs qu'il prétendoit m'y donner. Tantôt, disoit il, nous prendrons le divertissement de la chasse, tantôt celui de la pêche ; & si vous aimiez la promenade, nous avons des bois & des jardins délicieux. D'ailleurs, nous aurons bonne compagnie. J'espère que vous ne vous ennuyerez point. J'acceptai la proposition, & il fut résolu que nous irions à ce beau château dès le jour suivant. Nous nous levâmes de table en formant un si agréable dessein. Don Raphaël en parut transporté de joie : Seigneur Gil Blas, dit-il, en m'embrassant, je vous laisse avec ma sœur. Je vais de ces pas donner les ordres nécessaires & faire avertir toutes les personnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles, il sortit de la chambre où nous étions, & je continuai de m'entretenir avec la dame, qui ne démentit point par ses discours les douces œillades qu'elle m'avoit jettées. Elle me prit la main & regardant ma bague : Vous avez là, dit-elle, un diamant assez joli.

Mais

Mais il est bien petit. Vous connoissez-vous en pierreries ? Je répondis que non. J'en suis fâchée, reprit-elle ; car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un gros rubis qu'elle avoit au doigt ; & pendant que je le considérois, elle me dit : Un de mes oncles, qui a été gouverneur dans les habitations que les Espagnols ont aux Isles Philippines, m'a donné ce rubis. Les jouailliers de Valladolid l'estiment trois cens pistoles. Je le croirois bien, lui dis-je, je le trouve parfaitement beau. Puisqu'il vous plaît, repliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Aussi-tot elle prit ma bague & me mit la sienne au petit doigt. Après ce troc, qui me parut une maniere galante de faire un présent, Camille me serra la main & me regarda d'un air tendre ; puis tout à coup rompant l'entretien, elle me donna le bon soir & se retira toute confuse, comme si elle eût eu honte de me faire trop connoître ses sentimens.

Quoique galant des plus novices, je sentis tout ce que cette retraite précipitée avoit d'obligant pour moi : & je jugeai que je ne passerois point mal le tems à la campagne. Plein de cette idée flatteuse & de l'état brillant de mes affaires, je m'enfermai dans la chambre où je devois coucher, après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de songer à me reposer, je m'abandonnai aux réflexions agréables que ma valise qui étoit sur une table & mon rubis  
m'inspire-

m'inspirerent. Graces au ciel, disois-je, si j'ai été malheureux, je ne le suis plus. Mille ducats d'un côté ; une bague de trois cens pistoles de l'autre : me voilà pour long-tems en fonds. Majuélo ne m'a point flatté. Je le vois bien, j'enflammerai mille femmes à Madrid, puisque j'ai plu si facilement à Camille. Les bontés de cette généreuse dame se présentoient à mon esprit avec tous leurs charmes, & je goûtois aussi par avance les divertissemens que don Raphaël me préparoit dans son château. Cependant parmi tant d'images de plaisir, le sommeil ne laissa pas devenir répandre sur moi ses pavots. Dès que je me sentis assoupir, je me déshabillai & me couchai.

Le lendemain matin, lorsque je me réveillai, je m'apperçus qu'il étoit déjà tard. Je fus assez surpris de ne pas voir paroître mon valet, après l'ordre qu'il avoit reçu de moi. Ambroise, dis-je en moi-même, mon fidele Ambroise est à l'église, ou bien il est aujourd'hui fort paresseux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui pour en prendre une plus mauvaise ; car m'étant levé, & ne voyant plus ma valise, je le soupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes soupçons, j'ouvris la porte de ma chambre & j'appellai l'hypocrite à plusieurs reprises. Il vint à ma voix un vieillard, qui me dit : Que souhaitez-vous, seigneur ? tous vos gens sont sortis de ma maison avant le jour. Comment de votre maison, m'écriai-je ? Est-ce que je ne suis pas ici chez don Raphaël ; Je ne sçais ce que c'est  
que

que ce cavalier, me répondit-il. Vous êtes dans un hôtel garni & j'en suis l'hôte. Hier au soir, une heure avant votre arrivée, la dame qui a soupé avec vous vint ici & arrêta cet appartement pour un grand seigneur, disoit-elle qui voyage *incognito*. Elle m'a même payé d'avance.

Je fus alors au fait. Je sçus ce que je devois penser de Camille & de don Raphaël; & je compris que mon valet ayant une entière connoissance de mes affaires, m'avoit vendu à ces fourbes. Au lieu de n'imputer qu'à moi ce triste incident, & de songer qu'il ne me seroit point arrivé, si je n'eusse pas eu l'indiscrétion de m'ouvrir à Majuélo sans nécessité, je m'en pris à la fortune innocente, & maudis cent fois mon étoile. Le maître de l'hôtel garni, à qui je contai l'aventure qu'il sçavoit peut-être aussi bien que moi, se montra sensible à ma douleur. Il me plaignit & me témoigna qu'il étoit très mortifié de ce que cette scène se fût passée chez lui : mais je crois, malgré ses démonstrations, qu'il n'avoit pas moins de part à cette fourberie, que mon hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.



## CHAPITRE XVII.

*Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'hôtel garni.*

**L**orsque j'eus fort inutilement bien déploré mon malheur, je fis réflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devois plutôt me roidir contre mon mauvais fort. Je rappelai mon courage, & pour me consoler, je disois en m'habillant : Je suis encore trop heureux que les fripons n'ayent pas emporté mes habits & quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenois compte de cette discrétion. Ils avoient même été assez généreux pour me laisser mes bottines, que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avoient coûté. Enfin je sortis de l'hôtel garni, sans avoir, Dieu merci, besoin de personne pour porter mes hardes. La première chose que je fis, fut d'aller voir si mes mules ne seroient pas dans l'hôtellerie où j'étois descendu le jour précédent. Je jugeois bien qu'Ambroise ne les y avoit pas laissées, & plût au ciel que j'eusse toujours jugé aussi sagement de lui. J'appris que dès le soir même, il avoit eu soin de les en retirer. Ainsi, comptant de ne les plus revoir, non plus que ma chère valise, je marchois tristement dans les rues en rêvant à ce que je devois faire. Je fus tenté de retourner

tourner à Burgos pour avoir encore une fois recours à dona Mencia ; mais considérant que ce seroit abuser des bontés de cette dame, & que d'ailleurs je passerois pour une bête, j'abandonnai cette pensée. Je jurai bien aussi que dans la suite je serois en garde contre les femmes. Je me serois alors défié de la chaste Suzanne. Je jettois de tems en tems les yeux sur ma bague, & quand je venois à songer que c'étoit un présent de Camille, j'en soupirois de douleur. Hélas, disois-je en moi-même, je ne me connois point en rubis ; mais je connois les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aille chez un jouaillier pour être persuadé que je suis un sot.

Je ne laissai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valoit ma bague, & je l'allai montrer à un lapidaire qui l'estima trois ducats. A cette estimation, quoi qu'elle ne m'étonnât point, je donnai au diable la nièce du gouverneur des Isles Philippines, ou plutôt je ne fis que lui en renouveler le don. Comme je sortois de chez le lapidaire, il passa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me considérer. Je ne me le remis pas d'abord, bien que je le connusse parfaitement. Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je suis ? ou deux années ont-elles si fort changé le fils du barbier Nunez, que vous le méconnoissiez ? Ressouvenez-vous de Fabrice votre compagnon d'école. Nous avons si souvent disputé chez le



docteur Godinés sur les univerfaux & sur les degrés métaphyſiques.

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles, & nous nous embraffâmes tous deux avec cordialité. Hé mon ami, reprit-il enfuite, que je ſuis ravi de te rencontrer ! je ne puis t'exprimer la joie que j'en reſſens . . . . Mais, pourſuivit-il d'un air ſurpris, dans quel état t'offres-tu à ma vue ? Vive Dieu, te voilà vêtu comme un prince ! Une belle épée, des bas de ſoye, un pourpoint & un manteau de velours, relevés d'une broderie d'argent. Malpeſte ! Cela ſent diablement les bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ſes largeſſes. Tu te trompes, lui dis-je ; mes affaires ne ſont pas ſi floriffantes que tu te l'imagines. A d'autres, repliqua-t-il, à d'autres. Tu veux faire le diſcret. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, monsieur Gil Blas, d'où vous vient-il, ſ'il vous plaît ? Il me vient, lui repartiſ-je, d'une franche friponne. Fabrice, mon cher Fabrice, bien loin d'être la coqueluche des femmes de Valladolid, apprends, mon ami, que j'en ſuis la dupe.

Je prononçai ces dernières paroles ſi triſtement, que Fabrice vit bien qu'on m'avoit joué quelque tour. Il me preſſa de lui dire pourquoi je me plaignois ainſi du beau ſexe. Je me réſolus ſans peine à contenter ſa curioſité, mais comme j'avois un aſſez long récit à faire, & que d'ailleurs nous ne voulions pas nous ſéparer ſitôt, nous entrâmes dans un cabaret

baret pour nous entretenir plus commodément. Là, je lui contai en déjeûnant tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma sortie d'Oviédo. Il trouva mes aventures assez bizarres, & après m'avoir témoigné qu'il prenoit beaucoup de part à la fâcheuse situation où j'étois, il me dit : Il faut se consoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie. C'est par-là qu'une ame forte & courageuse se distingue des ames foibles. Un homme d'esprit est-il dans la misere, il attend avec patience un tems plus heureux. Jamais, comme dit Ciceron, il ne doit se laisser abattre jusqu'à ne se plus souvenir qu'il est homme. Pour moi, je suis de ce caractère-là. Mes disgraces ne m'accablent point. Je suis toujours au-dessus de la mauvaise fortune. Par exemple, j'aimois une fille de famille d'Oviédo : j'en étois aimé. Je la demandai en mariage à son pere ; il me la refusa. Un autre en seroit mort de douleur : moi, admirant la force de mon esprit, j'enlevai la petite personne. Elle étoit vive, étourdie, coquette ; le plaisir par conséquent la déterminoit toujours au prejudice du devoir. Je la promenai pendant six mois dans le royaume de Galice ; de-là comme je l'avois mise dans le goût de voyager, elle eut envie d'aller en Portugal ; mais elle prit un autre compagnon de voyage. Autre sujet de désespoir. Je ne succombai point encore sous le poids de ce nouveau malheur ; & plus sage que Ménélas, au lieu de m'armer contre le Paris qui m'avoit soufflé mon Hélène, je lui scus bon gré

de m'en avoir défait. Après cela, ne voulant plus retourner dans les Asturies, pour éviter toute discussion avec la justice, je m'avançai dans le royaume de Léon, dépensant de ville en ville l'argent qui me restoit de l'enlèvement de mon infante ; car nous avions tous deux fait notre main en partant d'Oviédo, & nous n'étions pas mal nippés ; mais tout ce que j'avois possédé se dissipa bientôt. J'arrivai à Palencia avec un seul ducat, sur quoi je fus obligé d'acheter une paire de souliers. Le reste ne me mena pas loin. Ma situation devint embarrassante. Je commençois déjà même à faire diette. Il fallut promptement prendre un parti. Je résolus de me mettre dans le service. Je me plaçai d'abord chez un gros marchand de drap qui avoit un fils libertin. J'y trouvai un azile contre l'abstinence, & en même tems un grand embarras. Le pere m'ordonna d'épier son fils : le fils me pria de l'aider à tromper son pere. Il falloit opter. Je préfèrai la priere au commandement & cette préférence me fit donner mon congé. Je passai ensuite au service d'un vieux peintre, qui voulut par amitié m'enseigner les principes de son art ; mais en me le montrant il me laissoit mourir de faim. Cela me dégoûta de la peinture & du séjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où par le plus grand bonheur du monde, j'entrai dans la maison d'un administrateur de l'hôpital. J'y demeure encore & je suis charmé de ma condition. Le seigneur Manuel Ordonnez mon maitre est un  
homme

homme d'une piété profonde. Un homme de bien, car il marche toujours les yeux baissés avec un gros rosaire à la main. On dit que dès sa jeunesse n'ayant en vue que le bien des pauvres, il s'y est attaché avec un zèle infatigable. Aussi ses soins ne font-ils pas demeurés sans récompense. Tout lui a prospéré. Quelle bénédiction ! en faisant les affaires des pauvres, il s'est enrichi.

Quand Fabrice m'eut tenu ce discours, je lui dis : Je suis bien aise que tu sois satisfait de ton sort ; mais, entre nous tu pourrois, ce me semble, faire un plus beau rôle dans le monde que celui de valet. Un sujet de ton mérite peut prendre un vol plus élevé. Tu n'y penses pas, Gil Blas, me répondit-il. Sçache que pour un homme de mon humeur, il n'y a point de situation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais est pénible, je l'avoue, pour un imbécile ; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur qui se met en condition, ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison, pour commander plutôt que pour servir. Il commence par étudier son maître. Il se prête à ses défauts, gagne sa confiance & le mène ensuite par le nez. C'est ainsi que je me suis conduit chez mon administrateur. Je connus d'abord le pèlerin. Je m'apperçus qu'il vouloit passer pour un saint personnage. Je feignis d'en être la dupe. Cela ne coûte rien. Je fis plus. Je le copiai, & jouant devant lui le même

même rôle qu'il avoit fait devant les autres, je trompai le trompeur, & je suis devenu peu à peu son *factotum*. J'espère que quelque jour je pourrai sous ses auspices me mêler des affaires des pauvres. Je ferai peut-être fortune aussi, car je me sens autant d'amour que lui pour leur bien.

Voilà de belles espérances, repris-je, mon cher Fabrice ; & je t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon premier dessein. Je vais convertir mon habit brodé en soutanelle, me rendre à Salamanque, & là me rangeant sous les drapeaux de l'université, remplir l'emploi de précepteur. Beau projet, s'écria Fabrice ! l'agréable imagination ? Quelle folie de vouloir à ton âge te faire pédant ? Sçais-tu bien, malheureux, à quoi tu t'engages en prenant ce parti ? Sitôt que tu seras placé, toute la maison t'observera. Tes moindres actions seront scrupuleusement examinées. Il faudra que tu te contraignes sans cesse. Que tu te pares d'un extérieur hypocrite & paroisses posséder toutes les vertus. Tu n'auras presque pas un moment à donner à tes plaisirs. Censeur éternel de ton écolier, tu passeras les journées à lui enseigner le latin & à le reprendre quand il dira ou fera des choses contre la bienséance, ce qui ne te donnera pas peu d'occupation. Après tant de peine & de contrainte, quel sera le fruit de tes soins ? Si le petit gentilhomme est un mauvais sujet, on dira que tu l'auras mal élevé, & ses parens te renvoyeront sans récompense. Peut-être même sans te  
payer

payer les appointemens qui te seront dûs. Ne me parle donc point d'un poste de précepteur. C'est un bénéfice à charge d'ames. Mais parle moi de l'emploi d'un laquais. C'est un bénéfice simple qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices ? le génie supérieur qui le sert les flatte, & souvent même les fait tourner à son profit. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne maison. Après avoir bu & mangé tout son saoul, il s'endort tranquillement comme un enfant de famille, sans s'embarraffer du boucher ni du boulanger.

Je ne finirois point, mon enfant, poursuivit-il, si je voulois dire tous les avantages des valets. Crois-moi Gil Blas, perds pour jamais l'envie d'être précepteur, & suis mon exemple. Oui, mais Fabrice, lui repartis-je, on ne trouve pas tous les jours des administrateurs ; & si je me résolvois à servir, je voudrois du moins n'être pas mal placé. Oh ! tu as raison, me dit-il, & j'en fais mon affaire. Je te répons d'une bonne condition, quand ce ne seroit que pour arracher un galant homme à l'université.

La prochaine misere dont j'étois menacé, & l'air satisfait qu'avoit Fabrice me persuadant encore plus que ses raisons, je me déterminai à me mettre dans le service. Là-dessus, nous sortîmes du cabaret & mon compatriote me dit : Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adressent la plûpart des laquais qui sont sur le pavé. Il a des grisons qui l'informent de tout ce qui se passe dans les familles. Il sçait où l'on a besoin de valets & il  
tient

tient un registre exact non-seulement des places vacantes, mais même des bonnes & des mauvaises qualités des maîtres. C'est un homme qui a été frere dans je ne sçais quel couvent de religieux. Enfin, c'est lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adresse si singulier, le fils du barbier Nunez me mena dans un cul de sac. Nous entrâmes dans une petite maison, où nous trouvâmes un homme de cinquante & quelques années, qui écrivoit sur une table. Nous le saluâmes, assez respectueusement même ; mais soit qu'il fût fier de son naturel, soit que n'ayant coutume de voir que des laquais & des cochers, il eût pris l'habitude de recevoir son monde cavalièrement, il ne se leva point. Il se contenta de nous faire une légère inclination de tête. Il me regarda pourtant avec une attention particulière. Je vis bien qu'il étoit surpris qu'un jeune homme en habit de velours brodé voulut devenir laquais. Il avoit plutôt lieu de penser que je venois lui en demander un. Il ne put toutefois douter long-tems de mon intention, puisque Fabrice lui dit d'abord : Seigneur Arias de Londonna, vous voulez bien que je vous présente le meilleur de mes amis. C'est un garçon de famille que ses malheurs réduisent à la nécessité de servir. Enseignez-lui, de grace, une bonne condition & comptez sur sa reconnoissance. Messieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous, vous autres. Avant qu'on vous place, vous faites les plus belles promesses du monde.

Etes.

Êtes-vous bien placés ? vous ne vous en souvenez plus. Comment donc, lui repliqua Fabrice ? vous plaignez-vous de moi ? n'ai-je pas bien fait les choses ? Vous auriez pu les faire encore mieux, reprit Arias. Votre condition vaut un emploi de commis, & vous m'avez payé comme si je vous eusse mis chez un auteur. Je pris alors la parole & dis au seigneur Arias que pour lui faire connoître que je n'étois pas ingrat, je voulois que la reconnoissance précédât le service. En même tems je tirai de mes poches deux ducats que je lui donnai avec promesse de n'en pas demeurer-là, si je me voyois dans une bonne maison.

Il parut content de mes manieres. J'aime, dit-il, qu'on en use de la sorte avec moi. Il y a, continua-t-il, d'excellens postes vacans. Je vais vous les nommer & vous choisirez celui qu'il vous plaira. En achevant ces paroles, il mit ses lunettes, ouvrit un registre qui étoit sur la table, tourna quelques feuillets & commença de lire dans ces termes : Il faut un laquais au capitaine Torbellino, homme emporté, brutal & fantasque. Il gronde sans cesse, jure, frappe, & le plus souvent estropie ses domestiques. Passons à un autre, m'écriai-je à ce portrait. Ce capitaine-là n'est pas de mon goût. Ma vivacité fit sourire Arias, qui pourluisit ainsi sa lecture : Dona Manuéla de Sandoval, douairiere furannée, hargneuse & bizarre est actuellement sans laquais. Elle n'en a qu'un d'ordinaire ; encore ne le peut-elle garder un  
jour



jour entier. Il y a dans la maison depuis dix ans un habit qui sert à tous les valets qui entrent de quelque taille qu'ils soient. On peut dire qu'ils ne font que l'essayer, & qu'il est encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'aient porté. Il manque un valet au docteur Alvar Fannez. C'est un médecin chymiste. Il nourrit bien ses domestiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages ; mais il fait sur eux l'épreuve de ses remèdes. Il y a souvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

Oh ! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant, Vive Dieu, vous nous enseignez-là de bonnes conditions. Patience, dit Arias de Londonna. Nous ne sommes pas au bout. Il y a de quoi vous contenter. Là-dessus, il continua de lire de cette sorte. Donna Alfonsa de Solis vieille dévote qui passe les deux tiers de la journée dans l'église & veut que son valet y soit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois semaines. Le licencié Sedillo vieux chanoine du chapitre de cette ville chassa hier au soir son valet. Halte-là, seigneur Arias de Londonna, s'écria Fabrice en cet endroit. Nous nous en tenons à ce dernier poste. Le licencié Sedillo est des amis de mon maître & je le connois parfaitement. Je sçais qu'il a pour gouvernante une vieille béate, qu'on nomme la dame Jacinte & qui dispose de tout chez lui. C'est une des meilleures maisons de Valladolid. On y vit doucement & l'on y fait  
tres-

très-bonne chere. D'ailleurs, le chanoine est un homme infirme, un vieux goutteux qui fera bientôt son testament. Il y a un legs à espérer. La charmante perspective pour un valet. Gil Blas, ajouta-t-il, en se tournant de mon côté, ne perdons point de tems, mon ami. Allons tout à l'heure chez le licencié. Je veux te présenter moi-même & te servir de répondant. A ces mots, de crainte de manquer une si belle occasion, nous primes brusquement congé du seigneur Arias, qui m'assura pour mon argent, que si cette condition m'échappoit, je pouvois compter qu'il m'en feroit trouver une aussi bonne.

FIN du PREMIER LIVRE.





HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

LIVRE SECONDE.



CHAPITRE I.

*Fabrice mene & fait recevoir Gil Blas chez le licencié Sedillo. Dans quel état étoit ce chanoine. Portrait de sa gouvernante.*



NOUS avions si grand-peur d'arriver trop tard chez le vieux licencié, que nous ne fîmes qu'un faut du cul de sac à sa maison. Nous en trouvâmes la porte fermée. Nous frappâmes. Une fille de dix ans, que la gouvernante faisoit passer pour sa nièce en dépit de la médifance, vint ouvrir, & comme nous

nous lui demandions si l'on pouvoit parler au chanoine, la dame Jacinte parut. C'étoit une personne déjà parvenue à l'âge de discrétion, mais belle encore, & j'admirai particulièrement la fraîcheur de son teint. Elle portoit une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune, avec une large ceinture de cuir, d'où pendoit d'un côté un trousseau de clefs, & de l'autre côté un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'apperçûmes, nous la saluâmes avec beaucoup de respect. Elle nous rendit le salut fort civilement, mais d'un air modeste & les yeux baissés.

J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au seigneur licencié Sedillo & je viens lui en présenter un dont j'espere qu'il sera content. La gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement, & ne pouvant accorder ma broderie avec le discours de Fabrice, elle demanda si c'étoit moi qui recherchoit la place vacante. Oui, lui dit le fils de Nunez, c'est ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui est arrivé des disgrâces qui l'obligent à se mettre en condition. Il se consolera de ses malheurs, ajouta-t-il d'un ton doux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison & de vivre avec la vertueuse Jacinte, qui mériteroit d'être la gouvernante du Patriarche des Indes. A ces mots, la vieille Béate cessa de me regarder, pour considérer le gracieux personnage qui lui parloit ; & frappée de ses traits qu'elle crut ne lui être pas inconnus : J'ai

une idée confuse de vous avoir vu, lui dit-elle ; aidez-moi à la débrouiller. Chaste Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'est bien glorieux de m'être attiré vos regards. Je suis venu deux fois dans cette maison avec mon maître le seigneur Manuel Ordonnez administrateur de l'hôpital. Hé justement, répliqua la gouvernante, je m'en souviens & je vous remets. Ah puisque vous appartenez au seigneur Ordonnez, il faut que vous soyez un garçon de bien & d'honneur. Votre condition fait votre éloge & ce jeune homme ne scauroit avoir un meilleur répondant que vous. Venez, poursuivit-elle, je vais vous faire parler au seigneur Sedillo. Je crois qu'il sera bien-aïse d'avoir un garçon de votre main.

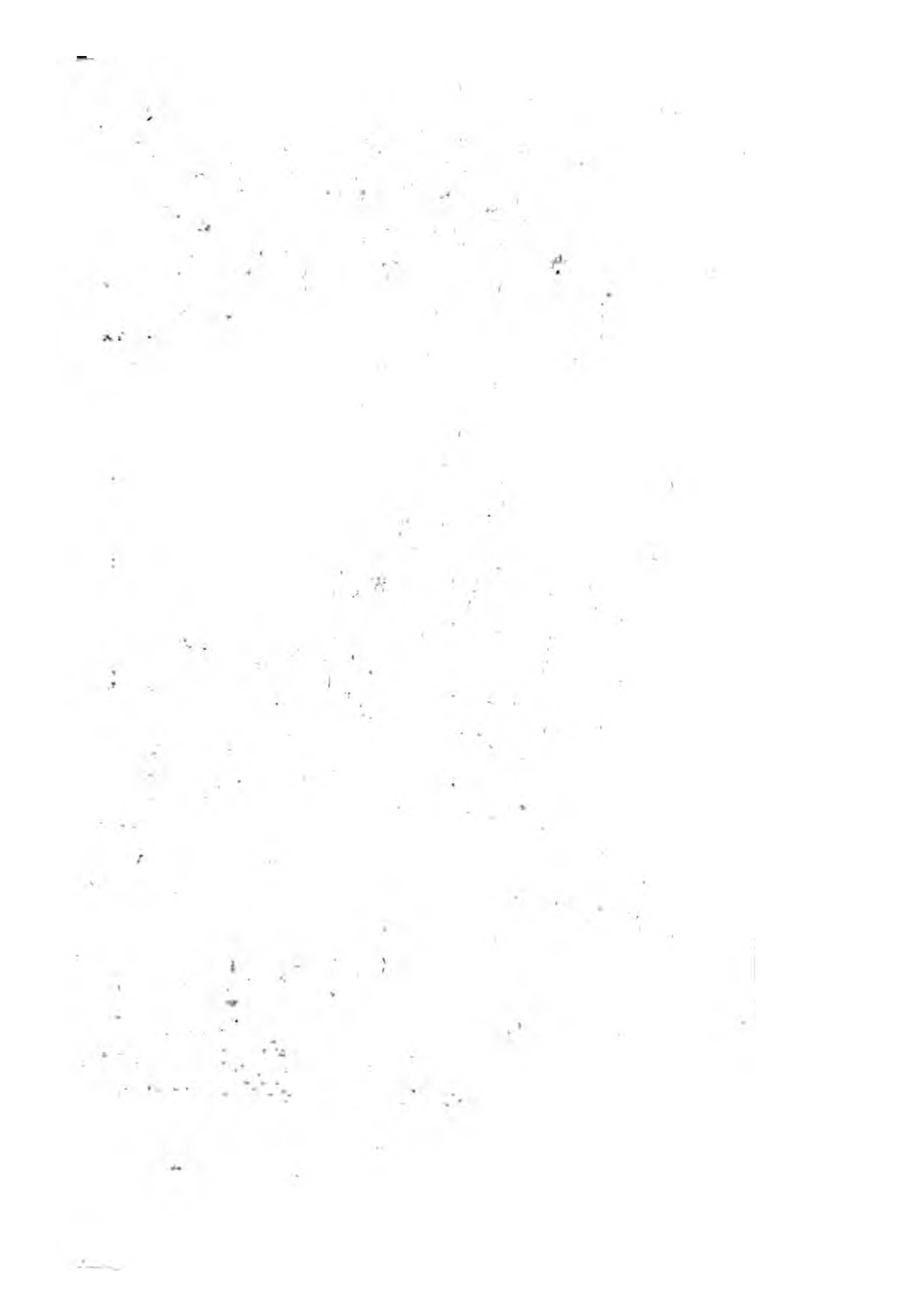
Nous suivîmes la dame Jacinte. Le chanoine étoit logé par bas, & son appartement consistoit en quatre piéces de plein pied bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la première, & nous y laissa pour passer dans la seconde, où étoit le licencié. Après y avoir demeuré quelque tems en particulier avec lui pour le mettre au fait, elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous aperçûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous la tête, des couffins sous les bras & les jambes appuyées sur un gros carreau plein de duvet. Nous nous approchâmes de lui sans ménager les révérences, & Fabrice portant encore la parole, ne se contenta pas de redire ce qu'il avoit dit à la gouvernante, il se mit à vanter mon mérite, & s'étendit

s'étendit principalement sur l'honneur que je m'étois acquis chez le docteur Godinez dans les disputes de philosophie ; comme s'il eût fallu que je fusse un grand philosophe, pour devenir valet d'un chanoine. Cependant par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laissa pas de jeter de la poudre aux yeux du licencié, qui remarquant d'ailleurs que je ne déplaisois pas à la dame Jacinte, dit à mon répondant : L'ami, je reçois à mon service le garçon que tu m'amenes. Il me revient assez, & je juge favorablement de ses mœurs, puisqu'il m'est présenté par un domestique du seigneur Ordonnez.

D'abord que Fabrice vit que j'étois arrêté, il fit une grande révérence au chanoine, une autre encore plus profonde à la gouvernante, & se retira fort satisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions, & que je n'avois qu'à rester-là. Dès qu'il fut parti, le licencié me demanda comment je m'appellois, pourquoi j'avois quitté ma patrie ; & par ses questions il m'engagea devant la dame Jacinte à raconter mon histoire. Je les divertis tous deux, surtout par le récit de ma dernière aventure. Camille & don Raphaël leur donnerent une si forte envie de rire qu'il en pensa coûter la vie au vieux goutteux ; car comme il rioit de toute sa force, il lui prit une toux si violente, que je crus qu'il alloit passer. Il n'avoit pas encore fait son testament, jugez si la gouvernante fut allarmée. Je la vis tremblante, éperdue ; courir au secours du bon

homme, & faisant ce qu'on fait pour soulager les enfans qui toussent, lui frotter le front & lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fausse allarme. Le vieillard cessa de tousser & sa gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit ; mais la dame Jacinte craignant une seconde toux, s'y opposa. Elle m'emmena même de la chambre du chanoine dans une garde-robe, où parmi plusieurs habits étoit celui de mon prédécesseur. Elle me le fit prendre & mit à sa place le mien, que je n'étois pas fâché de conserver, dans l'espérance qu'il me serviroit encore. Nous allâmes ensuite tous deux préparer le dîner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuisine. Il est vrai que j'en avois fait l'heureux apprentissage sous la dame Léonarde, qui pouvoit passer pour une bonne cuisinière. Elle n'étoit pas toutefois comparable à la dame Jacinte. Celle-ci l'emportoit peut-être sur le cuisinier même de l'archevêché de Tolède. Elle excelloit en tout. On trouvoit ses bisques exquises, tant elle sçavoit bien choisir & mêler les suc des viandes qu'elle y faisoit entrer, & ses hachis étoient assaisonnés d'une manière qui les rendoit très-agréables au goût. Quand le dîner fut prêt, nous retournâmes à la chambre du chanoine, où pendant que je dressois une table auprès de son fauteuil, la gouvernante passa sous le menton du vieillard une serviette & la lui attacha aux épaules. Un moment après, je servis un pectage qu'on auroit pu présenter au plus fameux directeur de Madrid, & deux







& deux entrées qui auroient eu de quoi piquer la sensualité d'un viceroi, si la dame Jacinte n'y eût pas épargné les épices, de peur d'irriter la goutte du licencié. A la vue de ces bons plats, mon vieux maître que je croyois perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avoit pas entierement encore perdu l'usage de ses bras. Il s'en aida pour se débarrasser de son oreiller & de ses couffins, & se disposa gaiement à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refusa pas le service. Il la faisoit aller & venir assez librement, de façon pourtant qu'il répandoit sur la nappe & sur la serviette la moitié de ce qu'il portoit à sa bouche. J'ôtai la bisque, lorsqu'il n'en voulut plus, & j'apportai une perdrix flanquée de deux cailles rôties que la dame Jacinte lui dépeça. Elle avoit aussi soin de lui faire boire de tems en tems de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large & profonde qu'elle lui tenoit comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna sur les entrées & ne fit pas moins d'honneur aux petits pieds. Quand il se fut bien empiffré, la Béate lui détacha sa serviette, lui remit son oreiller & ses couffins, puis le laissant dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner, nous desservîmes & nous allâmes manger à notre tour.

Voilà de quelle maniere dînoit tous les jours notre chanoine ; qui étoit peut-être le plus grand mangeur du chapitre. Mais il soupoit plus

plus légèrement. Il se contentoit d'un poulet ou d'un lapin avec quelques compotes de fruit. Je faisois bonne chere dans cette maison. J'y menois une vie très-douce. Je n'y avois qu'un désagrément : c'est qu'il me falloit veiller mon maître & passer la nuit comme une garde de malade. Outre une rétention d'urine qui l'obligeoit à demander dix fois par heure son pot de chambre, il étoit sujet à suer, & quand cela lui arrivoit, il falloit lui changer de chemise. Gil Blas, me dit-il, dès la seconde nuit, tu as de l'adresse & de l'activité. Je prévois que je m'accommoderai bien de ton service. Je te recommande seulement d'avoir de la complaisance pour la dame Jacinte, & de faire docilement tout ce qu'elle te dira, comme si je te l'ordonnois moi-même. C'est une fille qui me sert depuis quinze années avec un zele tout particulier. Elle a un soin de ma personne, que je ne puis assez reconnoître. Aussi, je te l'avoue, elle m'est plus chere que toute ma famille. J'ai chassé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre sœur ; & j'ai bien fait. Il n'avoit aucune considération pour cette pauvre fille, & bien loin de rendre justice à l'attachement sincere qu'elle a pour moi, l'insolent la traitoit de fausse dévote ; car aujourd'hui la vertu ne paroît qu'hypocrisie aux jeunes gens. Grace au ciel, je me suis défait de ce maraut-là. Je préfere aux droits du sang l'affection qu'on me témoigne, & je ne me laisse prendre seulement que par le bien qu'on

qu'on me fait. Vous avez raison, monsieur, dis-je alors au licencié. La reconnoissance doit avoir plus de force sur nous que les loix de la nature. Sans doute, reprit-il, & mon testament fera bien voir que je ne me soucie guere de mes parens. Ma gouvernante y aura bonne part, & tu n'y feras point oublié, si tu continues comme tu commences à me servir. Le valet que j'ai mis dehors hier, a perdu par sa faute un bon legs. Si ce misérable ne m'eût pas obligé par ses manieres à lui donner son congé, je l'aurois enrichi ; mais c'étoit un orgueilleux qui manquoit de respect à la dame Jacinte : un paresseux qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller & c'étoit pour lui une chose bien fatigante, que de passer les nuits à me soulager. Ah le malheureux ! m'écriai-je, comme si le génie de Fabrice m'eût inspiré ! il ne méritoit pas d'être auprès d'un aussi honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir, doit avoir un zele infatigable. Il doit se faire un plaisir de son devoir & ne se pas croire occupé, lors même qu'il sue sang & eau pour vous.

Je m'apperçus que ces paroles plurent fort au licencié. Il ne fut pas moins content de l'assurance que je lui donnois d'être toujours parfaitement soumis aux volontés de la dame Jacinte. Voulant donc passer pour un valet que la fatigue ne pouvoit rebuter, je faisois mon service de la meilleure grace qu'il m'étoit possible. Je ne me plaignois point d'être

toutes

toutes les nuits sur pied. Je ne laissois pas pourtant de trouver cela très-désagréable, & sans le legs dont je repaïssois mon espérance, je me serois bientôt dégoûté de ma condition. Je n'y aurois pu résister. Il est vrai que je me reposois quelques heures pendant le jour. La gouvernante, je lui dois cette justice, avoit beaucoup d'égard pour moi. Ce qu'il falloit attribuer au soin que je prenois de gagner ses bonnes graces par des manieres complaisantes & respectueuses. Etois-je à table avec elle & sa niece qu'on appelloit Inésille ? je leur changeois d'affiettes ; je leur versois à boire ; j'avois une attention toute particuliere à les servir. Je m'insinuai par-là dans leur amitié. Un jour que la dame Jacinte étoit sortie pour aller à la provision, me voyant seul avec Inésille, je commençai à l'entretenir. Je lui demandai si son pere & sa mere vivoient encore. Oh que non, me répondit-elle. Il y a bien long-tems, bien long-tems qu'ils sont morts ; car ma bonne tante me l'a dit, & je ne les ai jamais vu. Je crus pieusement la petite fille quoique sa réponse ne fût pas catégorique, & je la mis si bien en train de parler, qu'elle m'en dit plus que je n'en voulois sçavoir. Elle m'apprit ou plutôt je compris, par les naïvetés qui lui échapperent, que sa bonne tante avoit un bon ami qui demeuroit aussi auprès du vieux chanoine dont il administroit le temporel, & que ces heureux domestiques comptoient d'assembler les dépouilles de leurs maîtres par une hymenée dont  
ils

ils goûtoient les douceurs par avancé. J'ai déjà dit que la dame Jacinte, bien qu'un peu surannée, avoit encore de la fraîcheur. Il est vrai qu'elle n'épargnoit rien pour se conserver. Outre qu'elle prenoit tous les matins un clystere, elle avaloit pendant le jour & en se couchant d'excellens coulis. De plus, elle dormoit tranquillement la nuit, tandis que je veillois mon maître. Mais ce qui peut-être contribuoit encore plus que toutes ces choses à lui rendre le teint si frais, c'étoit à ce que me dit Inefille, une fontaine qu'elle avoit à chaque jambe.



## CHAPITRE II.

*De quelle maniere le chanoine, étant tombé malade, fut traité; ce qu'il en arriva; & ce qu'il laissa par testament à Gil Blas.*

**J**E servis pendant trois mois le licencié Sedillo, sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisoit passer. Au bout de ce tems-là il tomba malade. La fièvre le prit, & avec le mal qu'elle lui causoit, il sentit irriter sa goutte. Pour la première fois de sa vie, qui avoit été longue, il eut recours aux médecins. Il demanda le docteur Sangrado, qui tout Valladolid regardoit comme un Hypocrate. La dame Jacinte auroit mieux aimé que le chanoine eût commencé par faire son testament.

testament. Elle lui en toucha même quelque mots ; mais outre qu'il ne se croyoit pas encore proche de sa fin, il avoit de l'opiniâtreté dans certaines choses. J'allai donc chercher le docteur Sangrado. Je l'amenai au logis. C'étoit un grand homme sec & pâle, & qui depuis quarante ans pour le moins occupoit le cizeau des Parques. Ce sçavant médecin avoit l'extérieur grave. Il pesoit ses discours & donnoit de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnemens paroissoient géométriques & ses opinions fort singulieres.

Après avoir observé mon maître, il lui dit d'un air doctoral : Il s'agit ici de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres, à ma place, ordonneroient sans doute des remèdes salins, urineux, volatils, & qui pour la plûpart participent du soulfre & du mercure. Mais les purgatifs & les sudorifiques sont des drogues pernicieuses & inventées par des charlatans. Toutes les préparations chimiques ne semblent faites que pour nuire. Pour moi, j'emploie des moyens plus simples & plus sûrs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoûtumé ? Je mange ordinairement, répondit le chanoine, des bisques & des viandes succulentes. Des bisques & des viandes succulentes, s'écria le docteur avec surprise ! Ah vraiment je ne m'étonne plus si vous êtes malade ! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés ! ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire périr plus sûrement. Il faut que  
vous

vous renoncez aux alimens de bon goût. Les plus fades sont les meilleures pour la santé. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature. Et buvez-vous du vin, ajouta-t-il ? Oui, dit le licencié, du vin trempé. Oh ! trempé, tant qu'il vous plaira, reprit le médecin ? Quel dérèglement ! voilà un régime épouvantable ! Il y a long-tems que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous ? J'entre dans ma soixante-neuvième année, répondit le chanoine. Justement, répliqua le médecin ; une vieillesse anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que de l'eau claire toute votre vie, & que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites, par exemple, de pois ou de fèves, vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte, & tous vos membres feroient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespère pas toutefois de vous remettre sur pied, pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le licencié tout friand qu'il étoit promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma, & fit tirer à mon maître six bonnes palettes de sang, pour commencer à suppléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au chirurgien, Maître Martin Onnez, revenez dans trois heures en faire autant, & demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie. On ne peut trop saigner



ner un malade. Comme il n'est obligé à aucun mouvement, ou exercice considérable, & qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi. La vie dans tous les deux ne consiste que dans le pouls & dans la respiration. Le bon chanoine s'imaginant qu'un si grand médecin ne pouvoit faire de faux raisonnemens, se laissa saigner sans résistance. Lorsque le docteur eût ordonné de fréquentes & copieuses saignées, il dit qu'il falloit aussi donner au chanoine de l'eau chaude à tout moment, assurant que l'eau bue en abondance pouvoit passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite, en disant d'un air de confiance à la dame Jacinte & à moi, qu'il répondoit de la vie du malade, si on le traitoit de la manière qu'il venoit de prescrire. La gouvernante, qui jugeoit peut-être autrement que lui de sa méthode, protesta qu'on la suivroit avec exactitude. En effet nous mêmes promptement de l'eau chauffer ; & comme le médecin nous avoit recommandé, sur toutes choses, de ne la point épargner, nous en fîmes d'abord boire à mon maître, deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après, nous réitérâmes ; puis retournant encore de tems en tems à la charge, nous versâmes dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le chirurgien nous secondant par la quantité de sang qu'il tiroit, nous réduisîmes en moins de deux jours le vieux chanoine à l'extrémité.

Ce

Ce pauvre ecclésiastique n'en pouvant plus, comme je voulois lui faire avaler encore un grand verre du spécifique, me dit d'une voix foible : Arrête, Gil Blas ; ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir malgré la vertu de l'eau ; & quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang, je ne m'en porte pas mieux pour cela. Ce qui prouve bien que le plus habile médecin du monde ne sçauroit prolonger nos jours quand leur terme fatal est arrivé. Il faut donc que je me prépare à partir pour l'autre monde. Va me chercher un notaire. Je veux faire mon testament. A ces dernier mots, que je n'étois pas fâché d'entendre, j'affectai de paroître fort triste, ce que tout héritier ne manque pas de faire en pareil cas, & cachant l'envie que j'avois de m'acquitter de la commission qu'il me donnoit : Hé mais, monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas si bas, Dieu merci, que vous ne puissiez vous relever. Non, non, repartit-il, mon enfant ; c'en est fait. Je sens que la goutte remonte & que la mort s'approche. Hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'apperçus effectivement, qu'il changeoit à vue d'œil, & la chose me parut si pressante, que je sortis vite pour faire ce qu'il m'ordonnoit, laissant auprès de lui la dame Jacinte, qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. J'entrai dans la maison du premier notaire dont on m'enseignait la demeure, & le trouvant chez lui : Monsieur, lui dis-je, le licencié Sedillo mon maître

tre tire à sa fin, il veut faire écrire ses dernières volontés. Il n'y a pas un moment à perdre. Le notaire étoit un petit vieillard gai qui se plaisoit à railler. Il me demanda quel médecin voyoit le chanoine. Je lui répondis que c'étoit le docteur Sangrado. A ce nom, prenant brusquement son manteau & son chapeau : Vive Dieu ! s'écria-t-il, partons donc en diligence ; car ce docteur est si expéditif, qu'il ne donne pas le tems à ses malades d'appeller des notaires. Cet homme là m'a bien soufflé des testamens.

En parlant de cette sorte, il s'empresse de sortir avec moi, & pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis : Monsieur, vous sçavez qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire. Si par hazard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire souvenir de mon zele. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le notaire. Tu peux compter là-dessus. Il est juste qu'un maître récompense un domestique qui l'a bien servi. Je l'exhorterai même à te donner quelque chose de considérable pour peu qu'il soit disposé à reconnoître tes services. Le licencié, quand nous arrivâmes dans sa chambre, avoit encore tout son bon sens. La dame Jacinte, le visage baigné de pleurs de commande étoit auprès de lui. Elle venoit de jouer son rôle & de préparer le bon-homme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissâmes le notaire seul avec mon maître, & passâmes, elle & moi, dans

dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le chirurgien que le médecin envoyoit pour faire une nouvelle & dernière saignée. Nous l'arrêtâmes. Attendez, maître Martin, lui dit la gouvernante ; vous ne sçauriez entrer présentement dans la chambre du seigneur Sedillo. Il va dicter ses dernières volontés à un notaire qui est avec lui. Vous le saignerez tout à votre aise quand il aura fait son testament.

Nous avions grand' peur, la Béate & moi, que le licencié ne mourût en testant ; mais par bonheur, l'acte qui causoit notre inquiétude se fit. Nous vîmes sortir le notaire, qui me trouvant sur son passage, me frappa sur l'épaule & me dit en souriant : On n'a point oublié Gil Blas. A ces mots je ressentis une joie toute des plus vives, & je sçus si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne manqua pas d'arriver bien-tôt ; car le chirurgien l'ayant encore saigné, le pauvre vieillard, qui n'étoit déjà que trop affoibli, expira presque dans le moment. Comme il rendoit les derniers soupirs, le médecin parut & demeura un peu sot, malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ses malades. Cependant loin d'imputer la mort du chanoine à la boisson & aux saignées, il sortit en disant d'un air froid qu'on ne lui avoit pas tiré assez de sang, ni fait boire assez d'eau chaude. L'exécuteur de la haute médecine, je veux dire le chirurgien, voyant aussi qu'on n'avoit plus besoin de son ministère,

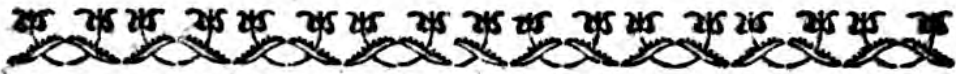
suivit le docteur Sangrado. L'un & l'autre disant que dès le premier jour ils avoient condamné le licencié. Effectivement ils ne se trompoient presque jamais quand ils portoient un pareil jugement.

Sitôt que nous vîmes le patron sans vie, nous fîmes, la dame Jacinte, Inésille & moi, un concert de cris funebres, qui fut entendu de tout le voisinage. La Béate sur-tout, qui avoit le plus grand sujet de se réjouir, pouffoit des accens si plaintifs, qu'elle sembloit être la personne du monde la plus touchée. La chambre en un instant se remplit de gens moins attirés par la compassion que par la curiosité. Les parens du défunt n'eurent pas plutôt vent de sa mort, qu'ils vinrent fondre au logis & faire mettre le scellé par tout. Ils trouverent la gouvernante si affligée, qu'ils crurent d'abord que le chanoine n'avoit point fait de testament. Mais ils apprirent bientôt, à leur grand regret, qu'il y en avoit un revêtu de toutes les formalités nécessaires. Lorsqu'on vint à l'ouvrir & qu'ils virent que le testateur avoit disposé de ses meilleurs effets en faveur de la dame Jacinte & de la petite fille, ils firent son oraison funebre dans des termes peu honorables à sa mémoire. Ils apostropherent en même-tems la Béate, & firent aussi quelque mention de moi. Il faut avouer que je le méritois bien : le licencié, devant Dieu soit son ame, pour m'engager à me souvenir de lui toute ma vie, s'expliquoit ainsi pour mon compte par un article de son testament.

*Lien,*

Item, puisque Gil Blas est un garçon qui a déjà de la littérature, pour achever de le rendre sçavant, je lui laisse ma bibliothèque, tous mes livres & mes manuscrits sans aucune exception.

J'ignorois où pouvoit être cette prétendue bibliothèque. Je ne m'étois point aperçu qu'il y en eût dans la maison. Je sçavois seulement qu'il y avoit quelque papiers avec cinq ou six volumes sur deux petits ais de sapin dans le cabinet de mon maître. C'étoit là mon legs. Encore les livres ne me pouvoient-ils être d'une grande utilité. L'un avoit pour titre : *le Cuisinier parfait* ; l'autre traitoit de *l'indigestion & de la maniere de la guérir*, & les autres étoient les quatre parties du *bréviaire*, que les vers avoient à demi rongées. A l'égard des manuscrits, le plus curieux contenoit toutes les pieces d'un procès que le chanoine avoit eu autrefois pour sa prébende. Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention qu'il n'en méritoit ; je l'abandonnai aux parens qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu, & je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes services. J'allai chercher ensuite une autre maison. Pour la dame Jacinte, outre les sommes qui lui avoient été léguées, elle eût encore des bonnes nippes, qu'à l'aide de son bon ami, elle avoit détournées pendant la maladie du licencié.



## CHAPITRE III.

*Gil Blas s'engage en service du docteur Sangrado,  
& devient un célèbre médecin.*

**J**E résolus d'aller trouver le seigneur Arias de Londonna, & de choisir dans son registre une nouvelle condition; mais comme j'étois près d'entrer dans le cul de sac où il demouroit, je rencontrai le docteur Sangrado, que je n'avois point vu depuis le jour de la mort de mon maître, & je pris la liberté de le saluer. Il me remit dans le moment, quoique j'eusse changé d'habit, & témoignant quelque joie de me voir: Hé te voilà, mon enfant, me dit-il, je pensois à toi tout à l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, & tu m'es revenu dans l'esprit. Tu me parois bon enfant & je crois que tu serois bien mon fait si tu sçavois lire & écrire. Monsieur, lui répondis-je, sur ce pied-là je suis donc votre affaire, car je sçais l'un & l'autre. Cela étant, reprit-il, tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi. Tu n'y auras que de l'agrément. Je te traiterai avec distinction. Je ne te donnerai point de gages, mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement, & je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu seras plutôt mon élève que mon valet.

J'ac-

J'acceptai la proposition du docteur, dans l'espérance que je pourrois sous un si sçavant maître me rendre illustre dans la médecine. Il me mena chez lui sur le champ, pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinoit, & cet emploi consistoit à écrire le nom & la demeure des malades qui l'envoyoient chercher pendant qu'il étoit en ville. Il y avoit pour cet effet au logis un registre, dans lequel une vieille servante, qu'il avoit pour tout domestique, marquoit les adresses ; mais outre qu'elle ne sçavoit point l'orthographe, elle écrivoit si mal qu'on ne pouvoit le plus souvent déchiffrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvoit justement appeller un registre mortuaire, puisque les gens dont je prenois les noms mouroient presque tous. J'inscrivois, pour ainsi parler, les personnes qui vouloient partir pour l'autre monde, comme un commis dans un bureau de voiture publique écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avois souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avoit point en ce tems-là de médecin à Valladolid plus accrédité que le seigneur Sangrado. Il s'étoit mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux, soutenu d'un air imposant, & par quelques cures heureuses qui lui avoient fait plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

Il ne manquoit pas de pratique, ni par conséquent de bien. Il n'en faisoit pas toutefois meilleure chere. On vivoit chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire



dinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites ou du fromage. Il disoit que ces alimens étoient les plus convenables à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'est-à-dire à être broyés plus aisément. Néanmoins, bien qu'il les crut de facile digestion, il ne vouloit point qu'on s'en raffasiât. En quoi, certes, il se montroit fort raisonnable. Mais s'il nous défendoit, à la servante & à moi, de manger beaucoup, en récompense il nous permettoit de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il nous disoit quelquefois. Buvez, mes enfans. La santé consiste dans la souplesse & l'humectation des parties. Buvez de l'eau abondamment. C'est un dissolvant universel. L'eau fond tous les sels. Le cours du sang est-il ralenti ? elle le précipite : Est-il trop rapide ? elle en arrête l'impétuosité. Notre docteur étoit de si bonne foi sur cela, qu'il ne buvoit jamais lui-même que de l'eau, bien qu'il fut dans un âge avancé. Il définissoit la vieillesse une phtisie naturelle qui nous dessèche & nous consume ; & sur cette définition il déplorait l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soutenoit que le vin les use & les détruit, & disoit fort éloquemment que cette liqueur funeste est pour eux comme pour tout le monde un ami qui trahit & un plaisir qui trompe.

Malgré ces doctes raisonnemens après avoir été huit jours dans cette maison, il me prit

un cours de ventre, & je commençai à sentir de grands maux d'estomac ; que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel & à la mauvaise nourriture que je prenois. Je m'en plaignis à mon maître dans la pensée qu'il pourroit se relâcher & me donner un peu de vin à mes repas ; mais il étoit trop ennemi de cette liqueur, pour me l'accorder. Quand tu auras formé l'habitude de boire de l'eau, me dit-il, tu en connoîtras l'excellence. Au reste, poursuivit-il, si tu te sens quelque dégoût pour l'eau pure, il y a des secours innocens pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses. La sauge, par exemple, & la véronique leur donnent un goût délectable, & si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, du romarin, ou du coquelicot.

Il avoit beau vanter l'eau & m'enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis, j'en buvois avec tant de moderation, que s'en étant apperçu, il me dit : Hé vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé. Tu ne bois pas assez, mon ami. L'eau prise en petite quantité ne sert qu'à développer les parties de la bile, & qu'à leur donner plus d'activité ; au lieu qu'il les faut noyer dans un délayant copieux. Ne crains pas, mon cher enfant, que l'abondance de l'eau affoiblisse ou refroidisse ton estomac. Loin de toi cette terreur panique que tu te fais peut-être de la boisson fréquente.

quente. Je te garantis de l'événement ; & si tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre, Celse même t'en fera garant. Cet oracle latin fait un éloge admirable de l'eau. Ensuite il dit en termes exprès que ceux qui pour boire du vin s'excusent sur la foiblesse de leur estomac, font une injustice manifeste à ce viscère & cherchent à couvrir leur sensualité.

Comme j'aurois en mauvaise grace de me montrer indocile en entrant dans la carrière de la médecine, je fis semblant d'être persuadé qu'il avoit raison. J'avouerai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau sous la garantie de Celse ; ou plutôt je commençai à noyer la bile en buvant copieusement de cette liqueur, & quoique de jour en jour je m'en sentisse plus incommodé, le préjugé l'emportoit sur l'expérience. J'avois, comme on voit, une heureuse disposition à devenir médecin. Je ne pus pourtant résister toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point que je pris enfin la résolution de sortir de chez le docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi qui me fit changer de sentiment. Ecoute, me dit-il un jour, je ne suis point de ces maîtres durs & ingrats, qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude, avant que de les récompenser. Je suis content de toi, je t'aime, & sans attendre que tu m'ayes servi plus longtemps, j'ai pris la résolution de faire ta fortune

tune dès aujourd'hui. Je veux tout à l'heure te découvrir le fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres médecins en font consister la connoissance dans mille sciences pénibles, & moi, je prétends t'abrèger un chemin si long, & t'épargner la peine d'étudier la physique, la pharmacie, la botanique & l'anatomie. Sçaches, mon ami, qu'il ne faut que saigner, & faire boire de l'eau chaude. Voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce simple secret que je te révéle, & que la nature, impénétrable à mes confreres n'a pu dérober à mes observations, est renfermé dans ces deux points, dans la saignée & dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu sçais la médecine à fonds, & profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup aussi habile que moi. Tu peux, continua-t-il, me soulager présentement. Tu tiendras le matin notre registre, & l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la noblesse & du clergé, tu iras pour moi dans les maisons du tiers-état où l'on m'appellera, & lorsque tu auras travaillé quelque tems, je te ferai agréger à notre corps. Tu es sçavant, Gil Blas, avant que d'être médecin, au lieu que les autres font long-tems médecins, & la plûpart toute leur vie, avant que d'être sçavans.

Je remerciai le docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substi-

tut ; & pour reconnoître les bontés qu'il avoit pour moi, je l'assurai que je suivrois toute ma vie ses opinions, quand même elles seroient contraires à celle d'Hyppocrate. Cette assurance pourtant n'étoit pas tout à fait sincere. Je désapprouvois son sentiment sur l'eau, & je me proposois de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades. Je pendis au croc une seconde fois mon habit brodé pour en prendre un de mon maître & me donner l'air d'un médecin. Après quoi, je me disposai à exercer la médecine aux dépens de qui il appartiendroit. Je débutai par un alguazil qui avoit une pleurésie. J'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, & qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entrai ensuite chez un patissier à qui la goutte faisoit pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'alguazil, & j'ordonnai qu'on lui fit boire de l'eau de moment en moment. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances ; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que je ne demandai plus que playe & bosse. En sortant de la maison du patissier, je rencontrai Fabrice que je n'avois point vu depuis la mort du licencié Scillo. Il me regarda long-tems avec surprise ; puis il se mit à rire de toute sa force en se tenant les côtés. Ce n'étoit pas sans raison. J'avois un manteau qui traînoit à terre avec un pourpoint & un haut-de-chausses quatre fois plus long & plus large qu'il ne falloit. Je pouvois passer pour une figure originale & grotesque.

grotesque. Je le laissai s'épanouir la rate, non sans être tenté de suivre son exemple ; mais je me contraignis pour garder le *decorum* dans la rue & mieux contrefaire le médecin qui n'est pas un animal risible. Si mon air ridicule avoit excité les ris de Fabrice, mon sérieux les redoubla ; & lorsqu'il s'en fut bien donné : Vive Dieu, Gil Blas, me dit-il, te voilà plaisamment équipé. Qui diable t'a déguisé de la sorte ? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, tout beau ; respectes un nouvel Hyppocrate. Apprends que je suis le substitut du docteur Sangrado, qui est le plus fameux médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois semaines. Il m'a montré la médecine à fond ; & comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le soulager. Il va dans les grandes maisons, & moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice ; c'est à dire qu'il t'abandonne le sang du peuple & se réserve celui des personnes de qualité. Je te félicite de ton partage. Il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand monde. Vive un médecin de fauxbourgs ! ses fautes son moins en vue & ses assassins ne font point de bruit. Oui, mon enfant, ajouta-t-il, ton sort me paroît digne d'envie, & pour parler comme Alexandre, si je n'étois pas Fabrice, je voudrois être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du barbier Nunez qu'il n'avoit pas tort de vanter le bonheur de

ma condition présente, je lui montrai les réaux de l'alguazil & du pâtissier. Puis nous entrâmes dans un cabaret pour en boire une partie. On nous apporta d'assez bon vin, que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'étoit. J'en bus à long traits, & n'en déplaise à l'oracle latin, à mesure que j'en verfois dans mon estomac, je sentoie que ce viscere ne me sçavoit pas mauvais gré des injustices que je lui faisois. Nous demeurâmes long-tems dans ce cabaret, Fabrice & moi, nous y rîmes bien aux dépens de nos maîtres, comme cela se pratique entre les valets. Ensuite voyant que la nuit approchoit, nous nous séparâmes, après nous être mutuellement promis que le jour suivant l'après-dinée nous nous retrouverions au même lieu.



#### CHAPITRE IV.

*Gil Blas continue d'exercer la médecine avec autant de succès que de capacité. Aventure de la bague retrouvée.*

**J**E ne fus pas si tôt au logis, que le docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avois vus & lui remis entre les mains huit réaux qui me restoient des douze que j'avois reçus pour mes ordonnances. Huit réaux, me dit-il, après les avoir comptés, c'est  
peu

peu de chose pour deux visites ; mais il faut tout prendre. Aussi les prit-il presque tous. Il en garda six & me donnant les deux autres ; Tien, Gil Blas, poursuivit-il, voilà pour commencer à te faire un fond ; de plus, je veux faire avec toi une convention qui te fera bien utile ; je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu feras bientôt riche, mon ami ; car il y aura, s'il plait à Dieu, bien des maladies cette année.

J'avois bien lieu d'être content de mon partage, puisqu'ayant dessein de retenir tous les jours le quart de ce que je recevois en ville, & touchant encore le quart du reste, c'étoit si l'arithmétique est une science certaine, près de la moitié du tout qui me revenoit. Cela m'inspira une nouvelle ardeur pour la médecine. Le lendemain, dès que j'eus dîné, je repris mon habit de substitut & me remis en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avois inscrits, & je les traitai tous de la même manière, bien qu'ils eussent des maux différens. Jusques-là, les choses s'étoient passées sans bruit, & personne, grace au ciel, ne s'étoit encore revolté contre mes ordonnances ; mais quelque excellente que soit la pratique d'un médecin, elle ne scauroit manquer de censeurs ni d'envieux. J'entrai chez un marchand épicier qui avoit un fils hydropique. J'y trouvai un petit médecin brun, qu'on nommoit le docteur Cuchillo, & qu'un parent du maître de la maison venoit d'amener pour voir le malade.



Je fis de profondes révérences à tout le monde & particulièrement au personnage que je jugeai qu'on avoit appellé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissoit. Il me salua d'un air grave ; puis m'ayant envisagé quelques momens avec beaucoup d'attention : Seigneur docteur, me dit-il, je vous prie d'excuser ma curiosité : je croyois connoître tous les médecins de Valladolid mes confreres, & cependant je vous avoue que vos traits me sont inconnus. Il faut que depuis très-peu de tems vous soyez venu vous établir dans cette ville. Je répondis que j'étois un jeune praticien & que je ne travaillois encore que sous les auspices du docteur Sangrado. Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déjà très habile, quoique vous paroissiez bien jeune. Il dit cela d'un air si naturel, que je ne sçavois s'il avoit parlé sérieusement, ou s'il s'étoit moqué de moi ; & je révois à ce que je devois lui repliquer, lorsque l'épicier prenant ce moment pour parler, nous dit : Messieurs, je suis persuadé que vous sçavez parfaitement l'un & l'autre l'art de la médecine. Examinez, s'il vous plaît, mon fils, & ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir.

Là-dessus le petit médecin se mit à observer le malade, & après m'avoir fait remarquer tous les symptômes qui découvroient la nature de la maladie, il me demanda de quelle  
manière





A. Smith sc.

maniere je pensois qu'on dût le traiter. Je suis d'avis, lui répondis-je, qu'on le saigne tous les jours & qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles, le petit médecin me dit en souriant d'un air plein de malice ! Et vous croyez que ces remèdes lui sauveront la vie ? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme : vous verrez le malade guérir à vue d'œil. Ils doivent produire cet effet, puisque ce sont des spécifiques contre toutes fortes de maladies. Demandez au seigneur Sangrado. Sur ce pied-là, reprit-il, Celse a grand tort d'affirmer que pour guérir plus facilement un hydropique, il est à propos de lui faire souffrir la soif & la faim. Oh Celse, lui repartis-je, n'est pas mon oracle. Il se trompoit comme un autre, & quelquefois je me sçais bon gré d'aller contre ses opinions, je m'en trouve fort bien. Je reconnois à vos discours, me dit Cuchillo, la pratique sûre & satisfaisante dont le docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes praticiens. La saignée & la boisson sont la médecine universelle. Je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains. . . N'en venons point aux invectives, interrompis-je assez brusquement. Un homme de votre profession a bonne grace vraiment de faire de pareilles reproches. Allez, allez, monsieur le docteur, sans saigner & sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde ; & vous en avez peut-être vous même expédié plus qu'un

qu'un autre. Si vous en voulez au seigneur Sangrado, écrivez contre lui. Il vous répondra, & nous verrons de quel côté feront les rieurs. Par saint Jacques & par saint Denis, interrompit-il à son tour avec emportement, vous ne connoissez guere le docteur Cuchillo. Sçachez que j'ai bec & ongles & que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption & sa vanité, n'est qu'un original. La figure du petit médecin me mit en colere. Je lui répliquai avec aigreur. Il me repartit de la même sorte, & bientôt nous en vînmes aux gourmades. Nous eûmes le tems de nous donner quelques coups de poing & de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'épicier & son parent pussent nous separer. Lorsqu'ils en furent venus à bout, ils me payerent ma visite & retinrent mon antagoniste qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette aventure, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros chantre qui avoit la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il se montra si récalcitrant contre ce spécifique, qu'il se mit à jurer. Il me dit un million d'injures & me menaça même de me jeter par les fenêtres, si je ne me hâtois de sortir de chez lui. Je ne me le fis pas dire deux fois. Je me retirai promptement & ne voulant plus voir de malades ce jour-là, je gagnai l'hôtellerie où j'avois donné rendez-vous à Fabrice. Il y étoit déjà. Comme nous nous trouvâ-

mea

mes en humeur de boire, nous fîmes la débauche & nous nous en retournâmes chez nos maîtres en bon état, c'est-à-dire entre deux vins. Le seigneur Sangrado ne s'apperçut point de mon yvresse, parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avois eu avec le petit docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me restoit encore de mon combat. D'ailleurs il entroit pour son compte dans le rapport que je lui faisois, & se sentant piqué contre Cuchillo : Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remèdes contre ce petit avorton de la faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boissons aqueuses aux hydropiques : l'ignorant ! Je soutiens moi, qu'il faut leur en accorder l'usage. Oui, l'eau, poursuivit-il, peut guérir toute sorte d'hydropisies, comme elle est bonne pour les rhumatismes & pour les pâles couleurs, elle est encore excellente dans ces fièvres où l'on brûle & glace tout à la fois, & merveilleuse même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, séreuses, phlegmatiques & pituiteuses. Cette opinion paroît étrange aux jeunes médecins tels que Cuchillo, mais elle est très-soutenable en bonne médecine, & si ces gens-là étoient capables de raisonner en logiciens, au lieu de me décrier comme ils font, ils admireroient ma méthode & deviendroient mes plus zélés partisans.

Il ne me soupçonna donc point d'avoir bu, tant il étoit en colere ; car pour l'aigrir encore davantage contre le petit docteur, j'avois mis dans mon rapport quelques circonstances de mon cru. Cependant tout occupé qu'il étoit de ce que je venois de lui dire, il ne laissa pas de s'apercevoir que je buvois ce soir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire, effectivement, le vin m'avoit fort altéré. Tout autre que Sangrado se feroit défié de la soif qui me pressoit & des grands coups d'eau que j'avois. Mais pour lui s'imaginant de bonne foi que je commençois à prendre goût aux boissons aqueuses : A ce que je vois, Gil Blas, me dit il en souriant, tu n'as plus tant d'aversion pour l'eau. Vive Dieu tu la bois comme du nectar. Cela ne m'étonne point, mon ami. Je sçavois bien que tu t'accoutumerois à cette liqueur. Monsieur, lui répondis-je, chaque chose a son tems. Je donnerois à l'heure qu'il est un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponse charma le docteur qui ne perdit pas une si belle occasion de relever l'excellence de l'eau. Il entreprit d'en faire un nouvel éloge, non en orateur froid, mais en enthousiaste ; Mille fois s'écria-t-il, mille & mille fois plus estimables & plus innocens que les cabarets de nos jours, ces thermopoles des siècles passés, où l'on n'alloit pas honteusement profiter son bien & sa vie en se gorgeant de vin ; mais où l'on s'assembloit pour s'amuser honnêtement & sans risque à boire de l'eau chaude !

chaude ! On ne peut trop admirer la sage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile, qui avoient établi des lieux publics où l'on donnoit de l'eau à boire à tout venant, & renfermoient le vin dans les boutiques des apotiquaires, pour n'en permettre l'usage que par ordonnance des médecins. Quel trait de sagesse ! C'est sans doute, ajouta-t-il, par un heureux reste de cette ancienne frugalité digne du siècle d'or, qu'il se trouve encore aujourd'hui des personnes qui, comme toi & moi, ne boivent que de l'eau, & qui croyent se préserver ou se guérir de tous maux, en buvant de l'eau chaude, qui n'a pas bouilli, car j'ai observé que l'eau quand elle a bouilli est plus pesante & moins commode à l'estomac.

Tandis qu'il tenoit ce discours éloquent, je pensai plus d'une fois éclater de rire. Je gardai pourtant mon sérieux. Je fis plus, j'entraî dans les sentimens du docteur, je blâmai l'usage du vin, & plaignis les hommes d'avoir malheureusement pris goût à une boisson si pernicieuse. Ensuite, comme je ne me sentoient pas encore bien defaltéré, je remplis d'eau un grand gobelet & après avoir bu à longs traits : Allons, monsieur, dis-je à mon maître, abreuvons-nous de cette liqueur bienfaisante. Faisons revoir dans votre maison ces anciens thermopoles que vous regrettez si fort. Il applaudit à ces paroles, & m'exhorta pendant une heure entière à ne boire jamais que de l'eau. Pour m'accoutu-

mer



mer à cette boisson, je lui promis d'en boire une grande quantité tous les soirs ; & pour tenir plus facilement ma promesse, je me couchai dans la résolution d'aller tous les jours au cabaret.

Le désagrément que j'avois eu chez l'épicier ne m'empêcha pas de continuer d'exercer ma profession & d'ordonner dès le lendemain des saignées & de l'eau chaude. Au sortir d'une maison où je venois de voir un poëte qui avoit la phrénésie, je rencontrai dans la rue une vieille femme qui m'aborda pour me demander si j'étois médecin. Je lui répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, seigneur docteur, je vous supplie très-humblement de venir avec moi. Ma nièce est malade depuis hier, & j'ignore quelle est sa maladie. Je suivis la vieille, qui me conduisit à sa maison, & me fit entrer dans une chambre assez propre où je vis une personne alitée. Je m'approchai d'elle pour l'observer. D'abord ses traits me frappèrent ; & après l'avoir envisagée quelque momens, je reconnus à n'en pouvoir douter, que c'étoit l'aventuriere qui avoit si bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il ne me parut point qu'elle me remît, soit qu'elle fût accablée de son mal, soit que mon habit de médecin me rendit méconnoissable à ses yeux. Je lui pris le bras, pour lui tâter le pouls, & j'apperçus ma bague à son doigt. Je fus terriblement ému à la vue d'un bien dont j'étois en droit de saisir, & j'eus  
grande

grande envie de faire un effort pour le reprendre, mais considérant que ces femmes se mettroient à crier, & que don Raphaël, ou quelque autre défenseur du beau sexe pourroit accourir à leurs cris, je me gardai bien de céder à la tentation. Je fis réflexion qu'il valoit mieux dissimuler, & consulter là-dessus Fabricé. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la vieille me pressoit de lui apprendre de quel mal sa nièce étoit atteinte. Je ne fus pas assez sot pour avouer que je n'en sçavois rien. Au contraire, je fis le capable ; & copiant mon maître, je dis gravement que le mal provenoit de ce que la malade ne transpiroit point : qu'il falloit par conséquent se hâter de la saigner, parce que la saignée étoit le substitut naturel de la transpiration ; & j'ordonnai aussi de l'eau chaude, pour faire les choses suivant nos règles.

J'abrégéai ma visite le plus qu'il me fut possible, & je courus chez le fils de Nunez, que je rencontrai comme il sortoit pour aller faire une commission, dont son maître venoit de le charger. Je lui contai ma nouvelle aventure, & lui demandai s'il jugeoit à propos que je fisse arrêter Camille par des gens de justice. Hé ! non, me répondit-il, vive Dieu ! il peut bien t'en donner de garde. Ce ne seroit pas le moyen de ravoir ta bague. Ces gens-là n'aiment pas à faire des restitutions. Souviens-toi de ta prison d'Astorga ; ton cheval, ton argent, jusqu'à ton habit : tout n'est-il pas demeuré entre leurs mains ?

Il faut plutôt nous servir de notre industrie pour rattraper ton diamant. Je me charge du soin de trouver quelque ruse pour cet effet. Je vais y rêver en allant à l'hôpital, où j'ai deux mots à dire au pourvoyeur, de la part de mon maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, & ne t'impatiente point. Je t'y joindrai dans peu de tems.

Il y avoit pourtant déjà plus de trois heures que j'étois au rendez-vous, quand il y arriva. Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avoit changé d'habit, & natté ses cheveux, une moustache postiche lui couvroit la moitié du visage. Il portoit une grande épée, dont la garde avoit pour le moins trois pieds de circonférence, & il marchoit à la tête de cinq hommes, qui avoient, comme lui, l'air déterminé, des moustaches épaisses, avec de longues rapières : Serviteur au seigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant. Il voit en moi un alguazil de nouvelle fabrique, & dans ces braves gens qui m'accompagnent des archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a volé un diamant, & nous le lui ferons rendre, sur ma parole. J'embrassai Fabrice, à ce discours, qui me faisoit connoître le stratagème qu'il prétendoit employer pour moi, & je lui témoignai que j'approuvois fort l'expédient qu'il avoit imaginé. Je saluai aussi les faux archers. C'étoit trois domestiques, & deux garçons barbiers de ses amis, qu'il avoit engagés à faire ce personnage. J'ordonnai qu'on ap-  
portât

portât du vin, pour abreuver l'escouadé, & nous allâmes tous ensemble chez Camille à l'entrée de la nuit. Nous frappâmes à la porte, que nous trouvâmes fermée. La vieille vint ouvrir, & prenant les personnes qui étoient avec moi, pour des levriers de justice, qui n'entroient pas dans cette maison fans sujet ; elle demeura fort effrayée : Raf-furez-vous, ma bonne mere, lui dit Fabrice ; nous ne venons ici que pour une petite affaire, qui fera bientôt terminée, car nous sommes des gens expéditifs. A ces mots, nous nous avançâmes & gagnâmes la chambre de la malade, conduits par la vieille, qui marchoit devant nous, à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau. Je m'approchai du lit ; & faisant remarquer mes traits à Camille : Perfide, lui dis-je, reconnoissez ce trop crédule Gil Blas, que vous avez trompé. Ah ! scélérate, je vous rencontre enfin, après vous avoir long-tems cherchée. Le corrigidor a reçu ma plainte, & il a chargé cet alguazil de vous arrêter. Allons, monsieur l'officier, dis-je à Fabrice, faites votre charge. Il n'est pas besoin, répondit-il en grossissant sa voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette bonne vivante. Il y a dix ans qu'elle est marquée en lettres rouges sur mes tablettes. Levez-vous, ma princesse, ajouta-t-il. Habillez-vous promptement. Je vais vous servir d'écuyer, & vous

conduire aux prisons de cette ville, si vous l'avez pour agréable.

A ces paroles, Camille, toute malade qu'elle étoit, s'apercevant que deux archers à grandes moustaches se préparoient à la tirer de son lit par force, se mit d'elle même à son séant, joignit les mains d'une manière suppliante : & me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi. Je vous en conjure par la chaste mere à qui vous devez le jour. Je suis plus malheureuse que coupable. Vous en ferez convaincu si vous voulez entendre mon histoire. Non, mademoiselle Camille, m'écriai-je, non, je ne veux pas vous écouter. Je ne sçais que trop bien que vous excellez à faire des romans : Hé bien, reprit-elle, puisque vous ne me permettez pas de me justifier, je vais vous rendre votre diamant, & ne me perdez point. En parlant de cette sorte, elle tira de son doigt ma bague, & me le donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne suffisoit point, & que je voulois qu'on restituât encore les mille ducats qui m'avoient été volés dans l'hôtel garni. Oh ! pour vos ducats, seigneur, répliqua-t-elle, ne me les demandez point. Le traître don Raphaël, que je n'ai point vu depuis ce tems-là, les emporta dès la nuit même. Hé ! petite mignone, dit alors Fabrice, n'y a-t-il qu'à dire, pour vous tirer d'intrigue, que vous n'avez pas eu de part au gâteau ? Vous n'en serez pas quitte à si bon

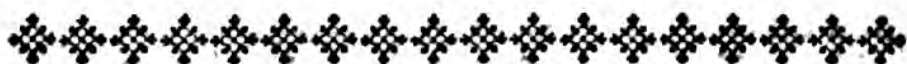
si bon marché. C'est assez que vous foyez des complices de don Raphaël, pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie passée. Vous devez bien avoir des choses sur la conscience. Vous viendrez, s'il vous plaît, en prison faire une confession générale. J'y veux mener aussi, continua-t-il, cette bonne vieille ; je juge qu'elle sçait une infinité d'histoires curieuses, que monsieur le corrégidor ne sera pas fâché d'entendre.

Les deux femmes, à ces mots, mirent tout en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris, de plaintes & de lamentations. Tandis que la vieille à genoux, tantôt devant l'alguazil & tantôt devant les archers, tâchoit d'exciter leur compassion, Camille me prioit de la maniere du monde la plus touchante de la sauver des mains de la justice, c'étoit une chose à voir que ce spectacle. Je feignis de me laisser fléchir : Monsieur l'officier, dis-je au fils de Nunez, puisque j'ai mon diamant, je me console du reste. Je ne souhaite pas qu'on fasse de la peine à cette pauvre femme. Je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc, répondit-il, vous avez de l'humanité. Vous ne feriez pas bon à être exempt. Il faut, poursuivit-il, que je m'acquitte de ma commission. Il m'est expressément ordonné d'arrêter ces infantes. Monsieur le corrégidor en veut faire un exemple. Hé ! de grace, repris-je, ayez quelque égard à ma priere, & relâchez-vous un peu de votre devoir en faveur du présent que

ces dames vont vous offrir. Oh ! c'est une autre affaire, repartit-il ; voilà ce qui s'appelle une figure de rhétorique bien placée. Ça, voyons. Qu'ont-elles à me donner ? J'ai un collier de perles, lui dit Camille, & des pendans d'oreilles d'un prix considérable. Oui, mais, interrompit-il brusquement, si cela vient des Isles Philippines, je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en assurance, reprit-elle ; je vous les garantis fins. En même tems elle se fit apporter par la vieille une petite boîte, d'où elle tira le collier & les pendans, qu'elle mit entre les mains de monsieur l'alguazil : Bien qu'il ne se connût gueres mieux que moi en pierreries, il ne douta pas que celles qui composoient les pendans ne fussent fines, aussi-bien que les perles. Ces bijoux, dit-il, après les avoir considérés attentivement, me paroissent de bon alloi ; & si l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le seigneur Gil Blas, je ne répons plus de ma fidélité. Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez pour une bagatelle rompre un accommodement si avantageux pour vous. En prononçant ces dernières paroles, j'otai la bougie, que je remis à la vieille, & livrai le flambeau à Fabrice, qui, s'en tenant-là, peut-être parce qu'il n'appercevoit plus rien dans la chambre qui se pût aisément emporter, dit aux deux femmes : Adieu mes dames, demeurez tranquiles. Je vais parler à monsieur le corrégidor, & vous rendre plus blanches que la neige. Nous sça-

vons

vons lui tourner les choses comme il nous plaît ; & nous ne lui faisons des rapports fideles, que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.



## CHAPITRE V.

*Suite de l'aventure de la bague retrouvée ; Gil Blas abandonne la médecine, & le séjour de Valladolid.*

**A**près avoir exécuté de cette maniere le projet de Fabrice, nous sortîmes de chez Camille, en nous applaudissant d'un succès qui surpassoit notre attente ; car nous n'avions compté que sur la bague. Nous emportions sans façon tout le reste. Bien loin de nous faire un scrupule d'avoir volé des courtisanes, nous nous imaginions avoir fait une action méritoire. Messieurs, nous dit Fabrice, lorsque nous fûmes dans la rue après avoir fait une si belle expédition, nous quitterons-nous sans nous en réjouir le verre à la main ? Ce n'est pas mon sentiment ; & je suis d'avis que nous regagnions notre cabaret, où nous passerons la nuit à nous réjouir. Demain nous vendrons le flambeau, le collier, les pendans d'oreilles, & nous en partagerons l'argent en freres. Après quoi, chacun reprendra le chemin de sa maison, & s'excusera du mieux qu'il lui sera possible auprès de son maître. La  
pensée



pensée de monsieur l'alguazil nous parut très-judicieuse. Nous retournâmes tous au cabaret, les uns jugeant qu'ils trouveroient facilement une excuse pour avoir découché, & les autres ne se souciant gueres d'être chassés de chez eux.

Nous fîmes apprêter un bon souper ; & nous nous mîmes à table avec autant d'appétit, que de gayeté. Le repas fut assaisonné de mille discours agréables. Fabrice, surtout, qui sçavoit donner de l'enjouement à la conversation, divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne sçais combien de traits pleins de sel Castillan, qui vaut le bien sel Attique. Mais dans le tems que nous étions le plus en train de rire, notre joie fut tout à coup troublée par un événement imprévu & des plus défagréables. Il entra dans la chambre où nous soupions, un homme assez bien fait, suivi de deux autres de très-mauvaise mine. Après ceux-là, trois autres parurent, & nous en comptâmes jusqu'à douze, qui survinrent ainsi trois à trois. Ils portoient des carabines, avec des épées, & des bayonnettes. Nous vîmes bien que c'étoient des archers de la patrouille, & il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention. Nous eûmes d'abord quelque envie de résister ; mais ils nous envelopperent en un instant, & nous tinrent en respect, tant par leur nombre, que par leurs armes à feu. Messieurs, nous dit le commandant, d'un air railleur, je sçais par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine

taine aventuriere. Certes, le trait est excellent, & mérite bien une récompense publique. Aussi ne peut-elle vous échapper ; la justice qui vous destine dans son palais un logement, ne manquera pas de payer un si bel effort de génie. Toutes les personnes à qui ce discours s'adressoit, en furent déconcertées. Nous changeâmes de contenance, & fentîmes à notre tour la même frayeur que nous avions inspirée chez Camille. Fabrice pourtant, quoique pâle & défait, voulut nous justifier. Seigneur, dit-il, nous n'avons pas eu une mauvaise intention, & par conséquent on nous doit pardonner cette petite supercherie. Comment diable, répliqua le commandant avec colere, vous appelez cela une petite supercherie ? Sçavez-vous bien qu'il y va de la corde ? Outre qu'il n'est pas permis de se rendre justice soi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier, & des pendans d'oreilles ; & ce qui, sans doute, est un cas pendable, c'est que pour faire ce vol, vous vous êtes travestis en archers. Des misérables se déguiser en honnêtes gens, pour mal faire ! Je vous trouverai trop heureux, si l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré. Lorsqu'il nous eût fait comprendre que la chose étoit encore plus sérieuse que nous ne l'avions pensé d'abord, nous nous jettâmes tous à ses pieds, & le priâmes d'avoir pitié de notre jeunesse : mais nos prieres furent inutiles. De plus, ce qui est tout à fait extraordinaire, il rejetta la proposition que nous  
fimes

fimes de lui abandonner le collier, les pendans & le flambeau. Il refusa même ma bague, parce que je la lui offrois, peut-être, en trop bonne compagnie. Enfin, il se montra inexorable. Il fit défarmer mes compagnons & nous emmena tous ensemble aux prisons de la ville. Comme on nous y conduisoit, un des archers m'apprit que la vieille, qui demeuroit avec Camille, nous ayant soupçonnés de n'être pas de véritables valets de pied de la justice, elle nous avoit suivis jusqu'au cabaret : & que là ses soupçons s'étant tournés en certitude, elle en avoit averti la patrouille pour se venger de nous.

On nous fouilla d'abord par tout. On nous ôta le collier, les pendans & le flambeau. On m'arracha pareillement ma bague avec le rubis des Isles Philippines, que j'avois par malheur dans mes poches. On ne me laissa pas seulement les réaux que j'avois reçus ce jour-là pour mes ordonnances. Ce qui me prouva que les gens de justice de Valladolid sçavoient aussi bien faire leur charge que ceux d'Astorga, & que tous ces messieurs avoient des manieres uniformes. Tandis qu'on me spolioit de mes bijoux & de mes especes, l'officier de la patrouille qui étoit présent, contoit notre aventure aux ministres de la spoliation. Le fait leur sembla si grave, que la plûpart d'entr'eux nous trouvoient dignes du dernier supplice. Les autres, moins sévères, disoient que nous pourrions en être quittes pour chacun deux cens coups de fouet, avec quel-

quelques années de service sur mer. En attendant la décision de monsieur le corrégidor, on nous enferma dans un cachot où nous nous couchâmes sur la paille dont il étoit presque aussi jonché qu'une écurie où l'on a fait la litiere aux chevaux. Nous aurions pu y demeurer long-tems & n'en sortir que pour aller aux galeres, si dès le lendemain le seigneur Manuel Ordonnez n'eût entendu parler de notre affaire, & résolu de tirer Fabrice de prison. Ce qu'il ne pouvoit faire sans nous délivrer tous avec lui. C'étoit un homme fort estimé dans la ville. Il n'épargna point les sollicitations ; & tant par son crédit, que par celui de ses amis, il obtint au bout de trois jours notre élargissement. Mais nous ne sortîmes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés ; le flambeau, le collier, les pendans, ma bague & le rubis, tout y resta. Cela me fit souvenir de ces vers de Virgile qui commencent par *Sic vos non vobis*.

D'abord que nous fûmes en liberté, nous retournâmes chez nos maîtres. Le docteur Sangrado me reçut bien : mon pauvre Gil Blas, me dit-il, je n'ai sçu que ce matin ta disgrâce. Je me préparois à solliciter fortement pour toi. Il faut te consoler de cet accident, mon ami, & t'attacher plus que jamais à la médecine. Je répondis que j'étois dans ce dessein ; & véritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il arriva, comme mon maître l'a-

voit

voit si heureusement prédit, qu'il y eut bien de maladies. Des fièvres malignes commencèrent à regner dans la ville & dans les faubourgs. Tous les médecins de Valladolid eurent de la pratique, & nous particulièrement. Il ne se passoit point de jour que nous ne vissions chacun huit ou dix malades. Ce qui suppose bien de l'eau bue & du sang répandu. Mais je ne sçais comment cela se faisoit : ils mouroient tous, soit que nous les traitassions d'une manière propre à cela, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous faisons rarement trois visites à un même malade. Dès la seconde, nous apprenions qu'il venoit d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étois qu'un jeune médecin qui n'avoit pas encore eu le tems de s'endurcir au meurtre, je m'affligeois des événemens funestes qu'on pouvoit m'imputer. Monsieur, dis-je un soir au docteur Sangrado, j'atteste ici le ciel que je suis exactement votre méthode. Cependant tous mes malades vont en l'autre monde. On diroit qu'ils prennent plaisir à mourir pour décrediter notre médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portoit en terre. Mon enfant, me répondit-il, je pourrois te dire à peu près la même chose. Je n'ai pas souvent la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains ; & si je n'étois pas aussi sûr de mes principes que je le suis, je croirois mes remèdes contraires à presque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire,

croire, monsieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curiosité des préparations chymiques à nos malades. Essayons le kermés. Le pis qu'il en puisse arriver, c'est qu'il produise le même effet que notre eau chaude & nos saignées. Je ferois volontiers cet essai, répliqua-t-il, si cela ne tiroit pas à conséquence, mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente saignée & l'usage de la boisson : veux-tu que j'aie décrier mon ouvrage ? Oh ! vous avez raison, lui répartis-je, il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis. Ils diroient que vous vous laissez défabuser. Ils vous perdroient de réputation. Périront plutôt le peuple, la noblesse & le clergé. Allons donc toujours notre train. Après tout, nos confrères, malgré l'aversion qu'ils ont pour la saignée, ne savent pas faire de plus grands miracles que nous ; & je crois que leurs drogues valent bien nos spécifiques.

Nous continuâmes à travailler sur nouveaux frais, & nous y procédâmes de manière qu'en moins de six semaines nous fîmes autant de veuves & d'orphelins que le siège de Troye. Il sembloit que la peste fut dans Valladolid, tant on y faisoit de funérailles. Il venoit tous les jours au logis quelque pere nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochoit la mort de son neveu. Pour les neveux & les fils dont les oncles & les peres s'étoient mal trouvés de nos remedes,

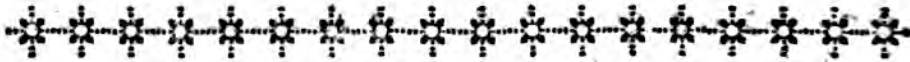
ils ne paroissent point chez nous. Les maris étoient aussi fort discrets : ils ne nous chicanotent point sur la perte de leurs femmes. Mais les personnes affligées dont il nous falloit essuyer les reproches, avoient quelquefois une douleur brutale. Ils nous appelloient ignorans assassins. Ils ne ménageoient point les termes. J'étois ému de leurs épithètes ; mais mon maître, qui étoit fait à cela, les écoutoit de sang froid. J'aurois pu comme lui m'accoutumer aux injures, si le ciel, pour ôter sans doute aux malades de Valladolid un de leurs fleaux, n'eût fait naître une occasion de me dégoûter de la médecine, que je pratiquois avec si peu de succès. C'est de quoi je vais faire un détail fidele, dût le lecteur en rire à mes dépens.

Il y avoit dans notre voisinage un jeu de paume où les fainéans de la ville s'assembloient chaque jour. On y voyoit un de ces braves de profession qui s'érigent en maîtres & décident les différends dans les tripots. Il étoit de Biscaye & se faisoit appeller don Rodrigue de Mondragon. Il paroissoit avoir trente ans. C'étoit un homme d'une taille ordinaire, mais sec & nerveux. Outre deux petits yeux étincelans qui lui rouloient dans la tête & sembloient menacer tous ceux qu'il regardoit, un nez fort épaté lui tomboit sur une moustache roussie, qui s'élevoit en croc jusqu'à la temple. Il avoit la parole si rude & si brusque qu'il n'avoit qu'à parler, pour inspirer de l'effroi. Ce casseur de raquettes  
s'étoit

s'étoit rendu le tyran du jeu de paume. Il jugeoit imperieusement les contestations qui survenoient entre les joueurs, & il ne falloit pas qu'on appellât de ses jugemens, à moins que l'appellant ne voulût se résoudre à recevoir de lui lendemain un cartel de défi. Tel que je viens de représenter le seigneur don Rodrigue, que le *don*, qu'il mettoit à la tête de son nom, n'empêchoit pas d'être roturier, il fit une tendre impression sur la maîtresse du tripot. C'étoit une femme de quarante ans, riche, assez agréable, & veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaire. Ce ne fut pas assurément par sa beauté ; ce fut donc par ce je ne sçais quoi qu'on ne sçauroit dire. Quoi qu'il en soit, elle eut du goût pour lui & forma le dessein de l'épouser ; mais dans le tems qu'elle se préparoit à consommer cette affaire, elle tomba malade & malheureusement pour elle je devins son médecin. Quand sa maladie n'auroit pas été une fièvre maligne, mes remèdes suffisoient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours, je remplis de deuil le tripot. La paumière alla où j'envoyois tous mes malades, & ses parens s'emparèrent de son bien. Don Rodrigue au désespoir d'avoir perdu sa maîtresse, ou plutôt l'espérance d'un mariage très-avantageux pour lui, ne se contenta pas de jeter feu & flammes contre moi, il jura qu'il me passeroit son épée au travers du corps, & m'extermineroit à la première vue. Un voisin charitable m'avertit



de ce serment, & la connoissance que j'avois de Mondragon, bien loin de me faire mépriser cet avis, me remplit de trouble & de frayeur. Je n'osois sortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme, & je m'imaginai sans cesse le voir entrer dans notre maison d'un air furieux. Je ne pouvois goûter un moment de repos. Cela me détacha de la médecine, & je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé, & après avoir dit adieu à mon maître qui ne put me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans craindre de trouver don Rodrigue en mon chemin.



## CHAPITRE VI.

*Quelle route il prit en sortant de Valladolid, & quel homme le joignit en chemin.*

**J**E marchois fort vite & regardois de tems en tems derriere moi, pour voir si ce redoutable Biscayen ne suivoit point mes pas. J'avois l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenois pour lui tous les arbres & les buissons. Je sentoie à tous momens mon cœur tressaillir d'effroi. Je me rassurai pourtant après avoir fait une bonne lieue & je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me proposois d'aller. Je quittois sans peine le séjour de Valladolid ; tout mon

mon regret étoit de me séparer de Fabrice, mon cher Pylade, à qui je n'avois pu même faire mes adieux. Je n'étois nullement fâché d'avoir renoncé à la médecine ; au contraire, je demandois pardon à Dieu de l'avoir exercée. Je ne laissai pas de compter avec plaisir l'argent que j'avois dans mes poches, bien que ce fût le salaire de mes assassinats. Je ressemblois aux femmes qui cessent d'être libertines, mais qui gardent toujours à bon compte le profit de leur libertinage. J'avois en réaux, à peu près, le valeur de cinq ducats. C'étoit là tout mon bien. Je me promettois avec cela de me rendre à Madrid où je ne doutois point que je ne trouvasse quelque bonne condition. D'ailleurs, je souhaitois passionnément d'être dans cette superbe ville qu'on m'avoit vantée comme l'abrégé de toutes les merveilles du monde.

Tandis que je rappellois tout ce que j'en avois oui dire, & que je jouissois par avance des plaisirs qu'on y prend, j'entendis la voix d'un homme qui marchoit sur mes pas, & qui chantoit à plein gosier. Il avoit sur le dos un sac de cuir, une guitarre pendue au col, & il portoit une assez longue épée. Il alloit si bon train qu'il me joignit en peu de tems. C'étoit un des deux garçons barbiers avec qui j'avois été en prison pour l'aventure de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord l'un l'autre, quoique nous eussions changé d'habit, & nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément sur un grand chemin.

Si je lui témoignai que j'étois ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, il me parut de son côté sentir une extrême joie de me revoir. Je lui contai pourquoi j'avois abandonné Valladolid, & lui, pour me faire la même confidence, m'apprit qu'il avoit eu du bruit avec son maître, & qu'ils s'étoient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'eusse voulu, ajouta-t-il, demeurer plus long-tems à Valladolid, j'y aurois trouvé dix boutiques pour une ; car, sans vanité, j'ose dire qu'il n'est point de barbier en Espagne, qui sçache mieux que moi raser à poil & à contrepoil, & mettre un moustache en papillotes. Mais je n'ai pu résister davantage au violent desir que j'ai de retourner dans ma patrie, d'où il y a dix années entieres que je suis parti. Je veux respirer un peu l'air natal, & sçavoir dans quelle situation sont mes parens. Je serai chez eux après demain ; puisque l'endroit qu'ils habitent & qu'on appelle Olmédo, est un gros village en deçà de Ségovie.

Je résolus d'accompagner ce barbier jusques chez lui, & d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes en poursuivant notre route. Ce jeune homme étoit de bonne humeur & avoit l'esprit agréable. Au bout d'une heure de conversation, il me demanda si je me sentois de l'appétit. Je lui répondis qu'il le verroit à la première hôtellerie. En attendant que nous

nous y arrivions, me dit-il, nous pouvons faire une pause. J'ai dans mon sac de quoi déjeûner. Quand je voyage, j'ai toujours soin de porter des provisions. Je ne me charge point d'habits, de linge, ni d'autres hardes inutiles. Je ne veux rien de superflu. Je ne mets dans mon sac que des munitions de bouche avec mes rasoirs, & une favonnette. Je n'ai besoin que de cela. Je louai sa prudence & consentis de bon cœur à la pause qu'il me proposoit. J'avois faim, & je me préparois à faire un bon repas. Après ce qu'il venoit de dire, je m'y attendois. Nous nous détournâmes un peu du grand chemin, pour nous affeoir sur l'herbe. Là, mon garçon barbier étala ses vivres, qui consistoient dans cinq ou six oignons avec quelques morceaux de pain & de fromage, mais ce qu'il produisit comme la meilleure pièce du sac, fut un petit outre rempli, disoit-il, d'un vin délicat & friand. Quoique les mets ne fussent pas bien savoureux, la faim qui nous pressoit l'un & l'autre, ne nous permit pas de les trouver mauvais ; & nous vuidâmes aussi l'outre, où il y avoit environ deux pintes d'un vin qu'il se seroit fort bien passé de me vanter. Nous nous levâmes après cela, & nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gayeté. Le barbier, à qui Fabrice avoit dit qu'il m'étoit arrivé des aventures très particulières, me pria de les lui apprendre moi-même. Je crus ne pouvoir rien refuser à un homme qui m'avoit si bien régalé. Je lui  
donnai

donnai la satisfaction qu'il demandoit. Ensuite, je lui dis que pour reconnoître ma complaisance, il falloit qu'il me contât aussi l'histoire de sa vie. Oh ! pour mon histoire, s'écria-t-il, elle ne mérite guere d'être entendue. Elle ne contient que des faits fort simples. Néanmoins, ajouta-t'il, puisque nous n'avons rien de meilleur à faire, je vais vous la raconter telle qu'elle est. En même tems, il en fit le récit, à peu près de cette sorte.



## CHAPITRE VII.

### *Histoire du garçon barbier.*

**F**ernand Perès de la Fuente mon grand-pere (je prends la chose de loin), après avoir été pendant cinquante ans barbier du village d'Olmédo, mourut, & laissa quatre fils. L'aîné, nommé Nicolas, s'empara de la boutique, & lui succéda dans sa profession. Bertrand, le puîné, se mettant le commerce en tête, devint marchand mercier, & Thomas qui étoit le troisieme se fit maître d'école. Pour le quatrieme, qu'on appelloit Pédro, comme il se sentoit né pour les belles lettres, il vendit une petite piece de terre, qu'il avoit eue pour son partage, & alla demeurer à Madrid, où il espéroit qu'un jour il se feroit distinguer par son sçavoir & par son esprit. Ses trois autres freres ne se séparèrent point. Ils s'établirent

s'établirent à Olmédo, en se mariant avec des filles de laboureurs, qui leur apportèrent en mariage peu de bien, mais en récompense une grande fécondité. Elles firent des enfans comme à l'envi l'une de l'autre. Ma mere, femme du barbier, en mit au monde six pour sa part dans les cinq premières années de son mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon pere m'apprit de très-bonne heure à raser ; & lorsqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce sac que vous voyez, me ceignit d'une longue épée, & me dit : Va, Diégo, tu es en état présentement de gagner ta vie ; va courir le pays. Tu as besoin de voyager pour te dégourdir & te perfectionner dans ton art. Pars, & ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Espagne. Que je n'entende point parler de toi avant ce tems-là. En achevant ces paroles, il m'embrassa de bonne amitié & me poussa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon pere. Pour ma mere, qui avoit moins de rudesse dans ses mœurs, elle parut plus sensible à mon départ. Elle laissa couler quelques larmes & me glissa même dans la main un ducat à la dérobée. Je sortis donc ainsi d'Olmédo & pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cens pas, que je m'arrêtai pour visiter mon sac. J'eus envie de voir ce qu'il y avoit dedans, & de connoître précisément ce que je possédois. J'y trouvai une trousse où étoient deux rasoirs qui sembloient avoir rasé

rasé dix générations, tant ils étoient usés, avec une bandelette de cuir pour les repasser & un morceau de savon. Outre cela, une chemise de chanvre toute neuve, une vieille paire de souliers de mon pere, & ce qui me réjouit plus que tout le reste, une vingtaine de réaux enveloppés dans un chiffon de linge. Voilà quelles étoient mes facultés. Vous jugez bien par-là que maître Nicolas le barbier comptoit beaucoup sur mon sçavoir faire, puisqu'il me laissoit partir avec si peu de chose. Cependant la possession d'un ducat & de vingt réaux ne manqua pas d'éblouir un jeune homme qui n'avoit jamais eu d'argent. Je crus mes finances inépuisables, & transporté de joie, je continuai mon chemin, en regardant de moment en moment la garde de ma rapiere, dont la lame me battoit à chaque pas le mollet, ou s'embarrassoit dans mes jambes.

J'arrivai sur le soir au village d'Ataquinès avec un très-rude appétit. J'allai loger à l'hôtellerie, & comme si j'eusse été en état de faire de la dépense, je demandai d'un ton haut à souper. L'hôte me considéra quelque tems & voyant à qui il avoit affaire, il me dit d'un air doux : Ça, mon gentilhomme, vous ferez satisfait. On va vous traiter comme un prince. En parlant de cette sorte, il me mena dans une petite chambre, où il m'apporta, un quart d'heure après, un civé de matou, que je mangeai avec la même avidité, que s'il eut été de lievre ou de lapin.

pin. Il accompagna cet excellent ragoût d'un vin qui étoit si bon, disoit-il, que le roi n'en buvoit pas de meilleur. Je m'apperçus pourtant que c'étoit du vin gâté. Mais cela ne m'empêcha pas de lui faire autant d'honneur qu'au matou. Il falloit ensuite, pour achever d'être traité comme un prince, que je couchasse dans un lit plus propre à causer l'insomnie qu'à l'oter. Peignez-vous un grabat fort étroit & si court que je ne pouvois étendre les jambes, tout petit que j'étois. D'ailleurs, il n'avoit pour matelas & lit de plume, qu'une simple paille piquée & couverte d'un drap mis en double, qui depuis le dernier blanchissage, avoit servi peut-être à cent voyageurs. Néanmoins dans ce lit, que je viens de représenter, l'estomac plein du civé & de ce vin délicieux que l'hôte m'avoit donné, graces à ma jeunesse & à mon tempérament, je dormis d'un profond sommeil & passai la nuit sans indigestion.

Le jour suivant, lorsque j'eus déjeuné & bien payé la bonne chere qu'on m'avoit faite, je me rendis tout d'une traite à Ségovie. Je n'y fus pas si-tôt que j'eus le bonheur de trouver une boutique, où l'on me reçut pour ma nourriture & mon entretien ; mais je n'y demurai que six mois ; un garçon barbier avec qui j'avois fait connoissance, & qui vouloit aller à Madrid me débaucha, & je partis pour cette ville avec lui. Je me plaçai là sans peine sur le même pied qu'à Ségovie.

J'entra



J'entrai dans une boutique des plus achalandées. Il est vrai qu'elle étoit auprès de l'église de Sainte Croix, & que la proximité du *Theâtre du Prince* y attiroit bien de la pratique. Mon maître, deux grands garçons & moi, nous ne pouvions presque suffire à servir les hommes qui venoient s'y faire raser. J'en voyois de toutes sortes de conditions; mais entr'autres des comédiens & des auteurs. Un jour deux personnages de cette dernière espece s'y trouverent ensemble. Ils commencerent à s'entrenir des poëtes & des poësies du tems, & je leur entendis prononcer le nom de mon oncle. Cela me rendit plus attentif à leurs discours que je ne l'avois été: Don Juan de Zavaléta, disoit l'un, est un auteur sur lequel il me paroît que le public ne doit pas compter. C'est un esprit froid, un homme sans imagination. Sa dernière pièce l'a furieusement décrié. Et Luis Velez de Guévara, disoit l'autre, ne vient-il pas de donner un bel ouvrage au public? a-t-on jamais rien vu de plus misérable? Ils nommerent encore je ne sçais combien d'autres poëtes dont j'ai oublié les noms; je me souviens seulement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon oncle, ils en firent une mention plus honorable. Ils convinrent tous deux que c'étoit un garçon de mérite. Oui, dit l'un, don Pédro de la Fuente est un auteur excellent. Il y a dans ses livres une fine plaisanterie mêlée d'érudition, qui les rend piquans & pleins de sel. Je ne suis pas surpris s'il est  
estimé

estimé de la cour & de la ville, & si plusieurs grands lui font des pensions. Il y a déjà bien des années, dit l'autre, qu'il jouit d'un assez gros revenu. Il a sa nourriture & son logement chez le duc de Médina Celi. Il ne fait point de dépense. Il doit être fort bien dans ses affaires.

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces poètes dirent de mon oncle. Nous avons appris dans la famille qu'il faisoit du bruit à Madrid par ses ouvrages. Quelques personnes en passant par Olmédo, nous l'avoient dit ; mais comme il négligeoit de nous donner de ses nouvelles & qu'il paroissoit fort détaché de nous : de notre côté, nous vivions dans une très-grande indifférence pour lui. Bon sang toutefois ne peut mentir. Dès que j'entendis dire qu'il étoit dans une belle passe & que je sçus où il demuroit, je fus tenté de l'aller trouver. Une chose m'embarrassoit : les auteurs l'avoient appelé don Pédro. Ce *don* me fit quelque peine & je craignis que ce ne fût un autre poète que mon oncle. Cette crainte pourtant ne m'arrêta point. Je crus qu'il pouvoit être devenu noble ainsi que bel esprit, & je résolus de le voir. Pour cet effet, avec la permission de mon maître, je m'ajustai un matin le mieux que je pus & je sortis de notre boutique, un peu fier d'être neveu d'un homme qui s'étoit acquis tant de réputation par son génie. Les barbiers ne sont pas les gens du monde les moins susceptibles de vanité. Je commençai à concevoir

une grande opinion de moi, & marchant d'un air présomptueux, je me fis enseigner l'hôtel du duc de Médina Celi. Je me présentai à la porte & dis que je souhaitois de parler au seigneur don Pédro de la Fuente. Le portier me montra du doigt au fond d'une cour un petit escalier & me répondit: Montez par-là, puis frappez à la première porte que vous rencontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me disoit: je frappai à une porte. Un jeune homme vint ouvrir, & je lui demandai si c'étoit-là que logeoit le seigneur don Pédro de la Fuente. Oui, me répondit-il; mais vous ne sçauriez lui parler présentement. Je serois bien-aïse, lui dis-je, de l'entretenir. Je viens lui apprendre des nouvelles de sa famille. Quand vous auriez, repartit-il, des nouvelles du Pape à lui dire, je ne vous introduirois pas dans sa chambre en ce moment. Il compose, & lorsqu'il travaille, il faut bien se garder de le distraire de son ouvrage. Il ne sera visible que sur le midi. Allez faire un tour & revenez dans ce tems-là.

Je sortis & me promenai toute la matinée dans la ville, en songeant sans cesse à la réception que mon oncle me feroit. Je crois, disois-je, qu'il sera ravi de me voir. Je jugeois de ses sentimens par les miens & je me préparois à une reconnoissance fort touchante. Je retournai chez lui en diligence à l'heure qu'on m'avoit marquée. Vous arrivez à propos, me dit son valet. Mon maître va bientôt sortir. Attendez ici un instant.

stant. Je vais vous annoncer. A ces mots, il me laissa dans l'antichambre. Il y revint un moment après, & me fit entrer dans la chambre de son maître, dont le visage me frappa d'abord par un air de famille. Il me sembla que c'étoit mon oncle Thomas, tant ils se ressembloient tous deux. Je le saluai avec un profond respect & lui dis que j'étois fils de maître Nicolas de la Fuente barbier d'Olmédo : je lui appris aussi que j'exerçois à Madrid depuis trois semaines le métier de mon pere en qualité de garçon, & que j'avois dessein de faire le tour de l'Espagne pour me perfectionner. Tandis que je parlois, je m'apperçus que mon oncle rêvoit. Il doutoit apparemment s'il me desavoueroit pour son neveu, ou s'il se déferoit adroitement de moi. Il choisit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant & me dit : Hé bien, mon ami, comment se portent ton pere & tes oncles ? Dans quel état sont leurs affaires ? Je commençai là-dessus à lui représenter la propagation copieuse de notre famille. Je lui en nommai tous les enfans, mâles & femelles, & je compris dans cette liste jusqu'à leurs parains & leurs maraines. Il ne parut pas s'intéresser infiniment à ce détail, & venant à ses fins, Diégo, reprit-il, j'approuve fort que tu coures le pays pour te rendre parfait dans ton art ; & je te conseille de ne point t'arrêter plus long-tems à Madrid. C'est un séjour pernicieux pour la jeunesse. Tu t'y perdrois, mon enfant. Tu feras mieux d'al-

ter dans les autres villes du royaume. Les mœurs n'y sont pas si corrompues. Va-t-en, poursuivit-il; & quand tu seras prêt à partir, viens me revoir, je te donnerai une pistole, pour t'aider à faire le tour de l'Espagne. En disant ces paroles, il me mit doucement hors de sa chambre & me renvoya.

Je n'eus pas l'esprit de m'appercevoir qu'il ne cherchoit qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique & rendis compte à mon maître de la visite que je venois de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du seigneur don Pédro, & il me dit : Je ne suis pas du sentiment de votre oncle. Au lieu de vous exhorter à courir le pays, il devoit plutôt, ce me semble, vous engager à demeurer dans cette ville. Il voit tant de personnes de qualité. Il peut aisément vous placer dans une grande maison, & vous mettre en état de faire peu à peu une grosse fortune. Frappé de ce discours qui me présentoit de flatteuses images, j'allai, deux jours après, retrouver mon oncle, & je lui proposai d'employer son crédit pour me faire entrer chez quelque seigneur de la cour. Mais la proposition ne fut pas de son goût. Un homme vain qui entroit librement chez les grands & mangeoit tous les jours avec eux, n'étoit pas bien aise, pendant qu'il seroit à la table des maîtres, qu'on vît son neveu à la table des valets. Le petit Diégo auroit fait rougir le seigneur don Pédro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire, & même  
très-

très-rudement. Comment, petit libertin, me dit-il, d'une air furieux, tu veux quitter ta profession ! Va, je t'abandonne aux gens qui te donnent de si pernicious conseils. Sors de mon appartement & n'y remets jamais le pied. Autrement je te ferai châter comme tu le mérites. Je fus bien étourdi de ces paroles & plus encore du ton sur lequel mon oncle le prenoit. Je me retirai les larmes aux yeux & fort touché de la dureté qu'il avoit pour moi. Cependant comme j'ai toujours été vif & fier de mon naturel j'essuyai bientôt mes pleurs. Je passai même de la douleur à l'indignation & je résolus de laisser-là ce mauvais parent dont je m'étois bien passé jusqu'à ce jour.

Je ne pensai plus qu'à cultiver mon talent. Je m'attachai au travail. Je faisois toute la journée, & le soir, pour donner quelque récréation à mon esprit, j'apprenois à jouer de la guitare. J'avois pour maître de cet instrument un vieux *Senor Escudero* à qui je faisois la barbe. Il me montrait aussi la musique qu'il sçavoit parfaitement. Il est vrai qu'il avoit été chantre autrefois dans une cathédrale. Il se nommoit Marcos de Oubregon. C'étoit un homme sage, qui avoit autant d'esprit que d'expérience, & qui m'aimoit comme si j'eusse été son fils. Il servoit d'écuyer à la femme d'un médecin qui demouroit à trente pas de notre maison. Je l'allois voir sur la fin du jour, aussitôt que j'avois quitté l'ouvrage, & nous faisions tous deux,

assis sur le seuil de la porte, un petit concert qui ne déplaisoit pas au voisinage. Ce n'est pas que nous eussions des voix fort agréables ; mais en raclant le boyau nous chantions l'un & l'autre méthodiquement notre partie, & cela suffisoit pour donner du plaisir aux personnes qui nous écoutoient. Nous divertissions particulièrement dona Mergelina femme du médecin. Elle venoit dans l'allée nous entendre & nous obligeoit quelquefois à recommencer les airs qui se trouvoient le plus de son goût. . . Son mari ne l'empêchoit pas de prendre ce divertissement. C'étoit un homme qui, bien qu'Espagnol & déjà vieux, n'étoit nullement jaloux. D'ailleurs sa profession l'occupoit tout entier ; & comme il revenoit le soir fatigué d'avoir été chez ses malades, il se couchoit de très-bonne heure, sans s'inquiéter de l'attention que la femme donnoit à nos concerts. Peut-être aussi qu'il ne les croyoit pas fort capables de faire de dangereuses impressions. Il faut ajouter à cela qu'il ne pensoit pas avoir le moindre sujet de crainte, Mergeline étant une dame jeune & belle à la vérité, mais d'une vertu si sauvage, qu'elle ne pouvoit souffrir les regards des hommes : il ne lui faisoit donc point un crime d'un passe-tems qui lui paroissoit innocent & honnête, & il nous laissoit chanter tant qu'il nous plaîsoit.

Un soir comme j'arrivois à la porte du médecin, dans l'intention de me rejouir à mon ordinaire, j'y trouvai le vieil écuyer qui m'attendoit.

tendoit. Il me prit par la main & me dit qu'il vouloit faire un tour de promenade avec moi, avant que de commencer notre concert. En même tems, il m'entraîna dans une rue détournée, où voyant qu'il pouvoit m'entretenir en liberté : Diégo, mon fils, me dit-il d'un air triste, j'ai quelque chose de particulier à vous apprendre. Je crains fort, mon enfant, que nous ne nous repentions l'un & l'autre de nous amuser tous les soirs à faire des concerts à la porte de mon maître. J'ai sans doute beaucoup d'amitié pour vous. Je suis bien aise de vous avoir montré à jouer de la guitarre & à chanter ; mais si j'avois prévu le malheur qui nous menace, vive Dieu, j'aurois choisi un autre endroit pour vous donner des leçons. Ce discours m'effraya. Je priai l'écuyer de s'expliquer plus clairement & de me dire ce que nous avions à craindre ; car je n'étois pas homme à braver le péril, & je n'avois pas encore fait mon tour d'Espagne. Je vais, reprit-il, vous conter ce qu'il est nécessaire que vous sçachiez pour bien comprendre tout le danger où nous sommes.

Lorsque j'entrai, poursuivit-il, au service du médecin, & il y a de cela une année, il me dit un matin, après m'avoir conduit devant sa femme : Voyez, Marcos, voyez votre maîtresse. C'est cette dame que vous devez accompagner par tout. J'admirei dona Mergelina. Je la trouvai merveilleusement belle, faite à peindre, & je fus particulièrement charmé de l'air agréable qu'elle a dans son port.



port. Seigneur, répondis-je au médecin, je suis trop heureux d'avoir à servir une dame si charmante. Ma réponse déplut à Mergeline, qui me dit d'un ton brusque ; *Voyez donc celui-là. Il s'émancipe vraiment. Oh je n'aime point qu'on me dise des douceurs, moi.* Ces paroles sorties d'une si belle bouche me surprirent étrangement. Je ne pouvois concilier ces façons de parler rustiques & grossières avec l'agrément que je voyois répandu dans toute la personne de ma maîtresse. Pour son mari, il y étoit accoutumé, & s'applaudissant même d'avoir une épouse d'un si rare caractère : Marcos, me dit-il, ma femme est un prodige de vertu. Ensuite, comme il s'aperçut qu'elle se couvroit de sa mante & se disposoit à sortir pour aller entendre la messe, il me dit de la mener à l'église. Nous ne fûmes pas plutôt dans la rue, que nous rencontrâmes, ce qui n'est pas extraordinaire, des hommes, qui frappés du bon air de dona Mergelina, lui dirent en passant des choses flatteuses. Elle leur répondoit ; mais vous ne sçauriez vous imaginer jusqu'à quel point ses réponses étoient fottes & ridicules. Ils en demeuroient tous étonnés, & ne pouvoient concevoir qu'il y eût au monde une femme qui trouvât mauvais qu'on la louât. Hé, madame, lui dis-je d'abord, ne faites point d'attention aux discours qui vous sont adressés. Il vaut mieux garder le silence, que de parler avec aigreur. Non, non, me repartit-elle, je veux apprendre à ces insolens, que  
je

Je ne suis point femme à souffrir qu'on me manque de respect. Enfin, il lui échappa tant d'impertinences, que je ne pus m'empêcher de lui dire tout ce que je pensois au hazard de lui déplaire. Je lui representai avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fut possible, qu'elle faisoit tort à la nature & gâtoit mille bonnes qualités par son humeur sauvage : qu'une femme douce & polie pouvoit se faire aimer sans le secours de la beauté ; au lieu qu'une belle personne sans la douceur & la politesse devenoit un objet de mépris. J'ajoutai à ces raisonnemens je ne sçais combien d'autres semblables, qui avoient tous pour but la correction de ses mœurs. Après avoir bien moralisé, je craignois que ma franchise n'excitât la colere de ma maîtresse & ne m'attirât quelque désagréable repartie ; néanmoins elle ne se révolta point contre ma remontrance, elle se contenta de la rendre inutile, de même que celles qu'il me prit sottement envie de lui faire les jours suivans.

Je me lassai de l'avertir en vain de ses défauts, & je l'abandonnai à la férocité de son naturel. Cependant, le croirez-vous ? cet esprit farouche : cette orgueilleuse femme est depuis deux mois entierement changée d'humeur. Elle a de l'honnêteté pour tout le monde & des manieres très-agréables. Ce n'est plus cette même Mergeline qui ne répondoit que des sottises aux hommes qui lui tenoient des discours obligeans. Elle est devenue

venue sensible aux louanges qu'on lui donne. Elle aime qu'on lui dise qu'elle est belle, qu'un homme ne peut la voir impunément. Les flatteries lui plaisent. Elle est présentement comme une autre femme. Ce changement est à peine concevable ; & ce qui doit encore vous étonner davantage, c'est d'apprendre que vous êtes l'auteur d'un si grand miracle. Oui, mon cher Diégo, continua l'écuyer, c'est vous qui avez ainsi métamorphosé dona Mergelina. Vous avez fait une brebis de cette tigresse. En un mot, vous vous êtes attiré son attention. Je m'en suis aperçu plus d'une fois, & je me connois mal en femmes, ou bien elle a conçu pour vous un amour très-violent. Voilà, mon fils, la triste nouvelle que j'avois à vous annoncer, & la facheuse conjoncture où nous nous trouvons.

Je ne vois pas, dis-je alors au vieillard, qu'il y ait là-dedans un si grand sujet d'affliction pour nous ; ni que ce soit un malheur pour moi d'être aimé d'une jolie dame. Ah ! Diégo, repliqua-t-il, vous raisonnez en jeune homme. Vous ne voyez que l'appas ; vous ne prenez point garde à l'hameçon. Vous ne regardez que le plaisir, & moi j'envisage tous les désagrémens qui le suivent. Tout éclate à la fin. Si vous continuez de venir chanter à notre porte, vous irriterez la passion de Mergeline, qui, perdant peut-être toute retenue, laissera voir sa foiblesse au docteur Oloroso son mari ; & ce mari qui se  
montre

montre aujourd'hui si complaisant, parce qu'il ne croit pas avoir sujet d'être jaloux, deviendra furieux, se vengera d'elle & pourra nous faire à vous & à moi un fort mauvais parti. Hé bien, repris-je, seigneur Marcos, je me rends à vos raisons & m'abandonne à vos conseils. Prescrivez-moi la conduite que je dois tenir, pour prévenir tout sinistre accident. Nous n'avons qu'à ne plus faire de concerts, repartit-il. Cessez de paroître devant ma maîtresse. Quand elle ne vous verra plus, elle reprendra sa tranquillité. Demeurez chez votre maître, j'irai vous y trouver & nous jouerons là de la guitarre sans péril. J'y consens, lui dis-je, & je vous promets de ne plus remettre le pied chez vous : effectivement, je résolus de ne plus aller chanter à la porte du médecin & de me tenir désormais renfermé dans ma boutique, puisque j'étois un homme si dangereux à voir.

Cependant le bon écuyer Marcos, avec toute sa prudence, éprouva peu de jours après, que le moyen qu'il avoit imaginé pour éteindre les feux de dona Mergelina, produisoit un effet tout contraire. La dame, dès la seconde nuit, ne m'entendant point chanter, lui demanda pourquoi nous avions discontinué nos concerts, & pour quelle raison elle ne me voyoit plus. Il répondit que j'étois si occupé, que je n'avois pas un moment à donner à mes plaisirs. Elle parut se contenter de cette excuse, & pendant trois autres jours encore elle soutint mon absence

avec

avec assez de fermeté ; mais au bout de ce tems-là, elle perdit patience & dit à son écuyer : Vous me trompez, Marcos. Diégo n'a cessé sans sujet de venir ici. Il y a là-dessous un mystère que je veux éclaircir. Parlez, je vous l'ordonne. Ne me cachez rien. Madame, lui répondit-il, en la payant d'une autre défaite, puisque vous souhaitez de sçavoir les choses, je vous dirai qu'il lui est souvent arrivé, après nos concerts, de trouver chez lui la table desservie. Il n'ose plus s'exposer à se coucher sans souper. Comment sans souper ! s'écria-t-elle avec chagrin : que ne m'avez-vous dit cela plutôt ? se coucher sans souper ! Ah le pauvre enfant ! allez le voir tout à l'heure, & qu'il revienne dès ce soir. Il ne s'en retournera plus sans manger. Il y aura toujours ici un plat pour lui.

Qu'entends-je, lui dit l'écuyer, en feignant d'être surpris de ce discours ? quel changement, ô ciel ! Est-ce vous, madame, qui mettez ce langage ? Hé ! depuis quand êtes-vous si pitoyable & si sensible ? Depuis, répondit-elle brusquement, depuis que vous demeurez dans cette maison, ou plutôt depuis que vous avez condamné mes manières d'aigneuses, & que vous vous êtes efforcé d'adoucir la rudesse de mes mœurs. Mais hélas ! ajouta-t-elle en s'attendrissant, j'ai passé de l'une à l'autre extrémité. D'altière & d'insensible, que j'étois, je suis devenue trop douce & trop tendre. J'aime votre jeune ami Diégo, sans  
que

que je puisse m'en défendre ; & son absence, bien loin d'affoiblir mon amour, semble lui donner de nouvelles forces. Est-il possible, reprit le vieillard, qu'un jeune homme qui n'est ni beau, ni bien-fait, soit l'objet d'une passion si forte ! Je vous pardonnerois vos sentimens, s'ils vous avoient été inspirés par quelque cavalier d'un mérite brillant... Ah ! Marcos, interrompit Mergeline, je ne ressemble donc point aux autres personnes de mon sexe, ou bien, malgré votre longue expérience, vous ne les connoissez guere, si vous croyez que le mérite les détermine à faire un choix. Si j'en juge par moi-même, elles s'engagent sans délibération. L'amour est un dérèglement d'esprit qui nous entraîne vers un objet & nous y attache malgré nous. C'est une maladie qui nous vient comme la rage aux animaux. Cessez donc de me représenter que Diégo n'est pas digne de ma tendresse. Il suffit que je l'aime, pour trouver en lui mille belles qualités qui ne frappent point votre vue & qu'il ne possède peut-être pas. Vous avez beau me dire que ses traits & sa taille ne méritent pas la moindre attention ; il me paroît fait à ravir & plus beau que le jour. De plus, il a dans la voix une douceur qui me touche & il joue, ce me semble, de la guitarre avec une grace toute particulière. Mais, madame, répliqua Marcos, songez-vous à ce qu'est Diégo ? La bassesse de sa condition... Je ne suis guere plus que lui, interrompit-elle encore : &, quand même

je ferois une femme de qualité, je ne prendrois pas garde à cela.

Le résultat de cet entretien fut que l'écu-  
yer jugeant qu'il ne gagneroit rien alors sur  
l'esprit de sa maîtresse, cessa de combattre  
son entêtement comme un adroit pilote cede  
à la tempête qui l'écarte du port où il s'est  
proposé d'aller. Il fit plus, pour satisfaire  
la patronne, il me vint chercher, me prit à  
part, & après m'avoir conté ce qui s'étoit  
passé entre elle & lui: Vous voyez, Diégo,  
me dit-il, que nous ne sçaurions nous dis-  
penser de continuer nos concerts à la porte  
de Mergeline. Il faut absolument, mon ami,  
que cette dame vous revoie, autrement elle  
pourroit faire quelque folie qui nuiroit plus  
que toute autre chose à sa réputation. Je  
ne fis point le cruel. Je répondis à Mar-  
cos que je me rendrois chez lui sur la fin  
du jour avec ma guitare: qu'il pouvoit  
aller porter cette agréable nouvelle à sa  
maîtresse. Il n'y manqua pas, & ce fut  
pour cette amante passionnée un grand su-  
jet de ravissement d'apprendre qu'elle auroit  
ce soir-là le plaisir de me voir & de m'en-  
tendre.

Peu s'en fallut pourtant qu'un incident  
assez désagréable ne la frustrât de cette es-  
pérance. Je ne pus sortir de chez mon maî-  
tre avant la nuit, qui, pour mes péchés, se  
trouva très-obscur. Je marchois à tâtons  
dans la rue, & j'avois fait peut-être la moi-  
tié de mon chemin, lorsque d'une fenêtre  
on

On me coëffa d'une casfolette qui ne chatouilloit point l'odorat. Je puis dire même que je n'en perdis rien, tant je fus bien ajusté. Dans cette situation, je ne sçavois à quoi me refoudre : de retourner sur mes pas, quelle scene pour mes camarades ! C'étoit me livrer à toutes les mauvaises plaisanteries du monde. D'aller aussi chez Mergeline dans le bel état où j'étois, cela me faisoit de la peine. Je pris pourtant le parti de gagner la maison du médecin. Je rencontrai à la porte le vieil écuyer qui m'attendoit. Il me dit que le docteur Oloroso venoit de se coucher, & que nous pouvions librement nous divertir. Je répondis qu'il falloit auparavant nettoyer mes habits. En même tems je lui contai ma disgrâce. Il y parut sensible, & me fit entrer dans une salle où étoit sa maîtresse. D'abord que cette dame sçut mon aventure, & me vit tel que j'étois, elle me plaignit autant que si les plus grands malheurs me fussent arrivés ; puis apostrophant la personne qui m'avoit accommodé de cette maniere, elle lui donna mille malédictions. Hé, madame, lui dit Marcos, modérez vos transports. Considérez que cet événement est un pur effet du hazard. Il n'en faut point avoir un ressentiment si vif. Pourquoi, s'écria-t-elle avec emportement, pourquoi ne voulez-vous pas que je ressentive vivement l'offense qu'on a fait à ce petit agneau, à cette colombe sans fiel, qui ne se plaint pas seulement de l'outrage qu'il a reçu ? Ah !



que ne fais-je homme en ce moment pour le venger ?

Elle dit une infinité d'autres choses encore qui marquoient bien l'excès de son amour, qu'elle ne fit pas moins éclater par ses actions ; car tandis que Marcos s'occupoit à m'essuyer avec une serviette, elle courut dans sa chambre, & en apporta une boîte remplie de toutes sortes de parfums. Elle brûla des drogues odoriférantes & en parfuma mes habits. Après quoi, elle répandit dessus des essences abondamment. La fumigation & l'aspersion finie, cette charitable femme alla chercher elle-même dans la cuisine du pain, du vin, & quelques morceaux de mouton rôti, qu'elle avoit mis à part pour moi. Elle m'obligea de manger, & prenant plaisir à me servir, tantôt elle me coupoit ma viande & tantôt elle me versoit à boire, malgré tout ce que nous pouvions faire, Marcos & moi, pour l'en empêcher. Quand j'eus soupé, messieurs de la symphonie se préparèrent à bien accorder leur voix avec les guitarres. Nous fîmes un concert qui charma Merge-line. Il est vrai que nous affections de chanter des airs dont les paroles flattoient son amour, & il faut remarquer qu'en chantant je la regardois quelquefois du coin de l'œil, d'une manière qui mettoit le feu aux étoupes ; car le jeu commençoit à me plaire. Le concert, quoiqu'il durât depuis long-tems, ne m'ennuyoit point. Pour la dame, à qui les heures paroissent des momens, elle auroit volontiers

volontiers passé la nuit à nous entendre, si le vieil écuyer, à qui les momens parciffoient des heures, ne l'eut fait souvenir qu'il étoit déjà tard. Elle lui donna bien dix fois la peine de répéter cela. Mais elle avoit affaire à un homme infatigable là-dessus. Il ne la laissa point en repos, que je ne fusse parti. Comme il étoit sage & prudent, & qu'il voyoit sa maîtresse abandonnée à une folle passion, il craignit qu'il ne nous arrivât quelque traversé. Sa crainte fut bientôt justifiée. Le médecin, soit qu'il se doutât de quelque intrigue secrète, soit que le démon de la jalousie qui l'avoit respecté jusqu'alors, voulût l'agiter, s'avisa de blâmer nos concerts. Il fit plus : il les défendit en maître, & sans dire les raisons qu'il avoit d'en user de cette sorte, il déclara qu'il ne souffriroit pas davantage qu'on reçût chez lui des étrangers.

Marcos me signifia cette déclaration, qui me regardoit particulièrement, & dont je fus très-mortifié. J'avois conçu des espérances que j'étois fâché de perdre. Néanmoins pour rapporter les choses en fidele historien, je vous avouerai que je pris mon mal en patience. Il n'en fut pas de même de Mergeline. Ses sentimens en devinrent plus vifs : Mon cher Marcos, dit-elle à son écuyer ; c'est de vous seul que j'attends du secours. Faites en sorte, je vous prie, que je puisse voir secrètement Diégo. Que me demandez-vous, répondit le vieillard avec colere ? Je n'ai eu

que trop de complaisance pour vous. Je ne prétends point, pour satisfaire votre ardeur insensée, contribuer à déshonorer mon maître, à vous perdre de réputation, & à me couvrir d'infamie, moi qui ai toujours passé pour un domestique d'une conduite irréprochable. J'aime mieux sortir de votre maison, que d'y servir d'une manière si honteuse. Ah ! Marcos, interrompit la dame toute effrayée de ces dernières paroles, vous me percez le cœur, quand vous me parlez de vous retirer. Cruel, vous songez à m'abandonner, après m'avoir réduite dans l'état où je suis ! Rendez moi donc auparavant mon orgueil, & cet esprit sauvage que vous m'avez oté. Que n'ai-je encore ces heureux défauts ? Je serois aujourd'hui tranquille, au lieu que vos remontrances indiscrettes m'ont ravi le repos dont je jouissois. Vous avez corrompu mes mœurs, en voulant les corriger... Mais, poursuivit-elle en pleurant, que dis-je, malheureuse ? Pourquoi vous faire d'injustes reproches ? Non, mon pere, vous n'êtes point l'auteur de mon infortune. C'est mon mauvais sort qui me préparoit tant d'ennui. Ne prenez point garde, je vous en conjure aux discours extravagans qui m'échappent. Helas ! ma passion me trouble l'esprit. Ayez pitié de ma foiblesse. Vous êtes toute ma consolation ; & si ma vie vous est chere, ne me refusez point votre assistance.

A ces mots, ses pleurs redoublerent, de sorte qu'elle ne put continuer. Elle tira son mouchoir,

mouchoir, & s'en couvrant le visage, elle se laissa tomber sur une chaise comme une personne qui succombe à son affliction. Le vieux Marcos, qui étoit peut-être la meilleure pâte d'écuyer qu'on vit jamais, ne résista point à un spectacle si touchant. Il en fut vivement pénétré. Il confondit même ses larmes avec celles de sa maîtresse, & lui dit d'un air attendri : Ah ! madame, que vous êtes séduisante ! Je ne puis tenir contre votre douleur. Elle vient de vaincre ma vertu. Je vous promets mon secours. Je ne m'étonne plus si l'amour a la force de vous faire oublier votre devoir, puisque la compassion seule est capable de m'écarter du mien. Ainsi donc l'écuyer, malgré sa conduite irréprochable, se dévoua fort obligeamment à la passion de Mergeline. Il vint un matin m'instruire de tout cela, & il me dit en me quittant, qu'il concertoit déjà dans son esprit ce qu'il avoit à faire pour me procurer une secrète entrevue avec la dame. Il ranima par-là mon espérance : mais j'appris deux heures après, une très-mauvaise nouvelle. Un garçon apothicaire du quartier, une de nos pratiques, entra pour se faire faire la barbe. Tandis que je me disposois à le raser, il me dit : Seigneur Diégo, comment gouvernez-vous le vieil écuyer Marcos de Obrégon votre ami : Sçavez-vous qu'il va sortir de chez le docteur Oloroso ? Je lui répondis que non. C'est une chose certaine, reprit-il. On doit aujourd'hui lui donner son congé. Son maître  
& le

& le mien viennent, devant moi, tout à l'heure de s'entretenir à ce sujet ; & voici, poursuivit-il, quelle a été leur conversation : Seigneur Apuntador, a dit le médecin, j'ai une priere à vous faire. Je ne suis pas content d'un vieil écuyer que j'ai dans ma maison, & je voudrois bien mettre ma femme sous la conduite d'une duegne fidele, sévere & vigilante. Je vous entends, a interrompu mon maître. Vous auriez besoin de la dame Mélancia, qui a servi de gouvernante à mon épouse, & qui depuis six semaines que je suis veuf, demeure encore chez moi. Quoiqu'elle me soit utile dans mon ménage, je vous la cede, à cause de l'intérêt particulier que je prends à votre honneur. Vous pourrez vous reposer sur elle de la sureté de votre front. C'est la perle des duegnes : un vrai dragon pour garder la pudicité du sexe. Pendant douze années entieres qu'elle a été auprès de ma femme, qui comme vous sçavez, avoit de la jeunesse & de la beauté, je n'ai pas vu l'ombre d'un galant dans ma maison. Oh ! vive Dieu, il ne falloit pas s'y jouer ? Je vous dirai même que la défunte, dans les commencemens avoit une grande propension à la coqueterie, mais la dame Mélancia la refroidit bien-tôt, & lui inspira du goût pour la vertu. Enfin c'est un trésor que cette gouvernante ; & vous me remercierez plus d'une fois de vous avoir fait ce présent. Là-dessus le docteur a témoigné que ce discours lui donnoit bien de la joie, & ils sont convenus,

venus, le seigneur Apuntador & lui, que la duegne iroit dès ce jour remplir la place du vieil écuyer.

Cette nouvelle que je crus véritable, & qui l'étoit en effet, troubla les idées de plaisir dont je recommençois à me repaître, & Marcos l'après-dînée acheva de les confondre, en me confirmant le rapport du garçon apotiquaire. Mon cher Diégo, me dit le bon écuyer, je suis ravi que le docteur Oloroso m'ait chassé de sa maison. Il m'épargne par-là bien des peines. Outre que je me voyois à regret chargé d'un vilain emploi, il m'auroit fallu imaginer des ruses & des détours pour vous faire parler en secret à Mergeline. Quel embarras ! graces au ciel, je suis delivré de ces soins fâcheux & du danger qui les accompagnoit. De votre côté, mon fils, vous devez vous consoler de la perte de quelques doux momens qui auroient pu être suivis de mille chagrins. Je goûtai la morale de Marcos, parce que je n'espérois plus rien, & je quittai la partie. Je n'étois pas, je l'avoue, de ces amans opiniâtres qui se roidissent contre les obstacles, mais quand je l'aurois été, la dame Mélancia m'eût fait lâcher prise. Le caractère qu'on donnoit à cette duegne me paroissoit capable de désespérer tous les galans. Cependant avec quelques couleurs qu'on me l'eût peinte, je ne laissai pas deux ou trois jours après, d'apprendre que la femme du médecin avoit endormi cet Argus, ou corrompu sa fidélité.

Comme

Comme je sortois pour aller raser un de nos voisins, une bonne vieille m'arrêta dans la rue, & me demanda si je m'appellois Diégo de la Fuente. Je répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, c'est à vous que j'ai affaire. Trouvez-vous cette nuit à la porte de dona Mergelina, & quand vous y serez, faites-le connoître par quelque signal, & l'on vous introduira dans la maison. Hé bien, lui dis-je, il faut convenir du signe que je donnerai. Je sçais contrefaire le chat à raver, je miaulerai à diverses reprises. C'est assez, répliqua la méffagere de galanterie ; je vais porter votre réponse. Votre servante, seigneur Diégo, que le ciel vous conserve. Ah ! que vous êtes gentil ! Par sainte Agnés, je voudrois n'avoir que quinze ans ! je ne vous chercherois pas pour les autres. A ces paroles, l'officieuse vieille s'éloigna de moi.

Vous vous imaginez bien que ce message m'agita furieusement. Adieu la morale de Marcos. J'attendis la nuit avec impatience ; & quand je jugeai que le docteur Oloroso reposoit, je me rendis à sa porte. Là je me mis à faire des miaulemens qu'on devoit entendre de loin, & qui sans doute faisoient honneur au maître qui m'avoit enseigné un si bel art. Un moment après, Mergeline vint elle-même ouvrir doucement la porte, & la referma, dès que je fus dans la maison. Nous gagnâmes la salle où notre dernier concert avoit été fait, & qu'une petite lampe qui brûloit dans la cheminée éclairoit foiblement.

Nous

Nous nous assîmes à côté l'un de l'autre pour nous entretenir, tous deux fort émus, avec cette différence que le plaisir seul causoit toute son émotion, & qu'il entroit un peu de frayeur dans la mienne. Ma dame m'assuroit vainement que nous n'avions rien à craindre de la part de son mari ; je sentoïis un frisson qui troubloit ma joie. Madame, lui dis-je, comment avez-vous pu tromper la vigilance de votre gouvernante ? Après ce que j'ai oui dire de la dame Mélancia, je ne croyois pas qu'il vous fut possible de trouver les moyens de me donner de vos nouvelles, encore moins de me voir en particulier. Dona Mergelina souïrit à ce discours, & me répondit : Vous cesserez d'être surpris de la secrette entrevue que nous avons cette nuit ensemble, lorsque je vous aurai conté ce qui s'est passé entre ma duegne & moi. Lorsqu'elle entra dans cette maison, mon mari lui fit mille caresses, & me dit : Mergeline, je vous abandonne à la conduite de cette discrète dame, qui est un précis de toutes les vertus. C'est un miroir que vous aurez incessamment devant les yeux pour vous former à la sagesse. Cette admirable personne a gouverné pendant douze années la femme d'un apotiquaire de mes amis : mais gouverné ! . . . comme on ne gouverne point. Elle en a fait une espece de sainte.

Cet éloge que la mine sévere de la dame Mélancia ne démentoit point, me coûta bien des pleurs, & me mit au désespoir. Je me  
re-



représentai les leçons qu'il me faudroit écouter depuis le matin jusqu'au soir, & les réprimandes que j'aurois à effuyer tous les jours. Enfin, je m'attendois à devenir la femme du monde la plus malheureuse. Ne ménageant rien dans une si cruelle attente, je dis d'un air brusque à la duegne, d'abord que je me vis seule avec elle : Vous vous préparez sans doute à me bien faire souffrir ; mais je ne suis pas fort patiente, je vous en avertis. Je vous donnerai de mon côté toutes les mortifications possibles. Je vous déclare que j'ai dans le cœur une passion que vos remontrances n'en arracheront pas. Vous pouvez prendre vos mesures la-dessus. Redoublez vos soins vigilans. Je vous avoue que je n'épargnerai rien pour les tromper. A ces mots, la duegne refrognée, je crus qu'elle m'alloit bien haranguer pour son coup d'essai, se dérida le front, & me dit d'un air riant : Vous êtes d'une humeur qui me charme, & votre franchise excite la mienne. Je vois que nous sommes faites l'une pour l'autre. Ah ! belle Mergeline, que vous me connoissez mal, si vous jugez de moi par le bien que le docteur votre époux vous en a dit, ou sur ma vue rebarbarative ! Je ne suis rien moins qu'une ennemie des plaisirs, & je ne me rends ministre de la jalousie des maris, que pour servir les jolies femmes. Il y a longtems que je possède le grand art de me masquer ; & je puis dire que je suis doublement heureuse, puisque je jouis tout ensemble de la commodité

modité du vice & de la réputation que donne la vertu. Entre nous, le monde n'est gueres vertueux que de cette façon. Il en coûte trop pour acquérir le fond des vertus ; on se contente aujourd'hui d'en avoir les apparences.

Laissez-moi vous conduire, poursuivit la gouvernante. Nous allons bien en faire accroire au vieux docteur Oloroso. Il aura, par ma foi, le même destin que le seigneur Apuntador. Le front d'un médecin ne me paroît pas plus respectable que celui d'un apotiquaire. Le pauvre Apuntador, que nous lui avons joué de tours sa femme & moi ! Que cette dame étoit aimable ! Le bon petit naturel ! Le ciel lui fasse paix ! Je vous réponds qu'elle a bien passé sa jeunesse. Elle a eu je ne sçais combien d'amans que j'ai introduits dans sa maison, sans que son mari s'en soit jamais apperçu. Regardez-moi donc, madame, d'un œil plus favorable, & soyez persuadée, quelque talent qu'eût le vieil écuyer qui vous servoit, que vous ne perdrez rien au change. Je vous serai peut-être encore plus utile que lui.

Je vous laisse à penser, Diégo, continua Mergeline, si je sçus bon gré à la duegne de se découvrir à moi si franchement. Je la croyois d'une vertu austere. Voilà comme on juge mal des femmes. Elle me gagna d'abord par ce caractere de sincérité. Je l'embrassai avec un transport de joie qui lui marqua d'avance que j'étois charmée de l'a-

voir pour gouvernante. Je lui fis ensuite une confiance entière de mes sentimens, & je la priai de me ménager au plutôt un entretien secret avec vous. Elle n'y a pas manqué. Dès ce matin elle a mis en campagne cette vieille qui vous a parlé & qui est une intrigante qu'elle a souvent employée pour la femme de l'apotiquaire. Mais ce qu'il y a de plus plaisant dans cette aventure, ajouta-t-elle en riant, c'est que Mélancia, sur le rapport que je lui ai fait de l'habitude que mon époux a de passer la nuit fort tranquillement, s'est couchée auprès de lui & tient ma place en ce moment. Tant pis, madame, dis-je alors à Mergeline ; je n'applaudis point à l'invention. Votre mari peut fort bien se réveiller & s'appercevoir de la supercherie. Il ne s'en appercevra point, répondit-elle avec précipitation. Soyez sur cela sans inquiétude, & qu'une vaine crainte n'empoisonne pas le plaisir que vous devez avoir d'être avec une jeune dame qui vous veut du bien.

La femme du vieux docteur remarquant que ce discours ne m'empêchoit pas de craindre, n'oublia rien de tout ce qu'elle crut capable de me rassurer ; & elle s'y prit de tant de façons, qu'elle en vint à bout. Je ne pensai plus qu'à profiter de l'occasion ; mais dans le tems que le dieu Cupidon suivi des ris & des jeux se disposoit à faire mon bonheur, nous entendîmes frapper rudement à la porte de la rue. Aussitôt l'amour & sa suite s'envolèrent, ainsi que des oiseaux timides

timides qu'un grand bruit effarouche tout à coup. Mergeline me cacha promptement sous une table qui étoit dans la salle ; elle souffla la lampe, & comme elle en étoit convenue avec sa gouvernante, en cas que ce contretems arrivât, elle se rendit à la porte de la chambre où reposoit son mari. Cependant on continuoit de frapper à grands coups redoublés, qui faisoient retentir toute la maison. Le médecin s'éveille en sursaut & appelle Mélancia. La duegne s'élançe hors du lit, bien que le docteur, qui la prenoit pour sa femme, lui criât de ne se point lever ; elle joignit sa maîtresse, qui la sentant à ses côtés, appelle aussi Mélancia & lui dit d'aller voir qui frappe à la porte : Madame, lui répond la gouvernante, me voici. Recouchez-vous, s'il vous plaît. Je vais sçavoir ce que c'est. Pendant ce tems-là Mergeline s'étant deshabillée, se mit au lit auprès du docteur, qui n'eut pas le moindre soupçon qu'on le trompât. Il est vrai que cette scène venoit d'être jouée dans l'obscurité par deux actrices dont l'une étoit incomparable & l'autre avoit beaucoup de disposition à le devenir.

La duegne, couverte d'une robe de chambre, parut bientôt après, tenant un flambeau à la main : Seigneur docteur, dit-elle à son maître, prenez la peine de vous lever. Le libraire Fernandez de Buendia, notre voisin, est tombé en apoplexie. On vous demande de sa part. Courez à son secours. Le mé-

decin s'habilla le plutôt qu'il lui fut possible & fortit. Sa femme en robe de chambre vint avec la duegne dans la salle où j'étois. Elles me retirèrent de dessous la table plus mort que vif : Vous n'avez rien à craindre, Diégo, me dit Mergeline. Remettez-vous. En même tems elle m'apprit en deux mots comment les choses s'étoient passées. Elle voulut ensuite renouer avec moi l'entretien qui avoit été interrompu : mais la gouvernante s'y opposa. Madame, lui dit-elle, votre époux trouvera peut-être le libraire mort & reviendra sur ses pas. D'ailleurs, ajouta-t-elle, en me voyant transi de peur, que feriez-vous de ce pauvre garçon-là ? Il n'est pas en état de soutenir la conversation. Il vaut mieux le renvoyer & remettre la partie à demain. Dona Mergelina n'y consentit qu'à regret, tant elle aimoit le présent ; & je crois qu'elle fut bien mortifiée de n'avoir pu faire prendre à son docteur le nouveau bonnet qu'elle lui desfinoit.

Pour moi, moins affligé d'avoir manqué les plus précieuses faveurs de l'amour, que bien-aïse d'être hors de péril, je retournai chez mon maître où je passai le reste de la nuit à faire des réflexions sur mon aventure. Je doutai quelque tems si j'irois au rendez-vous la nuit suivante. Je n'avois pas meilleure opinion de cette seconde équipée que de l'autre ; mais le diable qui nous obsède toujours, ou plutôt nous possède dans de pareilles conjonctures, me représenta que je serois

rois un grand sot d'en demeurer en si beau chemin. Il offrit même à mon esprit Mergeline avec de nouveaux charmes, & releva le prix des plaisirs qui m'attendoient. Je résolus de poursuivre ma pointe, & me promettant bien d'avoir plus de fermeté, je me rendis le lendemain dans cette belle disposition à la porte du docteur entre onze heures & minuit. Le ciel étoit très-obscur. Je n'y voyois pas briller une étoile. Je miaulai deux ou trois fois pour avertir que j'étois dans la rue, & comme personne ne venoit ouvrir, je ne me contentai pas de recommencer, je me mis à contrefaire tous les différens cris de chat, qu'un berger d'Olme m'avoit appris, & je m'en acquittai si bien, qu'un voisin, qui rentroit chez lui me prenant pour un de ces animaux dont j'imitois les miaulemens, ramassa un caillou qui se trouva sous ses pieds & me le jetta de toute sa force, en disant : Maudit soit le matou ! Je reçus le coup à la tête & j'en fus si étourdi dans le moment, que je pensai tomber à la renverse. Je sentis que j'étois bien blessé. Il ne m'en fallut pas davantage pour me dégoûter de la galanterie, & perdant mon amour avec mon sang je regagnai notre maison où je reveillai & fis lever tout le monde. Mon maître visita & pensa ma blessure, qu'il jugea dangereuse. Elle n'eut pas pourtant de mauvaises suites, & il n'y paroissoit plus trois semaines après. Pendant tout ce tems-

là, je n'entendis point parler de Mergeline. Il est à croire que la dame Mélancia pour la détacher de moi, lui fit faire quelque bonne connoissance. Mais c'est dequoi je ne m'embarraffois guere, puisque je sortis de Madrid, pour continuer mon tour d'Espagne, d'abord que je me vis parfaitement guéri.



### CHAPITRE VIII.

*De la rencontre que Gil Blas & son compagnon firent d'un homme qui trempoit des croûtes de pain dans une fontaine ; & de l'entretien qu'ils eurent avec lui.*

**L**E seigneur Diégo de la Fuente me raconta d'autres aventures encore qui lui étoient arrivées depuis ; mais elles me semblent si peu dignes d'être rapportées, que je les passerai sous silence. Je fus pourtant obligé d'en entendre le récit, qui ne laissa pas d'être fort long ; il nous mena jusqu'à Ponté de Duéro. Nous nous arrêtâmes dans ce bourg le reste de la journée. Nous fimes faire dans l'hôtellerie une soupe aux choux & mettre à la broche un lievre, que nous eûmes grand soin de vérifier. Nous poursuivîmes notre chemin dès la pointe du jour suivant, après avoir rempli notre outre d'un vin assez bon & notre sac de quelques morceaux de pain,

pain, avec la moitié du lievre qui nous restoit de notre souper.

Lorsque nous eûmes fait environ deux lieues, nous nous sentîmes de l'appétit; & comme nous apperçûmes à deux cens pas du grand chemin plusieurs gros arbres, qui formoient dans la campagne un ombrage très-agréable, nous allâmes faire halte en cet endroit. Nous y rencontrâmes un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, qui trempoit des croûtes de pain dans une fontaine. Il avoit auprès de lui une longue rapiere étendue sur l'herbe avec un havresac dont il s'étoit déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu, mais bienfait & de bonne mine. Nous l'abordâmes civilement. Il nous salua de même. Ensuite il nous présenta de ses croûtes & nous demanda d'un air riant, si nous voulions être de la partie. Nous lui répondîmes qu'oui, pourvu qu'il trouvât bon que pour rendre le repas plus solide, nous joignissions notre déjeuné au sien. Il y consentit fort volontiers, & nous exhibâmes aussitôt nos denrées. Ce qui ne déplut point à l'inconnu; Comment donc, messieurs, s'écria-t-il tout transporté de joie, voilà bien des munitions? Vous êtes à ce que je vois, des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution, moi. Je donne beaucoup au hazard. Cependant, malgré l'état où vous me trouvez, je puis dire sans vanité, que je fais quelquefois une figure assez brillante. Sçavez vous bien qu'on me traite ordinairement



ment de prince & que j'ai des gardes à ma suite ? Je vous entends, dit Diégo. Vous voulez nous faire comprendre par là que vous êtes comédien. Vous l'avez deviné, répondit l'autre. Je fais la comédie depuis quinze années pour le moins. Je n'étois encore qu'un enfant que je jouois déjà de petits rôles. Franchement, répliqua le barbier en branlant la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connois les comédiens. Ces messieurs-là ne font pas, comme vous, des voyages à pied, ni des repas de sainte Antoine. Je doute même que vous mouchiez les chandelles. Vous pouvez, repartit l'histricien, penser de moi tout ce qu'il vous plaira ; mais je ne laisse pas de jouer les premiers rôles. Je fais les amoureux. Cela étant, dit mon camarade, je vous en félicite, & suis ravi que le seigneur Gil Blas & moi, nous ayons l'honneur de déjeuner avec un personnage d'une si grande importance.

Nous commençâmes alors à ronger nos grignons & les restes précieux du lievre, en donnant à l'oultre de si rudes accolades, que nous l'eûmes bientôt vuide. Nous étions si occupés tous trois de ce que nous faisons, que nous ne parlâmes presque point pendant ce tems-là ; mais après avoir mangé, nous reprîmes ainsi la conversation. Je suis surpris, dit le barbier au comédien, que vous paroissiez si mal dans vos affaires. Pour un héros de théâtre, vous avez l'air bien indigent ! Pardonnez si je vous dis si librement  
ma

ma pensée. Si librement, s'écria l'acteur ! Ah vraiment vous ne connoissez guere Melchior Zapata. Graces à Dieu, je n'ai point un esprit à contrepoil. Vous me faites plaisir de me parler avec tant de franchise ; car j'aime à dire aussi tout ce que j'ai sur le cœur. J'avoue de bonne foi que je ne suis pas riche. Tenez, poursuivit-il, en nous faisant remarquer que son pourpoint étoit doublé d'affiches de comédies, voilà l'étoffe ordinaire qui me sert de doublure ; & si vous êtes curieux de voir ma garde-robe, je vais satisfaire votre curiosité. En même tems, il tira de son havresac un habit couvert de vieux passemens d'argent faux, une mauvaise capeline avec quelques vieilles plumes, des bas de soie tout plein de trous & des souliers de maroquin rouge fort usés. Vous voyez, nous dit-il ensuite, que je suis passablement gueux. Cela m'étonne, répliqua Diégo, vous n'avez donc ni femme ni fille. J'ai une femme belle & jeune, repartit Zapata, & je n'en suis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile. J'épouse une aimable actrice, dans l'espérance qu'elle ne me laissera pas mourir de faim : & pour mon malheur, elle a une sagesse incorruptible. Qui diable n'y auroit pas été trompé comme moi ? Il faut que parmi les comédiennes de campagne il s'en trouve une vertueuse & qu'elle me tombe entre les mains. C'est assurément jouer de malheur, dit le barbier. Aussi, que ne preniez-vous une actrice de la grande troupe de Madrid ?

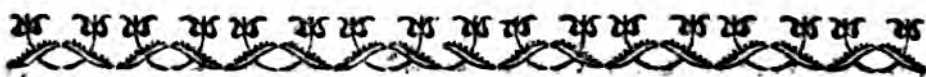
Madrid ? vous auriez été sûr de votre fait. J'en demeure d'accord, reprit l'histrion ; mais malepeste, il n'est pas permis à un petit comédien de campagne d'élever sa pensée jusqu'à ces fameuses héroïnes. C'est tout ce que pourroit faire un acteur même de la troupe du prince. Encore y en a-t-il qui sont obligés de se pourvoir en ville ; heureusement pour eux la ville est bonne & l'on y rencontre souvent des sujets qui valent bien des princesses de coulisses.

Hé ! n'avez-vous jamais songé, lui dit mon compagnon, à vous introduire dans cette troupe ? Est-il besoin d'un mérite infini pour y entrer ? Bon, répondit Melchior, vous moquez vous avec votre mérite infini ; il y a vingt acteurs. Demandez de leurs nouvelles au public. Vous en entendrez parler dans de jolis termes. Il y en a plus de la moitié qui mériteroient de porter encore le havresac. Malgré tout cela, néanmoins, il n'est pas aisé d'être reçu parmi eux. Il faut des especes ou de puissans amis pour suppléer à la médiocrité du talent. Je dois le sçavoir, puisque je viens de débiter à Madrid, ou j'ai été hué & sifflé comme tous les diables, quoique je dusse être fort applaudi ; car j'ai crié : j'ai pris des tons extravagans & suis sorti cent fois de la nature : de plus, j'ai mis en déclamant le poing sous le menton de ma princesse : en un mot, j'ai joué dans le goût des grands acteurs de ce pays-là ; & cependant le même public qui trouve en eux ces  
manieres

manieres fort agréables, n'a pu les souffrir en moi. Voyez ce que c'est que la prévention. Ainsi donc, ne pouvant plaire par mon jeu, & n'ayant pas de quoi me faire recevoir en dépit de ceux qui m'ont sifflé, je m'en retourne à Zamora. J'y vais rejoindre ma femme & mes camarades, qui n'y font pas trop bien leurs affaires. Puissions-nous n'être pas obligés d'y quêter, pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre ville, comme cela nous est arrivé plus d'une fois.

A ces mots, le prince dramatique se leva, reprit son havresac & son épée, & nous dit d'un air grave en nous quittant : Adieu, messieurs ; puissent les dieux sur vous épuiser leurs faveurs ! Et vous, lui répondit Diégo du même ton, puissiez-vous retrouver à Zamora votre femme changée & bien établie. Dès que le seigneur Zapata nous eut tourné les talons, il se mit à gesticuler & à déclamer en marchant. Aussi-tôt le barbier & moi, nous commençâmes à le siffler, pour lui rappeler son début. Nos sifflemens frappèrent ses oreilles. Il crut entendre encore les sifflets de Madrid. Il regarda derriere lui, & voyant que nous prenions plaisir à nous égayer à ses dépens, loin de s'offenser de ce trait bouffon, il entra de bonne grace dans la plaisanterie, & continua son chemin en faisant de grands éclats de rire. De notre côté, nous nous en donnâmes tout le saoul, après

après quoi, nous regagnâmes le grand chemin & poursuivîmes notre route.



## CHAPITRE IX.

*Dans quel état Diégo retrouva sa famille ; & après quelles jouissances Gil Blas & lui séparèrent.*

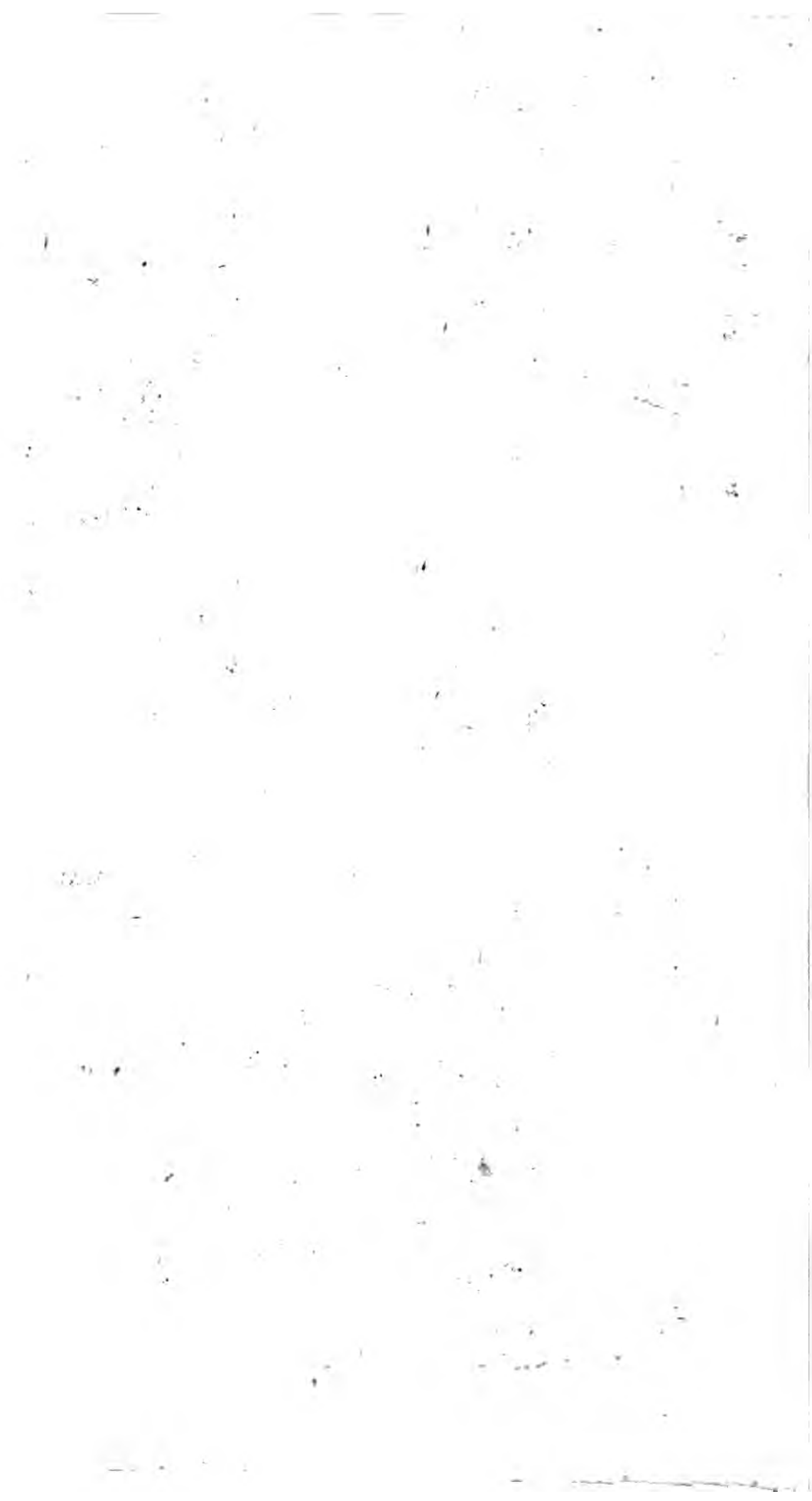
**N**OUS allâmes ce jour-là coucher entre Moyados & Valpuesta dans un petit village dont j'ai oublié le nom ; & le lendemain nous arrivâmes sur les onze heures du matin dans la plaine d'Olmédo : Seigneur Gil Blas, me dit mon camarade, voici le lieu de ma naissance. Je ne puis le revoir sans transport, tant il est naturel d'aimer sa patrie. Seigneur Diégo, lui répondis-je, un homme qui témoigné tant d'amour pour son pays, en devoit parler, ce me semble, un peu plus avantageusement que vous n'avez fait. Olmédo me paroît une ville, & vous m'avez dit que c'étoit un village. Il falloit du moins le traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le barbier, mais je vous dirai qu'après avoir vu Madrid, Toledé, Saragoce, & toutes les autres grandes villes où j'ai demeuré en faisant le tour de l'Espagne, je regarde les petites comme des villages. A mesure que nous avan-

cions

laine, il nous paroïssoit que  
 ns beaucoup de monde au-  
 & lorsque nous fûmes plus à  
 er les objets, nous trouvâmes  
 nos regards.

pavillons tendus à quelque  
 l'autre; & tout auprès un  
 cuisiniers & de marmitons  
 n festin. Ceux-ci mettoient  
 de longues tables dressées  
 eux-là remplissoient de vin  
 terre. Les autres faisoient  
 mites, & les autres, enfin,  
 roches où il y avoit toutes

Mais je considérai plus  
 e tout le reste, un grand  
 oit élevé. Il étoit orné  
 de carton peint de diver-  
 chargé de devises Grecques  
 arbier n'eût pas plutôt vu  
 qu'il me dit: Tous ces mots  
 eusement mon oncle Tho-  
 er qu'il y aura mis la main;  
 c'est un habile homme. Il  
 ne infinité de livres de col-  
 qui me fâche, c'est qu'il en  
 se des passages dans la con-  
 qui ne plaît pas à tout le  
 cela, continua-t-il, mon on-  
 poètes Latins & des auteurs  
 de l'antiquité, comme on le  
 belles remarques qu'il a fai-  
 nous ne sçaurions pas que dans



cions dans la plaine, il nous paroissoit que nous appercevions beaucoup de monde auprès d'Olmédo ; & lorsque nous fûmes plus à portée de discerner les objets, nous trouvâmes de quoi occuper nos regards.

Il y avoit trois pavillons tendus à quelque distance l'un de l'autre ; & tout auprès un grand nombre de cuisiniers & de marmitons qui préparoient un festin. Ceux-ci mettoient des couverts sur de longues tables dressées sous les tentes ; ceux-là remplissoient de vin des cruches de terre. Les autres faisoient bouillir des marmites, & les autres, enfin, tournoient des broches où il y avoit toutes sortes de viandes. Mais je considérai plus attentivement que tout le reste, un grand théâtre qu'on avoit élevé. Il étoit orné d'une décoration de carton peint de diverses couleurs & chargé de devises Grecques & Latines. Le barbier n'eût pas plutôt vu ces inscriptions, qu'il me dit : Tous ces mots Grecs sentent furieusement mon oncle Thomas : je vais parier qu'il y aura mis la main ; car entre nous c'est un habile homme. Il sçait par cœur une infinité de livres de college. Tout ce qui me fâche, c'est qu'il en rapporte sans cesse des passages dans la conversation. Ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela, continua-t-il, mon oncle a traduit des poëtes Latins & des auteurs Grecs. Il possède l'antiquité, comme on le peut voir par les belles remarques qu'il a faites. Sans lui nous ne sçaurions pas que dans



la ville d'Athenes les enfans pleuroient quand on leur donnoit le fouet. Nous devons cette découverte à sa profonde érudition.

Après que mon camarade & moi nous eûmes regardé toutes les choses dont je viens de parler, il nous prit envie d'apprendre pourquoi l'on faisoit de pareils préparatifs. Nous allions nous en informer, lorsque dans un homme qui avoit l'air de l'ordonnateur de la fête, Diégo reconnut le seigneur Thomas de la Fuente, que nous joignîmes avec empressement. Le maître d'école ne remit pas d'abord le jeune barbier, tant il le trouva changé depuis dix années, ne pouvant toutefois le méconnoître, il l'embrassa cordialement, & lui dit d'un air affectueux, Hé ! te voilà, Diégo, mon cher neveu, te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vu naître ? Tu viens revoir tes dieux penates, & le ciel te rend sain & sauf à ta famille. O jour trois & quatre fois heureux ! *albo dies notanda lapillo*. Il y a bien des nouvelles, mon ami, poursuivit-il, ton oncle Pédro le bel esprit est devenu la victime de Pluton. Il y a trois mois qu'il est mort. Cet avare pendant sa vie craignoit de manquer des choses les plus nécessaires. *Argenti pallebat amore*. Outre les grosses pensions que quelques grands lui faisoient, il ne dépensoit pas dix pistoles chaque année pour son entretien. Il étoit même servi par un valet qu'il ne nourrissoit point. Ce fou, plus insensé, que le Grec Aristippe, qui fit jeter au milieu de la Lydie toutes

toutes les richesses que portoient ses esclaves, comme un fardeau qui les incommodoit dans leur marche, entassoit tout l'or & l'argent qu'il pouvoit amasser. Hé pour qui ! pour des héritiers qu'il ne vouloit point voir. Il étoit riche de trente mille ducats, que ton pere, ton oncle Bertrand & moi, nous avons partagés. Nous sommes en état de bien établir nos enfans. Mon frere Nicolas a déjà disposé de ta sœur Thérèse. Il vient de la marier au fils d'un de nos alcades. *Connubio junxit stabili, propriamque dicavit.* C'est cet hymen, formé sous les plus heureux auspices, que nous célébrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dresser dans la plaine ces pavillons. Les trois héritiers de Pédro ont chacun le sien, & font tour à tour la dépense d'une journée. Je voudrois que tu fusses arrivé plutôt, tu aurois vu le commencement de nos réjouissances. Avant-hier, jour du mariage, ton pere faisoit les frais. Il donna un festin superbe, qui fut suivi d'une course de bague. Ton oncle le mercier mit hier la nappe, & nous régala d'une fête pastorale. Il habilla en bergers dix garçons des mieux faits & dix jeunes filles. Il employa tous les rubans & toutes les aiguillettes de sa boutique à les parer. Cette brillante jeunesse forma diverses danses & chanta mille chansonnettes tendres & légères. Néanmoins quoique rien n'ait jamais été plus galant, cela ne fit pas

un grand effet. Il faut qu'on n'aime plus, comme autrefois, la pastorale.

Pour aujourd'hui continua-t-il, tout roule sur mon compte, & je dois fournir aux bourgeois d'Olmédo un spectacle de mon invention, *Finis coronabit opus*. J'ai fait élever un théâtre, sur lequel, Dieu aidant, je ferai représenter par mes disciples une pièce que j'ai composée. Elle a pour titre : *Les amusemens de Muley Bugentuf, roi de Maroc*. Elle sera parfaitement bien jouée, parce que j'ai des écoliers qui déclament comme les comédiens de Madrid. Ce sont des enfans de famille de Pennafiel, & de Ségovie que j'ai en pension chez moi. Les excellens acteurs ! Il est vrai que je les ai exercés. Leur déclamation paroîtra frappée au coin du maître, *ut ita dicam*. A l'égard de la pièce, je ne t'en parlerai point. Je veux te laisser le plaisir de la surprise. Je dirai simplement qu'elle doit enlever tous les spectateurs. C'est un de ces sujets tragiques qui remuent l'ame par les images de mort qu'ils offrent à l'esprit. Je suis du sentiment d'Aristote : il faut exciter la terreur. Ah ! si je m'étois attaché au théâtre, je n'aurois jamais mis sur la scène que des princes sanguinaires, que des héros assassins ! Je me ferois baigné dans le sang. On auroit toujours vu périr dans mes tragédies non-seulement les principaux personnages, mais les gardes mêmes. J'aurois égorgé jusques au souffleur. Enfin je n'aime que l'effroyable.

C'est

C'est mon goût. Aussi ces sortes de poèmes entraînent la multitude, entretiennent le luxe des comédiens, & font rouler tout doucement les auteurs.

Dans le tems qu'il achevoit ces paroles, nous vîmes sortir du village & entrer dans la plaine un grand concours de personnes de l'un & de l'autre sexe. C'étoient les deux époux, accompagnés de leurs parens & de leurs amis, & précédés de dix à douze joueurs d'instrumens, qui jouant tous ensemble formoient un concert très-bruyant. Nous allâmes au devant d'eux, & Diégo se fit connoître. Des cris de joie s'éleverent aussitôt dans l'assemblée, & chacun s'empressa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. Toute sa famille, & tous ceux mêmes qui étoient présens l'accablerent d'embrassades. Après quoi, son pere lui dit ; Tu fais le bien venu, Diégo. Tu retrouves tes parens un peu engraisés, mon ami. Je ne t'en dis pas davantage présentement. Je t'expliquerai cela tantôt par le menu. Cependant tout le monde s'avança dans la plaine, se rendit sous les tentes, & s'assit au tour des tables qu'on y avoit dressées. Je ne quittai pas mon compagnon, & nous dinâmes tous deux avec les nouveaux mariés, qui me parurent bien assortis. Le repas fut assez long, parce que le maître d'école eut la vanité de le vouloir donner à trois services, pour l'emporter sur ses freres qui

n'avoient pas fait les choses si magnifiquement.

Après le festin tous les convives témoignèrent une grande impatience de voir représenter la piece du seigneur Thomas; ne doutant pas, disoient-ils, que la production d'un aussi beau génie que le sien ne méritât d'être entendue. Nous nous approchâmes du théâtre, au devant duquel tous les joueurs d'instrumens s'étoient déjà placés pour jouer dans les entr'actes. Comme chacun dans un grand silence attendoit qu'on commençât, les acteurs parurent sur la scene; & l'auteur, le poëme à la main, s'assit dans les coulisses à portée de souffler. Il avoit eu raison de nous dire que la piece étoit tragique; car dans le premier acte, le roi de Maroc, par maniere de récréation, tua cent esclaves Mores à coups de flèches. Dans le second, il coupa la tête à trente officiers Portugais, qu'un de ses capitaines avoit fait prisonniers de guerre; dans le troisieme, enfin, ce monarque saoul de ses femmes, mit le feu lui-même à un palais isolé, où elles étoient enfermées, & le réduisit en cendres avec elles. Les esclaves Mores, de même que les officiers Portugais, étoient des figures d'osier faites avec beaucoup d'art; & le palais composé de carton, parut tout embrasé par un feu d'artifice. Cet embrasement accompagné de mille cris plaintifs, qui sembloient sortir du milieu des flâmes, dénoua la piece, & ferma le théâtre d'une façon très divertissante. Toute la plaine retentit du  
bruit

bruit des applaudissemens que reçut une si belle tragédie. Ce qui justifia le bon goût du poëte, & fit connoître, qu'il sçavoit bien choisir les sujets.

Je m'imaginois qu'il n'y avoit plus rien à voir après *Les amusemens de Muley Bugentuf*, mais je me trompois. Des tymbales & des trompettes nous annoncerent un nouveau spectacle. C'étoit la distribution des prix ; car Thomas de la Fuente pour rendre la fête plus solennelle avoit fait composer tous ses écoliers, tant externes que pensionnaires, & il devoit ce jour-là donner à ceux qui avoient le mieux réussi, des livres achetés de ses propres deniers à Ségovie. On apporta donc tout à coup sur le théâtre deux long bancs d'école avec une armoire à livres remplie de bouquins proprement reliés. Alors tous les acteurs revinrent sur la scene, & se rangerent tout autour du seigneur Thomas, qui tenoit aussi bien sa morgue qu'un préfet de college. Il avoit à la main une feuille de papier où étoient écrits les noms de ceux qui devoient remporter des prix. Il la donna au roi de Maroc, qui commença de la lire à haute voix. Chaque écolier qu'on nommoit, alloit respectueusement recevoir un livre des mains du pédant ; puis il étoit couronné de lauriers, & on le faisoit asseoir sur un des deux bancs pour l'exposer aux regards de l'assistance admirative. Quelque envie toutefois qu'eût le maître d'école de renvoyer les spectateurs contens, il ne put en venir à bout ; parce qu'ayant

qu'ayant distribué presque tous les prix aux pensionnaires, ainsi que cela se pratique, les meres de quelques externes prirent feu là-dessus, & accusèrent le pédant de partialité. De sorte que cette fête, qui jusqu'à ce moment avoit été si glorieuse pour lui, pensa finir aussi mal que le festin des Lapithes.


FIN du SECOND LIVRE.



HISTOIRE

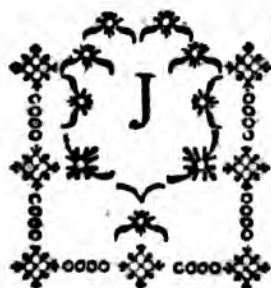


HISTOIRE  
DE  
GIL BLAS  
DE SANTILLANE.  
*LIVRE TROISIEME.*



CHAPITRE I.

*De l'arrivée de Gil Blas à Madrid & du premier maître qu'il servit dans cette ville.*



E. fis quelque séjour chez le jeune barbier. Je me joignis ensuite à un marchand de Ségovie qui passa par Olmédo. Il revenoit avec quatre mules de transporter des marchandises à Valladolid, & s'en retournoit à vuide. Nous  
fimes



fines connoissance sur la route, & il prit tant d'amitié pour moi qu'il voulut absolument me loger, lorsque nous fûmes arrivés à Ségovie. Il me retint deux jours dans sa maison, & quand il me vit prêt à partir pour Madrid par la voie du muletier, il me chargea d'une lettre, en me priant de la rendre en main propre à son adresse, sans me dire que ce fût une lettre de recommandation. Je ne manquai pas de la porter au seigneur Mathéo Mélendez. C'étoit un marchand de drap qui demuroit à la porte du Soleil, au coin de la rue des Bahutiers, il n'eut pas sitôt ouvert le paquet & lu ce qui étoit contenu dedans, qu'il me dit d'un air gracieux : Seigneur Gil Blas, Pédro Palacio mon correspondant m'écrit en votre faveur d'une manière si pressante, que je ne puis me dispenser de vous offrir un logement chez moi. De plus, il me prie de vous trouver une bonne condition. C'est une chose dont je me charge avec plaisir. Je suis persuadé qu'il ne me sera pas bien difficile de vous placer avantageusement.

J'acceptai l'offre de Mélendez avec d'autant plus de joie, que mes finances diminuoient à vue d'œil. Mais je ne lui fus pas long-tems à charge. Au bout de huit jours, il me dit qu'il venoit de me proposer à un cavalier de sa connoissance qui avoit besoin d'un valet de chambre, & que selon toutes les apparences ce poste ne m'échapperoit pas. En effet ce cavalier étant survenu dans le moment :

ment : Seigneur, lui dit Méendez en me montrant, vous voyez le jeune homme dont je vous ai parlé. C'est un garçon qui a de l'honneur & de la morale. Je vous en réponds comme de moi-même. Le cavalier me regarda fixement, dit que ma physionomie lui plaisoit, & qu'il me prenoit à son service. Il n'a qu'à me suivre, ajouta-t-il ; je vais l'instruire de ses devoirs. A ces mots, il donna le bon jour au marchand, & m'emmena dans la grande rue tout devant l'église de saint Philippe. Nous entrâmes dans une assez belle maison dont il occupoit une aile : nous montâmes un escalier de cinq ou six marches, puis il m'introduisit dans une chambre fermée de deux bonnes portes qu'il ouvrit, & dont la première avoit au milieu une petite fenêtre grillée. De cette chambre nous passâmes dans une autre où il y avoit un lit & d'autres meubles qui étoient plus propres que riches.

Si mon nouveau maître m'avoit bien considéré chez Méendez, je l'examinai à mon tour avec beaucoup d'attention. C'étoit un homme de cinquante & quelques années, qui avoit l'air froid & sérieux. Il me parut d'un naturel doux, & je ne jugeai point mal de lui. Il me fit plusieurs questions sur ma famille ; & , satisfait de mes réponses, Gil Blas, me dit-il, je te crois un garçon fort raisonnable. Je suis bien aise de t'avoir à mon service. De ton côté, tu peux compter que tu seras content de ta condition. Je te donnerai par jour six réaux tant pour ta nourriture & pour ton entretien,  
que

que pour tes gages, sans préjudice des petits profits que tu pourras faire chez moi. D'ailleurs, je ne suis pas difficile à servir. Je ne fais point d'ordinaire. Je mange en ville. Tu n'auras le matin qu'à nettoyer mes habits, & tu feras libre tout le reste de la journée. Je te recommande seulement d'avoir soin de te retirer le soir de bonne heure & de m'attendre à ma porte. Voilà tout ce que j'exige de toi. Après m'avoir ainsi prescrit mon devoir, il tira de sa poche six réaux, qu'il me donna pour commencer à garder les conventions. Nous fortîmes ensuite tous deux. Il ferma les portes lui-même, & emportant les clefs, Mon ami, me dit-il, ne me suis pas ; va-t-en où il te plaira, promene toi dans la ville, mais quand je reviendrai le soir, que je te trouve sur cet escalier. En achevant ces paroles, il me quitta & me laissa disposer de moi comme je le jugerois à propos.

En bonne foi, Gil Blas, me dis-je alors à moi-même, tu ne pouvois trouver un meilleur maître. Quoi, tu rencontre un homme qui pour épouffeter ses habits & faire sa chambre le matin, te donne six réaux par jour avec la liberté de te promener & de te divertir comme un écolier dans les vacances ? Vive Dieu, il n'est point de situation plus heureuse ! Je ne m'étonne plus si j'avois tant d'envie d'être à Madrid, je pressentois sans doute le bonheur qui m'y attendoit. Je passai le jour à courir les rues, en m'amusant à regarder

der les choses qui étoient nouvelles pour moi. Ce qui ne me donna pas peu d'occupation. Le soir, quand j'eus soupé dans une auberge qui n'étoit pas éloignée de notre maison, je gagnai promptement le lieu où mon maître m'avoit ordonné de me rendre. Il y arriva trois quarts d'heure après moi. Il parut content de mon exactitude: Fort bien, me dit-il, cela me plaît. J'aime les domestiques attentifs à leur devoir. A ces mots, il ouvrit les portes de son appartement & les referma sur nous, d'abord que nous fûmes entrés. Comme nous étions sans lumière, il prit une pierre à fusil avec de la meche, & alluma une bougie. Je l'aidai ensuite à se déshabiller. Lorsqu'il fut au lit, j'allumai par son ordre une lampe qui étoit dans sa cheminée, & j'emportai la bougie dans l'anti-chambre où je me couchai dans un petit lit sans rideaux. Il se leva le lendemain matin entre neuf & dix heures. J'épouffetai ses habits. Il me compta mes six réaux & me renvoya jusqu'au soir. Il sortit aussi, non sans avoir grand soin de fermer ses portes, & nous voilà partis l'un & l'autre pour toute la journée.

Tel étoit notre train de vie, que je trouvois très-agréable. Ce qu'il y avoit de plus plaisant, c'est que j'ignorois le nom de mon maître. Mélendez ne le sçavoit pas lui-même. Il ne connoissoit ce cavalier que pour un homme qui venoit quelquefois dans sa boutique, & à qui de tems en tems il vendoit du

drap. Nos voisins ne purent pas mieux satisfaire ma curiosité. Ils m'assurèrent tous que mon maître leur étoit inconnu, bien qu'il demeurât depuis deux ans dans le quartier: Ils me dirent qu'il ne fréquentoit personne dans le voisinage; & quelques-uns accoutumés à tirer témérairement des conséquences, concluoient de-là que c'étoit un personnage dont on ne pouvoit porter un jugement avantageux. On alla même plus loin dans la suite: on le soupçonna d'être un espion du roi de Portugal, & l'on m'avertit charitablement de prendre mes mesures là-dessus. L'avis me troubla. Je me représentai que si la chose étoit véritable, je courois risque de voir les prisons de Madrid que je ne croyois pas plus agréables que les autres. Mon innocence ne pouvoit me rassurer. Mes disgraces passées me faisoient craindre la justice. J'avois éprouvé deux fois que si elle ne fait pas mourir les innocens, du moins elle observe si mal à leur égard les loix de l'hospitalité, qu'il est toujours fort triste de faire quelque séjour chez elle.

Je consultai Mélendez dans une conjoncture si délicate. Il ne sçavoit quel conseil me donner. S'il ne pouvoit croire que mon maître fût un espion, il n'avoit pas lieu non plus d'être ferme sur la négative. Je résolus d'observer le patron, & de le quitter, si je m'appercevois que ce fût effectivement un ennemi de l'état: mais il me sembla que la  
pru-

prudence & l'agrément de ma condition, demandoient que je fusse auparavant bien sûr de mon fait. Je commençai donc à examiner ses actions & pour le sonder : Monsieur, lui dis-je un soir en le déshabillant, je ne sçais comment il faut vivre, pour se mettre à couvert des coups de langue. Le monde est bien méchant. Nous avons, entr'autres, des voisins qui ne valent pas le diable. Les mauvais esprits ! vous ne devineriez jamais de quelle maniere ils parlent de nous. Bon, Gil Blas, me répondit-il, hé ! qu'en peuvent-ils dire, mon ami ? Ah vraiment, repris-je, la médisance ne manque point de matiere. La vertu même lui en fournit. Nos voisins disent que nous sommes des gens dangereux ; que nous meritons l'attention de la cour : en un mot, vous passez ici pour un espion du roi de Portugal. En prononçant ces paroles, j'envifageai mon maître, comme Alexandre regarda son médecin ; & j'employai toute ma pénétration à démêler l'effet que mon rapport produisoit en lui. Je crus remarquer dans mon patron un frémissement qui s'accordoit fort avec les conjectures du voisinage, & je le vis tomber dans une rêverie que je n'expliquai point favorablement. Il se remit pourtant de son trouble, & me dit d'un air tranquile : Gil Blas, laissons raisonner nos voisins, sans faire dépendre notre repos de leurs raisonnemens. Ne nous mettons point en peine de l'opinion qu'on a de nous, quand nous ne donnons pas sujet d'en avoir une mauvaise.

Il se coucha là-dessus, & je fis la même chose, sans sçavoir à quoi je devois m'en tenir. Le jour suivant, comme nous nous disposions le matin à fortir, nous entendîmes frapper rudement à la première porte sur l'escalier. Mon maître ouvrit l'autre, & regarda par la petite fenêtre grillée. Il vit un homme bien vêtu, qui lui dit: Seigneur cavalier, je suis alguazil, & je viens ici pour vous dire que monsieur le corrégidor souhaite de vous parler. Que me veut-il, répondit mon patron? C'est ce que j'ignore, seigneur, repliqua l'alguazil: mais vous n'avez qu'à l'aller trouver, & vous en ferez bientôt instruit. Je suis son serviteur, repartit mon maître, je n'ai rien à démêler avec lui. En achevant ces mots, il ferma brusquement la seconde porte. Puis s'étant promené quelque tems, comme un homme à qui, ce me sembloit, le discours de l'alguazil donnoit beaucoup à penser, il me mit en main mes six réaux, & me dit: Gil Blas, tu peux fortir, mon ami, & aller passer la journée où tu voudras. Pour moi, je ne fortirai pas si-tôt, & je n'ai pas besoin de toi ce matin. Il me fit juger par ces paroles, qu'il avoit peur d'être arrêté, & que cette crainte l'obligeoit à demeurer dans son appartement. Je l'y laissai; & pour voir si je me trompois dans mes soupçons, je me cachai dans un endroit, d'où je pouvois le remarquer, s'il fortait. J'aurois eu la patience de me tenir là toute la matinée, s'il ne m'en eût épargné

né la peine. Mais une heure après, je le vis marcher dans la rue avec un air d'affurance, qui confondit d'abord ma pénétration. Loin de me rendre toute-fois à ces apparences, je m'en défiai ; car il n'avoit point en moi un juge favorable. Je songeai que sa contenance pouvoit être étudiée. Je m'imaginai même qu'il n'étoit resté chez lui, que pour prendre tout ce qu'il avoit d'or ou de pierreries, & que probablement il alloit par une prompte fuite pourvoir à sa sûreté. Je n'espérai plus le revoir, & je doutai si j'irois le soir l'attendre à sa porte, tant j'étois persuadé que dès ce jour-là il sortiroit de la ville, pour se sauver du péril qui le menaçoit. Je n'y manquai pas pourtant. Ce qui me surprit, mon maître revint à son ordinaire. Il se coucha, sans faire paroître la moindre inquiétude, & il se leva le lendemain avec autant de tranquillité.

Comme il achevoit de s'habiller, on frappa tout à coup à la porte. Mon maître regarda par la petite grille. Il reconnoit l'alguazil du jour précédent, & lui demande ce qu'il veut. Ouvrez, lui répond l'alguazil ; c'est monsieur le corrégidor. A ce nom redoutable, mon sang se glaça dans mes veines. Je craignois diablement ces messieurs-là, depuis que j'avois passé par leurs mains ; & j'aurois voulu dans ce moment être à cent lieues de Madrid. Pour mon patron, il fut moins effrayé que moi, il ouvrit la porte, & reçut



le juge avec respect. Vous voyez, lui dit le corrégidor, que je ne viens point chez vous avec une grosse suite. Je veux faire les choses sans éclat. Malgré les bruits fâcheux qui courent de vous dans la ville, je crois que vous méritez quelque ménagement. Apprenez-moi comment vous vous appelez, & ce que vous faites à Madrid ? Seigneur, lui répondit mon maître, je suis de la Castille nouvelle, & je me nomme don Bernard de Castil Blazo. A l'égard de mes occupations, je me promene, je fréquente les spectacles, & me réjouis tous les jours avec un petit nombre de personnes d'un commerce agréable. Vous avez, sans doute, reprit le juge, un gros revenu ? Non, seigneur, interrompit mon patron, je n'ai ni rentes, ni terres, ni maisons. Hé ! de quoi vivez-vous donc, repliqua le corrégidor ? De ce que je vais vous faire voir, repartit don Bernard. En même tems, il leva une tapisserie, ouvrit une porte que je n'avois pas remarquée, puis encore une autre qui étoit derrière, & fit entrer le juge dans un cabinet, où il y avoit un grand coffre tout rempli de pieces d'or qu'il lui montra.

Seigneur, lui dit-il ensuite, vous sçavez que les Espagnols sont ennemis du travail ; cependant quelque aversion qu'ils ayent pour la peine, je puis dire que j'encheris sur eux là-dessus. J'ai un fond de paresse, qui me rend incapable de tout emploi. Si je voulois ériger mes vices en vertus, j'appellerois ma paresse

resse une indolence philosophique : je dirois que c'est l'ouvrage d'un esprit revenu de tout ce qu'on cherche dans le monde avec ardeur : mais j'avouerai de bonne foi que je suis paresseux par tempérament ; & si paresseux, que s'il me falloit travailler pour vivre, je crois que je me laisserois mourir de faim. Ainsi, pour mener une vie convenable à mon humeur : pour n'avoir pas la peine de ménager mon bien, & plus encore pour me passer d'intendant, j'ai converti en argent comptant tout mon patrimoine, qui consistoit en plusieurs héritages considérables. Il y a dans ce coffre cinquante mille ducats. C'est plus qu'il ne m'en faut pour le reste de mes jours, quand je vivrois au delà d'un siècle, puisque je n'en dépense pas mille chaque année, & que j'ai déjà passé mon dixieme lustre. Je ne crains donc point l'avenir, parce que je ne suis adonné, graces au ciel, à aucune des trois choses qui ruinent ordinairement les hommes. J'aime peu la bonne chere ; je ne joue que pour m'amuser, & je suis revenu des femmes. Je n'appréhende point que dans ma vieillesse, on me compte parmi ces barbons voluptueux, à qui les coquettes vendent leurs bontés au poids de l'or.

Que je vous trouve heureux, lui dit alors le corrigidor ! On vous soupçonne bien mal à propos d'être un espion. Ce personnage ne convient point à un homme de votre caractère. Allez, don Bernard, ajouta-t-il, continuez de vivre comme vous vivez. Loin de vouloir  
troubler

troubler vos jours tranquilles, je m'en déclare le défenseur. Je vous demande votre amitié, & vous offre la mienne. Ah ! seigneur, s'écria mon maître, pénétré de ces paroles obligantes, j'accepte avec autant de joie que de respect, l'offre précieuse que vous me faites. En me donnant votre amitié, vous augmentez mes richesses, & mettez le comble à mon bonheur. Après cette conversation, que l'alguazil & moi nous entendîmes de la porte du cabinet, le corrégidor prit congé de don Bernard, qui ne pouvoit assez à son gré lui marquer de reconnoissance. De mon côté, pour seconder mon maître & l'aider à faire les honneurs de chez lui, j'accablai de civilités l'alguazil : je lui fis mille révérences profondes quoique dans le fonds de mon ame, je sentisse pour lui le mépris & l'aversion que tout honnête homme a naturellement pour un alguazil.



## CHAPITRE II.

*De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le capitaine Rolando : des choses curieuses que ce voleur lui raconta.*

**D**ON Bernard de Castil Blazo après avoir conduit le corrégidor jusque dans la rue, revint vite sur ses pas fermer son coffre fort

fort & toutes les portes qui en faisoient la sûreté. Puis nous fortîmes l'un & l'autre très-satisfaits, lui, de s'être acquis un ami puissant, & moi, de me voir assuré de mes six réaux par jour. L'envie de conter cette aventure à Mélendez, me fit prendre le chemin de sa maison ; mais comme j'étois prêt d'y arriver j'apperçus le capitaine Rolando. Ma surprise fut extrême de le trouver là, & je ne pus m'empêcher de frémir à sa vue. Il me reconnut aussi, m'aborda gravement, & conservant encore son air de supériorité, il m'ordonna de le suivre. J'obéis en tremblant & dis en moi-même : Hélas, il veut sans doute me faire payer tout ce que je lui dois ! Où va-t-il me mener ? Il a peut-être dans cette ville quelque souterrain. Malepeste ! si je le croyois, je lui ferois voir tout à l'heure que je n'ai pas la goute aux pieds. Je marchois donc derriere lui en donnant toute mon attention au lieu où il s'arrêteroit, résolu de m'en éloigner à toutes jambes pour peu qu'il me parût suspect.

Rolando dissipa bientôt ma crainte. Il entra dans un fameux cabaret, je l'y suivis, Il demanda du meilleur vin, & dit à l'hôte de nous préparer à dîner. Pendant ce tems-là nous passâmes dans une chambre, où le capitaine se voyant seul avec moi, me tint ce discours : Tu dois être étonné, Gil Blas, de revoir ici ton ancien commandant, & tu le feras bien davantage encore, quand tu sçauras ce

ce que j'ai à te raconter. Le jour que je te laissai dans le souterrain, & que je partis avec tous mes cavaliers pour aller vendre à Manfilla les mules & les chevaux que nous avions pris le soir précédent, nous rencontrâmes le fils du corrégidor de Léon, accompagné de quatre hommes à cheval & bien armés qui suivoient son carrosse. Nous fimes mordre la poussière à deux de ses gens, & les deux autres s'enfuirent. Alors le cocher craignant pour son maître, nous cria d'une voix suppliante : Hé ! mes chers seigneurs, au nom de Dieu, ne tuez point le fils unique de monsieur le corrégidor de Léon. Ces mots n'attendrirent pas mes cavaliers. Au contraire, ils leur inspirèrent une espèce de fureur. Messieurs, nous dit l'un d'entr'eux, ne laissons point échapper le fils du plus grand ennemi de nos pareils. Combien son pere a-t-il fait mourir de gens de notre profession ? Vengeons-les. Immolons cette victime à leurs manes qui semble en ce moment nous la demander. Mes autres cavaliers applaudirent à ce sentiment, & mon lieutenant même se préparoit à servir de grand-prêtre dans ce sacrifice, lorsque je lui retins le bras : Arrêtez, lui dis-je ? Pourquoi sans nécessité vouloir répandre du sang : contentons-nous de la bourse de ce jeune homme. Puisqu'il ne résiste point, il y auroit de la barbarie à l'égorger. D'ailleurs, il n'est point responsable des actions de son pere, & son pere ne fait que son devoir, lorsqu'il

qu'il nous condamne à la mort, comme nous faisons le notre en détrouffant les voyageurs.

J'intercédai donc pour le fils du corrégidor, & mon intercession ne lui fut pas inutile. Nous prîmes seulement tout l'argent qu'il avoit & nous emmenâmes les chevaux des deux hommes que nous avions tués. Nous les vendîmes avec ceux que nous conduisions à Manfilla, nous nous en retournâmes ensuite au souterrain, où nous arrivâmes le lendemain, quelques momens avant le jour. Nous ne fûmes pas peu surpris de trouver la trape levée, & notre surprise devint encore plus grande, lorsque nous vîmes dans la cuisine Leonarde liée. Elle nous mit au fait en deux mots. Le souvenir de ta colique nous fit rire. Nous admirâmes comment tu avois pu nous tromper. Nous ne t'aurions jamais cru capable de nous jouer un si bon tour, & nous te le pardonnâmes à cause de l'invention. Dès que nous eûmes détaché la cuisinière, je lui donnai ordre de nous apprêter à manger. Cependant nous allâmes soigner nos chevaux à l'écurie, où le vieux negre qui n'avoit reçu aucun secours depuis vingt-quatre heures, étoit à l'extrémité. Nous souhaitions de le soulager, mais il avoit perdu connoissance & il nous parut si bas, que malgré notre bonne volonté, nous laissâmes ce pauvre diable entre la vie & la mort. Cela ne nous empêcha pas de nous mettre à table; & après  
avoir

avoir amplement déjeuné, nous nous retirâmes dans nos chambres, où nous reposâmes toute la journée. A notre reveil, Leonarde nous apprit que Domingo ne vivoit plus. Nous le portâmes dans le caveau où tu dois te souvenir d'avoir couché, & là nous lui fîmes des funeraillles, comme s'il eut eu l'honneur d'être un de nos compagnons.

Cinq ou six jours après, il arriva que voulant faire une course, nous rencontrâmes un matin à la sortie du bois trois brigades d'archers de la sainte Hermandad, qui sembloient nous attendre pour nous charger. Nous n'en apperçûmes d'abord qu'une. Nous la méprisâmes, bien que supérieure en nombre à notre troupe, & nous l'attaquâmes ; mais dans le tems que nous étions aux mains avec elle, les deux autres qui avoient trouvé moyen de se tenir cachées, vinrent tout à coup fondre sur nous, de sorte que notre valeur ne nous servit de rien. Il fallut céder à tant d'ennemis. Notre lieutenant & deux de nos cavaliers périrent dans cette occasion. Les deux autres & moi nous fûmes enveloppés & ferrés de si près, que les archers nous prirent ; & tandis que deux brigades nous conduisoient à Léon, la troisieme alla détruire notre retraite, qui avoit été découverte de la maniere que je vais te le dire. Un payfan de Lucéno en traversant la forêt pour s'en retourner chez lui, apperçut par hazard la trape de notre souterrain que tu n'avois pas abattue ; car c'étoit juste-  
ment

ment le jour que tu en fortis avec la dame. Il se douta bien que c'étoit notre demeure. Il n'eut pas le courage d'y entrer. Il se contenta d'observer les environs, & pour mieux remarquer l'endroit, il écorça légèrement avec son couteau quelques arbres voisins & d'autres encore de distance en distance jusqu'à ce qu'il fût hors du bois. Il se rendit ensuite à Léon, pour faire part de cette découverte au corrégidor, qui en eut d'autant plus de joie, que son fils venoit d'être volé par notre compagnie. Ce juge fit assembler trois brigades pour nous arrêter & le payfan leur servit de guide.

Mon arrivée dans la ville de Léon y fut un spectacle pour tous les habitans. Quand j'aurois été un général Portugais fait prisonnier de guerre, le peuple ne se feroit pas plus empressé de me voir. Le voilà, disoit-on, le voilà ce fameux capitaine, la terreur de cette contrée. Il mériteroit d'être démembré avec des tenailles, de même que ses deux camarades. On nous mena devant le corrégidor, qui commença de m'insulter. Hé bien, me dit-il, scélérat, le ciel las des désordres de ta vie, t'abandonne à ma justice. Seigneur, lui répondis-je, si j'ai commis bien des crimes, du moins je n'ai pas la mort de votre fils unique à me reprocher. J'ai conservé ses jours. Vous m'en devez quelque reconnoissance. Ah! misérable, s'écria-t-il, c'est bien avec des gens de



ton caractère qu'il faut garder un procédé généreux. Et quand même je voudrois te sauver, le devoir de ma charge ne le permettroit pas. Lorsqu'il eut parlé de cette sorte, il nous fit enfermer dans un cachot, où il ne laissa pas languir mes compagnons. Ils en sortirent au bout de trois jours pour aller jouer un rôle tragique dans la grande place. Pour moi, je demeurai dans les prisons trois semaines entières. Je crus qu'on ne différoit mon supplice, que pour le rendre plus terrible, & je m'attendois enfin à un genre de mort tout nouveau, quand le corregidor m'ayant fait ramener en sa présence, me dit: Ecoute ton arrêt. Tu es libre. Sans toi mon fils unique auroit été assassiné sur les grands chemins. Comme pere, j'ai voulu reconnoître ce service, & comme juge, ne pouvant t'absoudre, j'ai écrit à la cour en ta faveur. J'ai demandé ta grace & je l'ai obtenue. Va donc où il te plaira. Mais, ajouta-t-il, crois-moi, profite de cet heureux événement. Rentre en toi-même & quitte pour jamais le brigandage.

Je fus pénétré de ces paroles, & je pris la route de Madrid dans la résolution de faire une fin & de vivre doucement dans cette ville. J'y ai trouvé mon pere & ma mere morts & leur succession entre les mains d'un vieux parent, qui m'en a rendu un compte fidele, comme font tous les tuteurs. Je n'en ai pu tirer que trois mille ducats, ce qui peut-être ne fait pas la quatrieme partie de

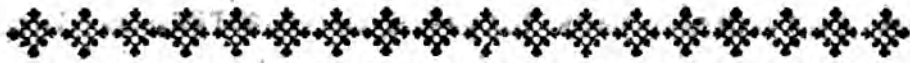
mon

mon bien. Mais que faire à cela ? Je ne gagnerois rien à le chicanner. Pour éviter l'oïfiveté, j'ai acheté une charge d'alguazil, que j'exerce comme si toute ma vie je n'eusse fait autre chose. Mes confreres se seroient, par bienféance, opposés à ma réception, s'ils eussent sçu mon histoire. Heureusement, ils l'ignorent ou feignent de l'ignorer. Ce qui est la même chose. Car dans cet honorable corps, chacun a intérêt de cacher ses faits & gestes. On n'a, Dieu merci, rien à se reprocher les uns aux autres. Au diable soit le meilleur. Cependant, mon ami, continua Rolando, je veux te découvrir ici le fonds de mon ame. La profession que j'ai embrassée n'est guere de mon goût. Elle demande une conduite trop délicate & trop mystérieuse. On n'y sçauroit faire que des tromperies secrettes & subtiles. Oh ! je regrette mon premier métier. J'avoue qu'il y a plus de sûreté dans le nouveau ; mais il y a plus d'agrément dans l'autre, & j'aime la liberté. J'ai bien la mine de me défaire de ma charge, & de partir un beau matin pour aller gagner les montagnes qui sont aux sources du Tage. Je sçais qu'il y a dans cet endroit une retraite habitée par une troupe nombreuse & remplie de sujets Catalans. C'est faire son éloge en un mot. Si tu veux m'accompagner, nous irons grossir le nombre de ces grands hommes. Je serai dans leur compagnie capitaine en se-

cond, & pour t'y faire recevoir avec agrément, j'assurerais que je t'ai vu dix fois combattre à mes côtés. J'éleverai ta valeur jusqu'aux nues. Je dirai plus de bien de toi, qu'un général n'en dit d'un officier qu'il veut avancer. Je me garderai bien de dire la supercherie que tu as faite. Cela te rendroit suspect. Je tairai l'aventure. Hé bien, ajouta-t-il, es-tu prêt à me suivre? J'attends ta réponse.

Chacun a ses inclinations, dis-je alors à Rolando; vous êtes né pour les entreprises hardies, & moi pour une vie douce & tranquille. Je vous entends, interrompit-il, la dame que l'amour vous a fait enlever, vous tient encore au cœur & sans doute vous menez avec elle à Madrid cette vie douce que vous aimez. Avouez, monsieur Gil Blas, que vous l'avez mise dans ses meubles, & que vous mangez ensemble les pistoles que vous avez emportées au souterrain? Je lui dis qu'il étoit dans l'erreur & que pour le défabuser, je voulois en dînant lui conter l'histoire de la dame. Ce que je fis effectivement, & je lui appris aussi tout ce qui m'étoit arrivé depuis que j'avois quitté la troupe. Sur la fin du repas, il me remit sur les sujets Catalans. Il m'avoua même qu'il avoit résolu de les aller joindre, & fit une nouvelle tentative pour m'engager à prendre le même parti. Mais voyant qu'il ne pouvoit me persuader, il changea tout à coup de contenance & de ton. Il me regarda d'un air fier & me dit fort sérieusement : Puisque  
tu

tu as le cœur assez bas pour préférer ta condition fervile à l'honneur d'entrer dans une compagnie de braves gens, je t'abandonne à la bassesse de tes inclinations. Mais écoute bien les paroles que je vais te dire : qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire ; oublies que tu m'as rencontré aujourd'hui, & ne t'entretiens jamais de moi avec personne ; car si j'apprends que tu me mêles dans tes discours. . . tu me connois. Je ne t'en dis pas davantage. A ces mots, il appella l'hôte, paya l'écot, & nous nous levâmes de table pour nous en aller.



### CHAPITRE III.

*Il sort de chez don Bernard de Castil Blazo  
& va servir un petit-maître.*

**C**omme nous fortions du cabaret, & que nous prenions congé l'un de l'autre, mon maître passa dans la rue. Il me vit, & je m'apperçus qu'il regarda plus d'une fois le capitaine. Je jugeai qu'il étoit surpris de me rencontrer avec un semblable personnage. Il est certain que la vue de Rolando ne prévenoit point en faveur de ses mœurs. C'étoit un homme fort grand. Il avoit le visage long avec un nez de perroquet, & quoiqu'il n'eût pas mauvaise mine, il ne laissoit pas d'avoir l'air d'un franc fripon.

Je ne m'étois point trompé dans mes conjectures. Le soir je trouvai don Bernard occupé de la figure du capitaine & très disposé à croire toutes les belles choses que je lui en aurois pu dire, si j'eusse osé parler. Gil Blas, me dit-il, qui est ce grand escogriffe que j'ai vu tantôt avec toi ? Je répondis que c'étoit un alguazil, & je m'imaginai que satisfait de cette réponse, il en demeureroit-là ; mais il me fit bien d'autres questions ; & comme je lui parut embarrassé, parce que je me souvenois des menaces de Rolando, il rompit tout à coup la conversation & se coucha. Le lendemain matin, lorsque je lui eus rendu mes services ordinaires, il me compta six ducats au lieu de six réaux, & me dit : Tiens, mon ami, voilà ce que je te donne pour m'avoir servi jusqu'à ce jour. Va chercher une autre maison. Je ne puis m'accommoder d'un valet qui a de si belles connoissances. Je m'avisai de lui représenter pour ma justification, que je connoissois cet alguazil, pour lui avoir fourni certains remedes à Valladolid dans le tems que j'y exerçois la médecine. Fort bien, reprit mon maître, la defaite est ingénieuse. Tu devois me répondre cela hier au soir, & non pas te troubler. Monsieur, lui repartis-je, en vérité, je n'osois vous le dire par discrétion. C'est ce qui a causé mon embarras. Certes, repliqua-t-il, en me frappant doucement sur l'épaule, c'est être bien discret. Je ne te croyois pas si rusé. Va, mon enfant,

fant, je te donne ton congé. Un garçon qui fraye avec des alguazils n'est point du tout mon fait.

J'allai sur le champ apprendre cette mauvaise nouvelle à Mélendez, qui me dit pour me consoler qu'il prétendoit me faire entrer dans une meilleure maison. En effet, quelques jours après, il me dit : Gil Blas, mon ami, vous ne vous attendez pas au bonheur que j'ai à vous annoncer. Vous aurez le poste du monde le plus agréable. Je vais vous mettre auprès de don Mathias de Silva. C'est un homme de la première qualité : un de ces jeunes seigneurs qu'on appelle petit-mâtres. J'ai l'honneur d'être son marchand. Il prend chez moi des étoffes, à crédit à la vérité ; mais il n'y a rien à perdre avec ces seigneurs. Ils épousent souvent de riches héritières qui payent leurs dettes, & quand cela n'arrive pas, un marchand qui entend son métier leur vend toujours si cher, qu'il se sauve en ne touchant même que le quart de ses parties. L'intendant de don Mathias, poursuivit-il, est mon intime ami. Allons le trouver. Il doit vous présenter lui-même à son maître, & vous pouvez compter qu'à ma considération il aura beaucoup d'égards pour vous.

Comme nous étions en chemin pour nous rendre à l'hôtel de don Mathias, le marchand me dit : Il est à propos, ce me semble, que je vous apprenne de quel caractère est l'intendant, afin que vous vous régliez là-dessus.

Il s'appelle Gregorio Rodriguez. Entre nous, c'est un homme de rien, qui se sentant né pour les affaires, a suivi son génie, & s'est enrichi dans deux maisons ruinées dont il a été l'intendant. Je vous avertis qu'il est fort vain. Il aime à voir ramper devant lui les autres domestiques. C'est à lui qu'ils doivent d'abord s'adresser, quand ils ont la moindre grace à demander à leur maître ; car s'il arrive qu'ils l'ayent obtenue sans sa participation, il a toujours des détours tout prêts pour faire révoquer la grace, ou pour la rendre inutile. Souvenez-vous bien de cela, Gil Blas. Faites votre cour au seigneur Rodriguez, préférablement à votre maître même, & mettez tout en usage pour lui plaire. Son amitié vous fera d'une grande utilité. Il vous payera vos gages exactement ; & si vous êtes assez adroit pour gagner sa confiance, il pourra vous donner quelque petit os à ronger. Il en a tant. Don Mathias est un jeune seigneur qui ne songe qu'à ses plaisirs, & qui ne veut prendre aucune connoissance de ses propres affaires. Quelle maison pour un intendant !

Lorsque nous fûmes arrivés à l'hôtel, nous demandâmes à parler au seigneur Rodriguez. On nous dit que nous le trouverions dans son appartement. Il y étoit en effet & nous vîmes avec lui une maniere de paysan qui tenoit un sac de toile bleue rempli d'especes. L'intendant qui me parut plus pâle & plus jaune qu'une

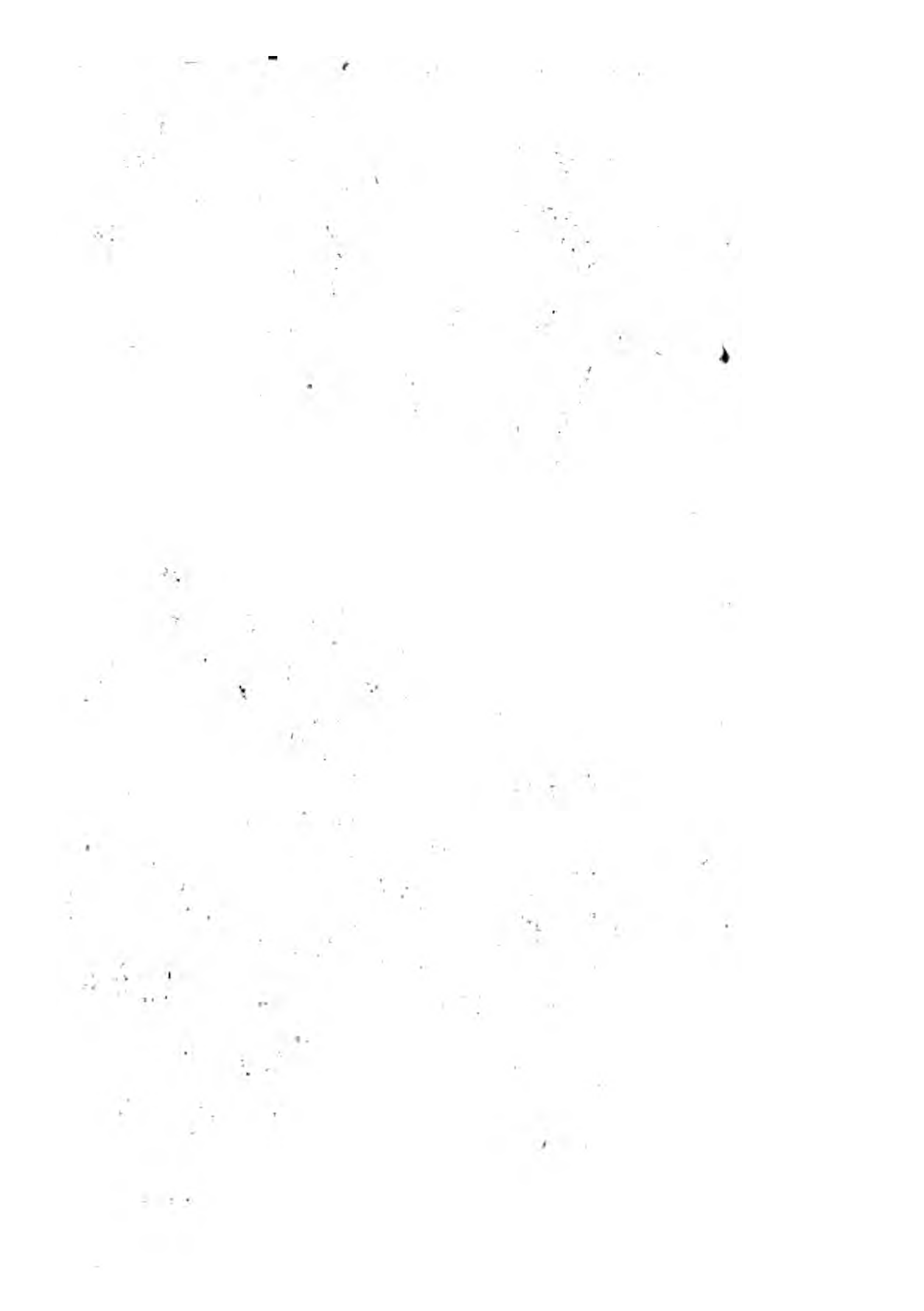
qu'une fille fatiguée du célibat, vint au devant de Mélendez, en lui tendant les bras ; le marchand de son côté ouvrit les siens, & ils s'embrassèrent tous deux avec des démonstrations d'amitié, où il y avoit beaucoup plus d'art que de naturel. Après cela il fut question de moi. Rodriguez m'examina depuis les pieds jusqu'à la tête ; puis il me dit fort poliment que j'étois tel qu'il falloit être pour convenir à don Mathias, & qu'il se chargeoit avec plaisir de me présenter à ce seigneur. Là-dessus Mélendez fit connoître jusqu'à quel point il s'intéressoit pour moi. Il pria l'intendant de m'accorder sa protection, & me laissant avec lui, après force complimens, il se retira. Dès qu'il fut parti, Rodriguez me dit : Je vous conduirai à mon maître d'abord que j'aurai expédié ce bon laboureur. Aussi-tôt il s'approcha du paysan, & lui prenant son sac : Talégo, lui dit-il, voyons si les cinq cens pistoles sont là-dedans. Il compta lui-même les pieces. Il trouva le compte juste, donna quittance de la somme au laboureur, & le renvoya. Il remit ensuite les especes dans le sac. Alors s'adressant à moi, nous pouvons présentement, me dit-il, aller au lever de mon maître. Il sort du lit ordinairement sur le midi. Il est près d'une heure. Il doit être jour dans son appartement.

Don Mathias venoit en effet de se lever. Il étoit encore en robe de chambre, & renversé dans un fauteuil, sur un bras duquel il avoit



avoit une jambe étendue, il se balançoit en rapant du tabac, s'entretenoit avec un laquais, qui remplissant par *interim* l'emploi de valet de chambre, se tenoit-là tout prêt à le servir. Seigneur, lui dit l'intendant, voici un jeune homme que je prends la liberté de vous présenter pour remplacer celui que vous chassâtes avant-hier. Melendez votre marchand en répond : il assure que c'est un garçon de mérite, & je crois que vous en ferez fort satisfait. C'est assez, répondit le jeune seigneur, puisque c'est vous qui le produisez auprès de moi, je le reçois aveuglément à mon service. Je le fais mon valet de chambre. C'est une affaire finie. Rodriguez, ajouta-t-il, parlons d'autres choses, vous arrivez à propos. J'allois vous envoyer chercher. J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, mon cher Rodriguez. J'ai joué de malheur cette nuit. Avec cent pistoles que j'avois, j'en ai encore perdu deux cens sur ma parole. Vous sçavez de quelle conséquence il est pour des personnes de condition, de s'acquitter de cette sorte de dette. C'est proprement la seule que le point d'honneur nous oblige à payer avec exactitude : aussi ne payons-nous pas les autres religieusement. Il faut donc trouver deux cens pistoles tout à l'heure & les envoyer à la comtesse de Pédrofa. Monsieur, dit l'intendant, cela n'est pas si difficile à dire qu'à exécuter. Où voulez-vous, s'il vous plaît, que je prenne cette somme ? Je ne touche pas un mara-

vadi





A. Smith sc.

vadi de vos fermiers, quelque menace que je puisse leur faire, cependant il faut que j'entretienne honnêtement votre domestique, & que je sue sang & eau pour fournir à votre dépense. Il est vrai que jusqu'ici, graces au ciel, j'en suis venu à bout ; mais je ne sçais plus à quel saint me vouer, je suis réduit à l'extrémité. Tous ces discours sont inutiles, interrompit don Mathias, & ces détails ne font que m'ennuyer. Ne prétendez-vous pas, Rodriguez, que je change de conduite, & que je m'amuse à prendre soin de mon bien ? l'agréable amusement pour un homme de plaisir comme moi ! Patience, repliqua l'intendant, au train que vont les choses, je prevois que vous ferez bientôt débarrassé pour toujours de ce soin-là. Vous me fatiguez, repartit brusquement le jeune seigneur. Vous m'affalez. Laissez-moi me ruiner sans que je m'en apperçoive. Il me faut, vous dis-je, deux cens pistoles. Il me les faut. Je vais donc, dit Rodriguez, avoir recours au petit vieillard qui vous a déjà prêté de l'argent à grosse usure ? Ayez recours, si vous voulez, au diable, répondit don Mathias ; pourvu que j'aye deux cens pistoles, je ne me soucie pas du reste.

Dans le moment qu'il prononçoit ces mots d'un air brusque & chagrin, l'intendant sortit, & un jeune homme de qualité, nommé Don Antonio de Centellés, entra : Qu'as-tu, mon ami, dit ce dernier à mon maître ?

Je

Je te trouve l'air nébuleux. Je vois sur ton visage une impression de colere ! qui peut t'avoir mis de mauvaise humeur ? Je vais parier que c'est ce marouffe qui sort. Oui, répondit don Mathias, c'est mon intendant. Toutes les fois qu'il vient me parler, il me fait passer quelque mauvais quart-d'heure. Il m'entretient de mes affaires, il dit que je mange le fonds de mes revenus. . . L'animal ! Ne diroit-on pas qu'il y perd, lui ? Mon enfant, reprit don Antonio, je suis dans le même cas. J'ai un homme d'affaires qui n'est pas plus raisonnable que ton intendant. Quand le faquin, pour obéir à mes ordres réitérés, m'apporte de l'argent, vous diriez qu'il donne du sien. Il me fait toujours de grands raisonnemens : Monsieur, me dit-il, vous vous abîmez. Vos revenus sont saisis. Je suis obligé de lui couper la parole, pour abréger ses sots discours. Le malheur, dit don Mathias, c'est que nous ne sçaurions nous passer de ces gens-là. C'est un mal nécessaire. J'en conviens, répliqua Centellés. . . mais attends, poursuivit-il, en riant de toute sa force, il me vient une idée assez plaisante. Rien n'a jamais été mieux imaginé. Nous pouvons rendre comiques les scènes sérieuses que nous avons avec eux, & nous divertir de ce qui nous chagrine. Ecoute : il faut que ce soit moi qui demande à ton intendant tout l'argent dont tu auras besoin. Tu en useras de même avec mon homme d'affaires. Qu'ils raisonnent alors tous deux tant qu'il

qu'il leur plaira ; nous les écouterons de sang froid. Ton intendant viendra me rendre ses comptes : mon homme d'affaires ira te rendre les siens. Je n'entendrai parler que de tes dissipations : tu ne verras que les miennes : cela nous réjouira.

Mille traits brillans suivirent cette saillie, & mirent en joie les jeunes seigneurs qui continuerent de s'entretenir avec beaucoup de vivacité. Leur conversation fut interrompue par Gregorio Rodriguez, qui rentra suivi d'un petit vieillard qui n'avoit presque point de cheveux tant il étoit chauve. Don Antonio voulut sortir : Adieu, don Mathias, dit-il, nous nous reverrons tantôt. Je te laisse avec ces messieurs. Vous avez sans doute quelque affaire sérieuse à démêler ensemble. Hé non, non, lui répondit mon maître, demeure, tu n'es point de trop. Ce discret vieillard que tu vois est un honnête homme qui me prête de l'argent au denier cinq. Comment au denier cinq, s'écria Centellés d'un air étonné ! Vive Dieu, je te félicite d'être en si bonne main. Je ne suis pas traité si doucement, moi. J'achette l'argent au poids de l'or. J'emprunte d'ordinaire au denier trois : quelle usure, dit alors le vieil usurier. Les fripons ! songent-ils qu'il y a un autre monde ? Je ne suis plus surpris si l'on déclame tant contre les personnes qui prêtent à intérêts. C'est le profit exorbitant que quelques-uns tirent de leurs especes qui nous perd d'honneur & de réputation.

Si tous nos confreres me ressembloient, nous ne serions pas si décriés ; car pour moi, je ne prête uniquement que pour faire plaisir au prochain. Ah ! si le tems étoit aussi bon que je l'ai vu autrefois, je vous offrierois ma bourse sans intérêts, & peu s'en faut même, quelque soit aujourd'hui la misere, que je ne me fasse un scrupule de prêter au denier cinq. Mais on diroit que l'argent est rentré dans le sein de la terre. On n'en trouve plus, & sa rareté oblige enfin ma morale à se relâcher.

De combien avez-vous besoin, poursuivit-il, en s'adressant à mon maître ? Il me faut deux cens pistoles, répondit don Mathias. J'en ai quatre cens dans un sac, répliqua l'usurier, il n'y a qu'à vous en donner la moitié. En même tems il tira de dessous son manteau un sac de toile bleue, qui me parut être le même que le paysan Talégo venoit de laisser avec cinq cens pistoles à Rodriguez. Je sçus bientôt ce qu'il en falloit penser, & je vis bien que Mélendez ne m'avoit pas vanté sans raison le sçavoir faire de cet intendant. Le vieillard vuïda le sac, étala les especes sur une table, & se mit à les compter. Cette vue alluma la cupidité de mon maître. Il fut frappé de la totalité de la somme : Seigneur Descomulgado, dit-il à l'usurier, je fais une réflexion judicieuse, je suis un grand sot. Je n'emprunte que ce qu'il faut pour dégager ma parole, sans songer que je n'ai pas le sol. Je serai obligé demain de recourir encore à vous.

vous. Je suis d'avis de raffer les quatre cents pistoles, pour vous épargner la peine de revenir. Seigneur, répondit le vieillard, je destinois une partie de cet argent à un bon licencié qui a de gros héritages, qu'il employe charitablement à retirer du monde de petites filles, & à meubler leurs retraites ; mais puisque vous avez besoin de la somme entiere, elle est à votre service, vous n'avez seulement qu'à songer aux assurances. Oh pour des assurances, interrompit Rodriguez en tirant de sa poche un papier, vous en aurez de bonnes. Voilà un billet que le seigneur don Mathias n'a qu'à signer. Il vous donne cinq cens pistoles à prendre sur un de ses fermiers, sur Talégo, riche laboureur de Mondejar. Cela est bon, repliqua l'usurier. Je ne fais point le difficultueux, moi, pour peu que les propositions qu'on me fait soient raisonnables, je les accepte sans façon dans le moment. Alors l'intendant présenta une plume à mon maître, qui, sans lire le billet, écrivit, en sifflant, son nom au bas.

Cette affaire consommée, le vieillard dit adieu à mon patron, qui courut l'embrasser en lui disant jusqu'au revoir, Seigneur usurier, je suis tout à vous. Je ne sçais pas pourquoi vous passez, vous autres, pour des fripons. Je vous trouve très nécessaires à l'état ; vous êtes la consolation de mille enfans de famille & la ressource de tous les seigneurs dont la dépense excède les revenus. Tu as raison, s'écria Centellés. Les usuriers sont d'hon-



nêtes gens qu'on ne peut assez honorer & je veux à mon tour embrasser celui-ci à cause du denier cinq. A ces mots, il s'approcha du vieillard pour l'accoler, & ces deux petits-mâtres, pour se divertir, commencèrent à se le renvoyer l'un à l'autre, comme deux joueurs de paume qui pelotent une balle. Après qu'ils l'eurent bien balotté, ils le laisserent sortir avec l'intendant, qui méritoit mieux que lui ces embrassades, & même quelque chose de plus.

Lorsque Rodriguez & son ame damnée furent fortis, don Mathias envoya par le laquais qui étoit avec moi dans la chambre, la moitié de ses pistoles à la comtesse de Pédrosa, & ferra l'autre dans une longue bourse brochée d'or & de soye qu'il portoit ordinairement dans sa poche. Fort satisfait de se revoir en fonds, il dit d'un air gai à don Antonio : Que ferons-nous aujourd'hui ? Tenons conseil là-dessus. C'est parler en homme de bon sens, répondit Centellés. Je le veux bien : Délibérons. Dans le tems qu'ils alloient rêver à ce qu'ils deviendroient ce jour-là, deux autres seigneurs arriverent. C'étoit don Alexo Segiar, & don Fernand de Gamboa ; l'un & l'autre à peu près de l'age de mon maître, c'est-à-dire de vingt-huit à trente ans. Ces quatre cavaliers débuterent par de vives accolades qu'ils se firent : on eût dit qu'ils ne s'étoient point vus depuis dix ans. Après cela don Fernand, qui étoit un gros réjoui, adressa la parole à don Mathias & à don Antonio :

tonio : Messieurs, leur dit-il, où dînez-vous aujourd'hui ? Si vous n'êtes point engagés, je vais vous mener dans un cabaret, où vous boirez du vin des dieux. J'y ai soupé, & j'en suis sorti ce matin entre cinq & six heures. Plût au ciel, s'écria mon maître, que j'eusse passé la nuit aussi sagement ! je n'aurois pas perdu mon argent.

Pour moi, dit Centellés, je me suis donné hier au soir un divertissement nouveau ; car j'aime à changer de plaisirs. Aussi n'y a-t-il que la variété des amusemens qui rende la vie agréable. Un de mes amis m'entraîna chez un de ces seigneurs qui levent les impôts & font leurs affaires avec celles de l'état. J'y vis de la magnificence, du bon goût, & le repas me parut assez bien entendu ; mais je trouvai dans les maîtres du logis un ridicule qui me réjouit. Le partisan quoique des plus roturiers de sa compagnie, tranchoit du grand ; & sa femme, bien qu'horriblement laide, faisoit l'adorable, & disoit mille sottises assaisonnées d'un accent Biscayen qui leur donnoit du relief. Ajoutez à cela qu'il y avoit à table quatre ou cinq enfans avec un précepteur. Jugez si ce souper de famille me divertit.

Et moi, messieurs, dit don Alexo Segiar, j'ai soupé chez une comédienne, chez Arsenie. Nous étions six à table. Arsenie, Florimonde avec une coquette de ses amies, le marquis de Zénete, don Juan de Moncade & votre serviteur. Nous avons passé la nuit

à boire, & à dire des gueulées. Quelle volupté ! Il est vrai qu'Arfenie & Florimonde ne sont pas de grands génies ; mais elles ont un usage de débauche qui leur tient lieu d'esprit. Ce sont des créatures enjouées, vives, folles. Cela ne vaut-il pas mieux cent fois que des femmes raisonnables.



#### CHAPITRE IV.

*De quelle maniere Gil Blas fit connoissance avec les valets des petits-maîtres ; du secret admirable qu'ils lui enseignèrent pour avoir à peu de frais la réputation d'homme d'esprit & du serment singulier qu'ils lui firent faire.*

CES seigneurs continuerent à s'entretenir de cette sorte, jusqu'à ce que don Mathias, que j'aidois à s'habiller pendant ce tems-là, fut en état de sortir. Alors il me dit de le suivre, & tous ces petits-maîtres prirent ensemble le chemin du cabaret où don Fernand de Gamboa se proposoit de les conduire. Je commençai donc à marcher derriere eux avec trois autres valets, car chacun de ces cavaliers avoit le sien. Je remarquai avec étonnement que ces trois domestiques copioient leur maîtres & se donnoient les mêmes airs. Je les saluai comme leur nouveau camarade. Ils me saluerent aussi, & l'un d'entr'eux, après m'avoir regardé quelques

quelques momens, me dit: Frère, je vois à votre allure que vous n'avez jamais encore servi de jeune seigneur. Hélas! non, lui répondis-je, il n'y a pas long-tems que je suis à Madrid. C'est ce qu'il me semble, repliqua-t-il. Vous sentez la province. Vous paroissez timide & embarrassé. Il y a de la bouffe dans votre action. Mais n'importe, nous vous aurons bientôt dégourdi sur ma parole. Vous me flattez peut-être, lui dis-je? Non, répartit-il, non. Il n'y a point de sot que nous ne puissions façonner. Comptez là-dessus.

Il n'eut pas besoin de m'en dire davantage pour me faire comprendre que j'avois pour confreres de bons enfans, & que je ne pouvois être en meilleures mains pour devenir joli garçon. En arrivant au cabaret, nous y trouvâmes un repas tout préparé, que le seigneur don Fernand avoit eu la précaution d'ordonner dès le matin. Nos maîtres se mirent à table, & nous nous disposâmes à les servir. Les voilà qui s'entretiennent avec beaucoup de gaieté. J'avois une extrême plaisir à les entendre. Leur caractère, leurs pensées, leurs expressions me divertissoient. Que de feu! que de faillies d'imagination! Ces gens-là me parurent une espece nouvelle. Lorsqu'on en fut au fruit, nous leur apportâmes une copieuse quantité de bouteilles des meilleures vins d'Espagne, & nous les quittâmes pour aller dîner dans une petite salle où l'on nous avoit dressé une table.

Je

Je ne tardai guère à m'appercevoir que les chevaliers de ma quadrille avoient encore plus de mérite que je ne me l'étois imaginé d'abord. Ils ne se contentoient pas de prendre les manières de leurs maîtres, ils en affectoient même le langage, & ces malfaçons les rendoient si bien, qu'à un air de qualité près, c'étoit la même chose. J'admirois leur air libre & aisé. J'étois encore plus charmé de leur esprit, & je désespérois d'être jamais aussi agréable qu'eux. Le valet de don Fernand, attendu que c'étoit son maître qui régaloit les nôtres, fit les honneurs du repas, & voulant que rien n'y manquât, il appella l'hôte & lui dit : Monsieur le maître, donnez-nous dix bouteilles de votre plus excellent vin, & comme vous avez coutume de faire, vous les ajouterez à celles que nos messieurs auront bues. Très-volontiers, répondit l'hôte ; mais, monsieur Gaspard, vous sçavez que le seigneur don Fernand me doit déjà bien des repas. Si par votre moyen j'en pouvois tirer quelques espèces. . . . Oh, interrompit le valet, ne vous mettez point en peine de ce qui vous est dû. Je vous en réponds, moi, c'est de l'or en barre que les dettes de mon maître. Il est vrai que quelques discourtois créanciers ont fait saisir nos revenus, mais nous obtiendrons mainlevée au premier jour, & nous vous payerons sans examiner le mémoire que vous nous fournirez. L'hôte nous apporta du vin, malgré les saisies ; & nous en bûmes en attendant la  
main-

main-levée. Il falloit voir comme nous nous portions des fantés à tous momens, en nous donnant les uns aux autres les surnoms de nos maîtres. Le valet de don Antonio appelloit Gamboa celui de don Fernand, & le valet de don Fernand appelloit Centellés celui de don Antonio. Ils me nommoient de même Silva, & nous nous enyvrons peu à peu sous ces noms empruntés, tout aussi bien que les seigneurs qui les portoient véritablement.

Quoique je fusse moins brillant que mes convives, ils ne laisserent pas de me témoigner qu'ils étoient assez contents de moi : Silva, me dit un des plus desfalés, nous ferons quelque chose de toi, mon ami. Je m'apperçois que tu as un fonds de génie, mais tu ne sçais pas le faire valoir. La crainte de mal parler t'empêche de rien dire au hazard, & toutefois ce n'est qu'en hazardant des discours, que mille gens s'érigent aujourd'hui en beaux esprits. Veux-tu briller, tu n'as qu'à te livrer à ta vivacité & risquer indifféremment tout ce qui pourra te venir à la bouche. Ton étourderie passera pour une noble hardiesse. Quand tu débiterois cent impertinences, pourvu qu'avec cela il t'échappe seulement un bon mot, on oubliera les sottises, on retiendra le trait, & l'on concevra une haute opinion de ton mérite. C'est ce que pratiquent si heureusement nos maîtres, & c'est ainsi qu'en doit user tout homme qui vise à la réputation d'un esprit distingué.

Outre

Outre que je ne souhaitois que trop de passer pour un beau génie, le secret qu'on m'enseignoit pour y réussir me paroissoit si facile, que je ne crus pas devoir le négliger. Je l'éprouvai sur le champ, & le vin que j'avois bu rendit l'épreuve heureuse. C'est à dire, que je parlai à tort & à travers, & que j'eus le bonheur de mêler parmi beaucoup d'extravagances quelques pointes d'esprit qui m'attirerent des applaudissemens. Ce coup d'essai me remplit de confiance. Je redoublai de vivacité, pour produire quelque bonne saillie, & le hazard voulut encore que mes efforts ne fussent pas inutiles.

Hé bien, me dit alors celui de mes confreres qui m'avoit adressé la parole dans la rue, ne commences-tu pas à te décroasser ? il n'y a pas deux heures que tu es avec nous, & te voilà déjà tout autre que tu n'étois. Tu changeras tous les jours à vue d'œil. Vois ce que c'est que de servir des personnes de qualité. Cela élève l'esprit. Les conditions bourgeoises ne font pas cet effet. Sans doute, lui répondis-je ; aussi je veux désormais consacrer mes services à la noblesse. C'est fort bien dit, s'écria le valet de don Fernand entre deux vins. Il n'appartient pas aux bourgeois de posséder des génies supérieurs comme nous. Allons, messieurs, ajouta-t-il, faisons serment que nous ne servirons jamais ces gredins-là. Jurons-en par le Stix. Nous lui applaudîmes, & le verre

verre à la main, nous fîmes tous ce burlesque serment.

Nous demeurâmes à table jusqu'à ce qu'il plût à nos maîtres de se retirer. Ce fut à minuit. Ce qui parut à mes camarades un excès de sobriété. Il est vrai que ces seigneurs ne sortoient de si bonne heure du cabaret, que pour aller chez une fameuse coquette qui logeoit dans le quartier de la cour, & dont la maison étoit nuit & jour ouverte aux gens de plaisir. C'étoit une femme de trente-cinq à quarante ans, parfaitement belle encore, amusante & si consommée dans l'art de plaire, qu'elle vendoit, disoit-on, plus cher les restes de sa beauté, qu'elle n'en avoit vendu les prémices. Il y avoit toujours chez elle deux ou trois autres coquettes du premier ordre, qui ne contribuoient pas peu au grand concours de seigneurs qu'on y voyoit. Ils y jouoient l'après-dînée. Ils soupoient ensuite, & passaient la nuit à boire & à se rejouir. Nos maîtres demeurèrent-là jusqu'au jour, & nous aussi sans nous ennuyer ; car tandis qu'ils étoient avec leurs maîtresses, nous nous amusions avec les soubrettes. Enfin nous nous séparâmes tous au lever de l'aurore, & nous allâmes nous reposer chacun de son côté.

Mon maître, s'étant levé à son ordinaire sur le midi, s'habilla. Il sortit. Je le suivis, & nous entrâmes chez don Antonio Centellés, ou nous trouvâmes un certain don Alvaro de Acuna. C'étoit un vieux gentilhomme, un  
pro-



professeur de débauche. Tous les jeunes gens qui vouloient devenir des hommes agréables, se mettoient entre ses mains. Il les formoit au plaisir, leur enseignoit à briller dans le monde, & à dissiper leur patrimoine. Il n'appréhendoit plus de manger le sien, l'affaire en étoit faite. Après que ces trois cavaliers se furent embrassés, Centellés dit à mon maître : Parbleu, don Mathias, tu ne pouvois arriver ici plus à propos, don Alvar vient me prendre pour me mener chez un bourgeois qui donne à dîner au marquis de Zénete, & à don Juan de Moncade. Je veux que tu sois de la partie. Hé comment, dit don Mathias, nomme-t-on ce bourgeois ? Il s'appelle Gregorio de Noriéga, dit alors don Alvar, & je vais vous apprendre en deux mots ce que c'est que ce jeune homme. Son pere, qui est un riche jouaillier, est allé négociier des pierreries dans les pays étrangers, & lui a laissé en partant la jouissance d'un gros revenu. Gregorio est un sot, qui a une disposition prochaine à manger tout son bien, qui tranche du petit-maitre, & veut passer pour homme d'esprit en dépit de la nature. Il m'a prié de le conduire. Je le gouverne ; & je puis vous assurer, messieurs, que je le mene bon train. Le fonds de son revenu est déjà bien entamé. Je n'en doute pas, s'écria Centellés. Je vois le bourgeois à l'hôpital. Allons, don Mathias, continua-t-il, faisons connoissance avec cet homme-là, & contribuons à le ruiner. J'y consens, répondit

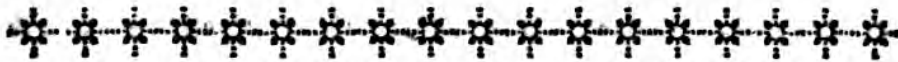
pondit mon maître. Aussi-bien j'aime à voir renverser la fortune de ces petits seigneurs roturiers, qui s'imaginent qu'on les confond avec nous. Rien, par exemple, ne me divertit tant que la disgrâce de ce fils de publicain à qui le jeu & la vanité de figurer avec les grands ont fait vendre jusqu'à sa maison. Oh pour celui-là, reprit don Antonio, il ne mérite pas qu'on le plaigne. Il n'est pas moins fat dans sa misère, qu'il l'étoit dans sa prospérité.

Centellés & mon maître se rendirent avec don Alvar chez Gregorio de Noriéga. Nous y allâmes aussi Mogicon & moi, tous deux ravis de trouver une franche lippée & de contribuer de notre part à la ruine du bourgeois. En entrant nous apperçûmes plusieurs hommes occupés à préparer le dîner, & il sortit des ragoûts qu'ils faisoient, une fumée qui prévenoit l'odorat en faveur du goût. Le marquis de Zénete & don Juan de Moncade venoient d'arriver. Le maître du logis me parut un grand benêt. Il affectoit en vain de prendre l'allure des petits-mâtres. C'étoit une très-mauvaise copie de ces excellens originaux. Ou pour mieux dire, un imbécile qui vouloit se donner un air délibéré. Représentez-vous un homme de ce caractère entre cinq railleurs qui avoient tous pour but de se moquer de lui & de l'engager dans de grandes dépenses. Messieurs, dit don Alvar, après les premiers complimens, je vous donne le seigneur Gregorio de Noriéga pour un ca-

valier des plus parfaits. Il possède mille belles qualités. Sçavez-vous qu'il a l'esprit très-cultivé ? Vous n'avez qu'à choisir. Il est également fort sur toutes les matieres; depuis la logique la plus fine & la plus ferrée, jusqu'à l'orthographe. Oh ! cela est trop flatteur, interrompit le bourgeois en riant de fort mauvaise grace. Je pourrois, seigneur Alvaro, vous retorquer l'argument. C'est vous qui êtes ce qu'on appelle un puits d'érudition. Je n'avois pas dessein, reprit don Alvar, de m'attirer une louange si spirituelle; mais en vérité, messieurs, poursuivit-il, le seigneur Gregorio ne sçauroit manquer de s'acquérir du nom dans le monde. Pour moi, dit don Antonio, ce qui me charme en lui, & ce que je mets même au dessus de l'orthographe, c'est le choix judicieux qu'il fait des personnes qu'il fréquente. Au lieu de se borner au commerce des bourgeois, il ne veut voir que de jeunes seigneurs, sans s'embarasser de ce qu'il lui en coûtera. Il y a là-dedans une élévation de sentimens qui m'enchanté, & voilà ce qu'on appelle dépenser avec goût & avec discernement.

Ces discours ironiques ne firent que précéder mille autres semblables. Le pauvre Gregorio fut accommodé de toutes pieces. Les petits-mâtres lui lançoient tour à tour des traits, dont le sot ne sentoit point l'atteinte. Au contraire, il prenoit au pied de la lettre tout ce qu'on lui disoit, & il paroissoit fort content de ses convives. Il lui sembloit

sembloit même qu'en le tournant en ridicule, ils lui faisoient encore grace. Enfin, il leur servit de jouet pendant qu'ils furent à table, & ils y demeurèrent le reste du jour & la nuit toute entiere. Nous bûmes à discrétion, de même que nos maîtres, & nous étions bien conditionnés les uns & les autres, quand nous fortîmes de chez le bourgeois.



## CHAPITRE V.

*Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connoissance avec une jolie personne.*

**A**près quelques heures de sommeil, je me levai en bonne humeur, & me souvenant des avis que Mélendez m'avoit donnés, j'allai en attendant le réveil de mon maître, faire ma cour à notre intendant, dont la vanité me parut un peu flattée de l'attention que j'avois à lui rendre mes respects. Il me reçut d'un air gracieux, & me demanda si je m'accommodois du genre de vie des jeunes seigneurs. Je répondis qu'il étoit nouveau pour moi, mais que je ne désespérois pas de m'y accoutumer dans la suite.

Je m'y accoutumai effectivement, & bientôt même. Je changeai d'humeur & d'esprit. De sage & posé que j'étois auparavant, je devins vif, étourdi, turlupin. Le valet de don

Antonio me fit compliment sur ma métamorphose, & me dit que pour être un illustre il ne me manquoit plus que d'avoir de bonnes fortunes. Il me représenta que c'étoit une chose absolument nécessaire pour achever un joli homme, que tous nos camarades étoient aimés de quelque belle personne, & que lui, pour sa part, possédoit les bonnes grâces de deux femmes de qualité. Je jugeai que le maraud mentoit. Monsieur Mogicon, lui dis-je, vous êtes sans doute un garçon bien fait & fort spirituel, vous avez du mérite ; mais je ne comprends pas comment des femmes de qualité chez qui vous ne demeurez point, ont pu se laisser charmer d'un homme de votre condition. Oh vraiment, me répondit-il, elles ne sçavent pas qui je suis. C'est sous les habits de mon maître & même sous son nom que je fais ces conquêtes. Voici comment : Je m'habille en jeune seigneur. J'en prends les manières, je vais à la promenade. J'agace toutes les femmes que je vois, jusqu'à ce que j'en rencontre une qui réponde à mes mines. Je suis celle-là, & fais si bien que je lui parle. Je me dis don Antonio Centellés. Je demande un rendez-vous. La dame fait des façons. Elle me l'accorde & *cætera*. C'est ainsi, mon enfant, continua-t-il, que je me conduis pour avoir de bonnes fortunes, & je te conseille de suivre mon exemple.

J'avois trop d'envie d'être un illustre pour n'écouter pas ce conseil ; outre cela je ne me sento

sentois

fentois point de répugnance pour une intrigue amoureuse. Je formai donc le dessein de me travestir en jeune seigneur pour aller chercher des aventures galantes. Je n'osai me déguiser dans notre hotel, de peur que cela ne fût remarqué. Je pris un bel habillement complet dans la garde-robe de mon maître, & j'en fis un paquet que j'emportai chez un petit barbier de mes amis ; où je jugeai que je pourrois m'habiller & me déshabiller commodément. Là je me parai le mieux qu'il me fut possible. Le barbier mit aussi la main à mon ajustement, & quand nous crûmes qu'on n'y pouvoit plus rien ajouter, je marchai vers le pré de saint Jérôme, d'où j'étois bien persuadé que je ne reviendrois pas sans avoir trouvé quelque bonne fortune. Mais je ne fus pas obligé de courir si loin pour en ébaucher une des plus brillantes.

Comme je traversois une rue détournée, je vis sortir d'une petite maison, & monter dans un carosse de louage qui étoit à la porte, une dame richement habillée & parfaitement bien faite. Je m'arrêtai tout court pour la considérer, & je la saluai d'un air à lui faire comprendre qu'elle ne me déplaisoit pas. De son côté, pour me faire voir qu'elle méritoit encore plus que je ne pensois mon attention, elle leva pour un moment son voile, & offrit à ma vue un visage des plus agréables. Cependant le carosse partit, & je demurai dans la rue un peu étourdi des traits que je venois

de voir. La jolie figure, disois-je en moi-même ! peste, il faudroit cela pour m'achever ! Si les deux dames qui aiment Mogicon sont aussi belles que celle-ci, voilà un faquin bien heureux. Je serois charmé de mon sort, si j'avois une pareille maîtresse. En faisant cette réflexion, je jettai les yeux par hazard sur la maison, d'où j'avois vu sortir cette aimable personne, & j'apperçus à la fenêtre d'une salle basse une vieille femme qui me fit signe d'entrer.

Je volai aussitôt dans la maison, & je trouvai dans une salle assez propre cette vénérable & discrète vieille, qui me prenant pour un marquis, tout au moins, me salua respectueusement & me dit : Je ne doute pas, seigneur, que vous n'ayez mauvaise opinion d'une femme qui, sans vous connoître, vous fait signe d'entrer chez elle ; mais vous jugerez peut-être plus favorablement de moi, quand vous sçauvez que je n'en use pas de cette sorte avec tout le monde. Vous me paroissez un seigneur de la cour. Vous ne vous trompez pas, ma mie, interrompis-je, en étendant la jambe droite, & penchant le corps sur la hanche gauche. Je suis, sans vanité, d'une des plus grandes maisons d'Espagne. Vous en avez bien la mine, reprit-elle, & je vous avouerai que j'aime à faire plaisir aux personnes de qualité. C'est mon foible. Je vous ai observé par ma fenêtre. Vous avez regardé très-attentivement, ce me semble, une dame qui vient de me quitter. Vous sentiriez-

riez-vous du goût pour elle ? Dites-le moi confidemment. Foi d'homme de cour, lui répondis-je, elle m'a frappé. Je n'ai jamais rien vu de plus piquant que cette créature-là. Faufilez-nous ensemble, ma bonne, & comptez sur ma reconnoissance. Il fait bon rendre ces sortes de service à nous autres grands seigneurs ; ce ne sont pas ceux que nous payons le plus mal.

Je vous l'ai déjà dit, repliqua le vieille, je suis toute dévouée aux personnes de condition. Je me plais à leur être utile. Je reçois ici, par exemple, certaines femmes que des dehors de vertu empêchent de voir leurs galans chez elles. Je leur prête ma maison pour concilier leur tempérament avec la bienséance. Fort bien, lui dis-je, & vous venez apparemment de faire ce plaisir à la dame dont il s'agit. Non, répondit-elle, c'est une jeune veuve de qualité qui cherche un amant ; mais elle est si difficile là-dessus, que je ne sçais si vous lui conviendrez, malgré tout le mérite que vous pouvez avoir. Je lui ai déjà présenté trois cavaliers bien bâtis, qu'elle a dédaignés. Oh ! parbleu, ma chere, m'écriai-je d'un air de confiance, tu n'as qu'à me mettre à ses trouffes ; je t'en rendrai bon compte, sur ma parole. Je suis curieux d'avoir un tête à tête avec une beauté difficile. Je n'en ai point encore rencontré de ce caractère-là. He bien, me dit la vieille, vous n'avez qu'à venir ici demain à la même heure. Vous satisferez votre curiosité.



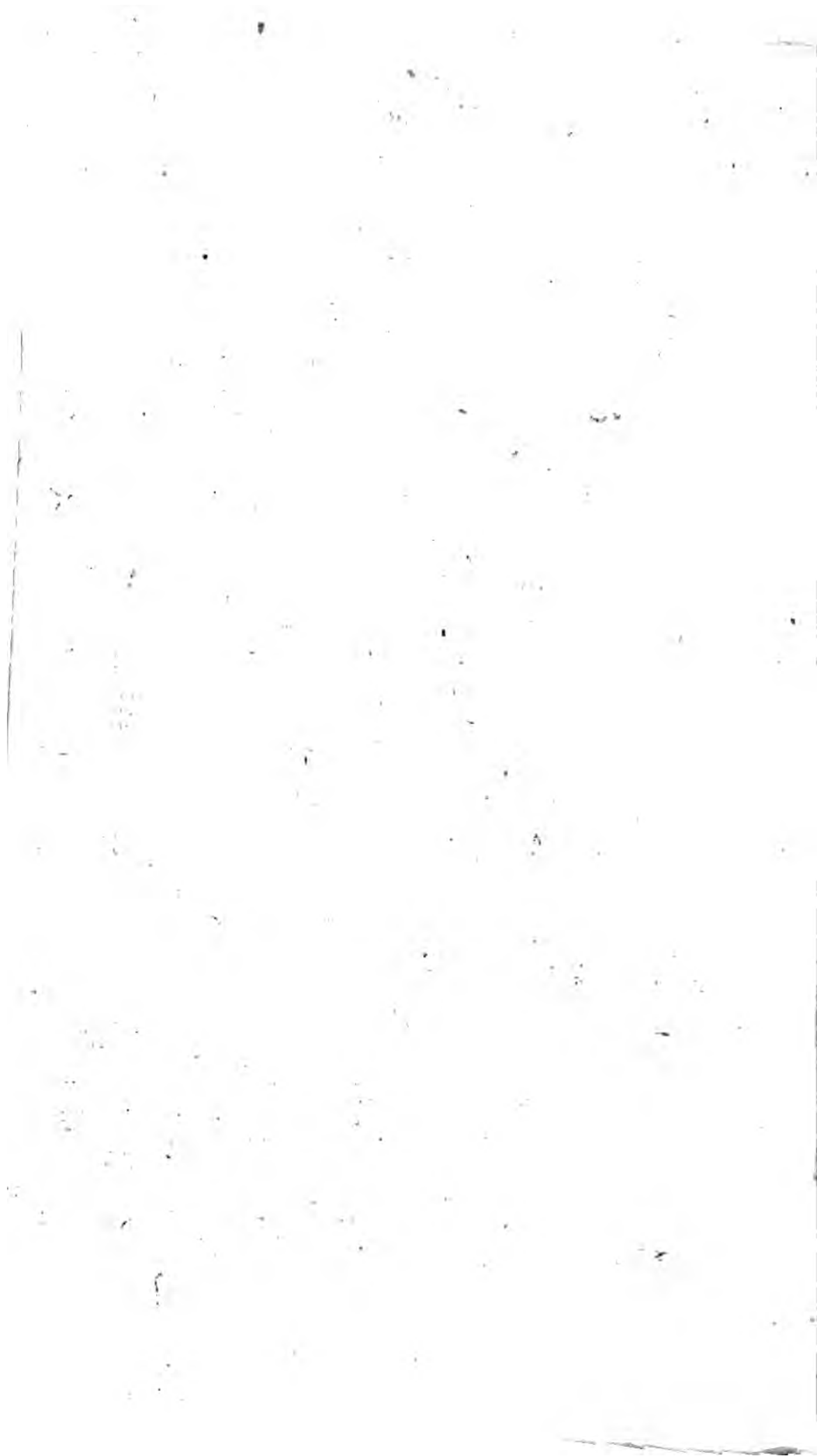
fité. Je n'y manquerai pas, lui repartis-je. Nous verrons si un jeune seigneur tel que moi peut rater une conquête.

Je retournai chez le petit barbier, sans vouloir chercher d'autres aventures, & fort impatient de la suite de celle-là. Ainsi, le jour suivant, après m'être encore bien ajusté, je me rendis chez la vieille une heure plutôt qu'il ne falloit. Seigneur, me dit-elle, vous êtes ponctuel, & je vous en sçais bon gré. Il est vrai que la chose en vaut bien la peine. J'ai vu notre jeune veuve, & nous nous sommes fort entretenues de vous. On m'a défendu de parler : mais j'ai pris tant d'amitié pour vous, que je ne puis me taire. Vous avez plu, & vous allez devenir un heureux seigneur. Entre-nous, la dame est un morceau tout appétissant. Son mari n'a pas vécu long-tems avec elle. Il n'a fait que passer comme une ombre. Elle a tout le mérite d'une fille. La bonne vieille sans doute vouloit dire d'une de ces filles d'esprit qui sçavent vivre sans ennui dans le célibat.

L'héroïne du rendez-vous arriva bientôt en carrosse de louage, comme le jour précédent, & vêtue de superbes habits. D'abord qu'elle parut dans la salle, je débutai par cinq ou six révérences de petit-maître, accompagnées de leurs plus gracieuses contorsions. Après quoi, je m'approchai d'elle d'un air très-familier, & lui dis, Ma princesse, vous voyez un seigneur qui en a dans l'aîle. Votre image depuis



A. Smith sc.



puis hier s'offre incessamment à mon esprit, & vous avez expulsé de mon cœur une duchesse qui commençoit à y prendre pied. Le triomphe est trop glorieux pour moi, répondit-elle, en ôtant son voile ; mais je n'en ressens pas une joie pure. Un jeune seigneur aime le changement ; & son cœur est, dit-on, plus difficile à garder que la pistole volante. Hé ma reine ! repris-je, laissons-là, s'il vous plaît l'avenir. Ne songeons qu'au présent. Vous êtes belle. Je suis amoureux. Si mon amour vous est agréable, engageons-nous sans réflexion ; embarquons nous comme les matelots, n'envifageons point les périls de la navigation. N'en regardons que les plaisirs.

En achevant ces paroles, je me jettai avec transport aux genoux de ma nymphe & pour mieux imiter les petits-mâîtres, je la pressai d'une manière pétulante de faire mon bonheur. Elle me parut un peu émue de mes instances ; mais elle ne crut pas devoir s'y rendre encore ; & me repoussant : Arrêtez-vous, me dit-elle, vous êtes trop vif ; vous avez l'air libertin. J'ai bien peur que vous ne soyez un petit débauché. Fi donc, madame, m'écriai-je, pouvez-vous haïr ce qu'aiment les femmes hors du commun ? Il n'y a plus que quelques bourgeoises qui se révoltent contre la débauche. C'en est trop, reprit-elle, je me rends à une raison si forte. Je vois bien qu'avec vous autres seigneurs les grimaces sont inutiles. Il faut qu'une femme  
tasse

fasse la moitié du chemin. Apprenez donc votre victoire, ajouta-t-elle avec une apparence de confusion, comme si sa pudeur eût souffert de cet aveu ; vous m'avez inspiré des sentimens que je n'ai jamais eûs pour personne, & je n'ai plus besoin que de sçavoir quï vous êtes, pour me déterminer à vous choisir pour mon amant. Je vous crois un jeune seigneur, & même un honnête homme. Cependant je n'en suis point assurée ; & quelque prévenue que je sois en votre faveur, je ne veux pas donner ma tendresse à un inconnu.

Je me souvins alors de quelle façon le valet de don Antonio m'avoit dit qu'il fortoit d'un pareil embarras ; & voulant à son exemple passer pour mon maître : Madame, dis-je à ma veuve, je ne me défendrai point de vous apprendre mon nom. Il est assez beau pour mériter d'être avoué. Avez-vous entendu parler de don Mathias de Silva ? Oui, répondit-elle ; je vous dirai même que je l'ai vu chez une personne de ma connoissance. Quoique, déjà effronté, je fûs un peu troublé de cette réponse. Je me rassurai toutefois dans le moment ; & faisant force de génie pour me tirer de-là : Hé bien, mon ange, repris-je, vous connoissez un seigneur . . . que . . . je connois aussi . . . Je suis de sa maison, puisqu'il faut vous le dire. Son ayeul épousa la belle sœur d'un oncle de mon pere. Nous sommes, comme vous voyez, assez proches parens. Je m'appelle don César.

far. Je suis fils unique de l'illustre don Fernand de Ribéra, qui fut tué il y a quinze ans dans une bataille qui se donna sur les frontieres de Portugal. Je vous ferois bien un détail de l'action, elle fut diablement vive ; mais ce seroit perdre des momens précieux que l'amour veut que j'employe plus agréablement.

Je devins pressant & passionné après ce discours. Ce qui ne me mena pourtant à rien. Les faveurs que ma déesse me laissa prendre, ne servirent qu'à me faire soupirer après celles qu'elle me refusa. La cruelle regagna son carosse qui l'attendoit à la porte. Je ne laissai pas néanmoins de me retirer très-satisfait de ma bonne fortune, bien que je ne fusse pas encore parfaitement heureux. Si, disois-je en moi-même, je n'ai obtenu que des demi-bontés, c'est que ma dame est une personne qualifiée, qui n'a pas cru devoir céder à mes transports dans une premiere entrevue. La fierté de sa naissance a retardé mon bonheur. Mais il n'est différé que de quelques jours. Il est bien vrai que je me représentai aussi que ce pouvoit être une matoise des plus raffinées. Cependant j'aimai mieux regarder la chose du bon côté que du mauvais, & je conservai l'avantageuse opinion que j'avois conçue de ma veuve. Nous étions convenus en nous quittant de nous revoir le sur lendemain, & l'espérance de parvenir au comble de mes vœux me donnoit un avant-goût des plaisirs dont je me flattois.

L'esprit

L'esprit plein des plus riantes images, je me rendis chez mon barbier. Je changeai d'habit & j'allai joindre mon maître dans un tripot où je sçavois qu'il étoit. Je le trouvai engagé au jeu, & je m'apperçus qu'il gagnoit ; car il ne ressembloit pas à ces joueurs froids qui s'enrichissent ou se ruinent sans changer de visage. Il étoit railleur & insolent dans la prospérité & fort bourru dans la mauvaise fortune. Il fortit fort gai du tripot, & prit le chemin du *théâtre du Prince*. Je le suivis jusqu'à la porte de la comédie. Là me mettant un ducat dans la main : Tiens, Gil Blas, me dit-il, puisque j'ai gagné aujourd'hui, je veux que tu t'en ressentis. Va te divertir avec tes camarades, & viens me prendre à minuit chez Arsenie, où je dois souper avec don Alexo Segiar. A ces mots, il entra & je demurai à rêver avec qui je pourrois dépenser mon ducat, selon l'intention du fondateur. Je ne rêvai pas long-tems. Clarin valet de don Alexo se présenta tout à coup devant moi. Je le menai au premier cabaret, & nous nous y amusâmes jusqu'à minuit. De là nous nous rendîmes à la maison d'Arsenie où Clarin avoit ordre aussi de se trouver. Un petit laquais nous ouvrit la porte & nous fit entrer dans une salle basse, où la femme de chambre d'Arsenie & celle de Florimonde rioient à gorge déployée en s'entretenant ensemble, tandis que leurs maîtresses étoient en haut avec nos maîtres.

L'arrivée

L'arrivée de deux vivans qui venoient de bien souper ne pouvoit pas être désagréables à des foubrettes, & à des foubrettes de comédiennes encore ; mais quel fut mon étonnement, lorsque dans une de ces suivantes je reconnus ma veuve, mon adorable veuve, que je croyois comtesse ou marquise. Elle ne parut pas moins étonnée de voir son cher don César de Ribéra changé en valet de petit-mâitre. Nous nous regardâmes toutefois l'un l'autre sans nous déconcerter. Il nous prit même à tous deux une envie de rire que nous ne pûmes nous empêcher de satisfaire. Après quoi Laure, c'est ainsi qu'elle s'appelloit, me tirant à part, tandis que Clarin parloit à sa compagne, me tendit gracieusement la main & me dit tout bas : Touchez-là, seigneur don César ; au lieu de nous faire des reproches réciproques, faisons-nous des complimens, mon ami. Vous avez fait votre rôle à ravir, & je ne me suis point mal non plus acquittée du mien. Qu'en dites-vous ? Avouez que vous m'avez prise pour une de ces jolies femmes de qualité, qui se plaisent à faire des équipées. Il est vrai, lui répondis-je ; mais qui que vous soyez, ma reine, je n'ai point changé de sentiment en changeant de forme. Agréez, de grace, mes services, & permettez que le valet de chambre de don Mathias acheve ce que don César a si heureusement commencé. Va, reprit-elle, je t'aime encore mieux dans ton naturel qu'autrement. Tu es en homme ce que je suis en femme. C'est la



plus grande louange que je puisse te donner. Je te reçois au nombre de mes adorateurs. Nous n'avons plus besoin du ministère de la vieille. Tu peux venir ici me voir librement. Nous autres dames de théâtre, nous vivons sans contrainte & pêle mêle avec les hommes. Je conviens qu'il y paroît quelquefois ; mais le public en rit, & nous sommes faites, comme tu sçais, pour le divertir.

Nous en demeurâmes-là, parce que nous n'étions pas seuls. La conversation devint générale, vive, enjouée & pleine d'équivoques claires. Chacun y mit du sien. La suivante d'Arfenie sur-tout, mon aimable Laure brilla fort & fit paroître beaucoup plus d'esprit que de vertu. D'un autre côté nos maîtres & les comédiennes pouffoient souvent de longs éclats de rire que nous entendions. Ce qui suppose que leur entretien étoit aussi raisonnable que le notre. Si l'on eût écrit toutes les belles choses qui se dirent chez Arfenie, on en auroit, je crois, composé un livre très-instructif pour la jeunesse. Cependant l'heure de la retraite, c'est-à-dire le jour arriva, il fallut se séparer. Clarin suivit don Alexo, & je me retirai avec don Mathias.



CHA



## CHAPITRE VI.

*De l'entretien de quelques seigneurs sur les comédiens de la troupe du prince.*

**C**E jour-là mon maître à son levé reçut un billet de don Alexo Segiar, qui lui mandoit de se rendre chez lui. Nous y allâmes, & nous trouvâmes avec lui le marquis de Zénete & un autre jeune seigneur de bonne mine que je n'avois jamais vu : Don Mathias, dit Segiar à mon patron, en lui présentant ce cavalier que je ne connoissois point, vous voyez don Pompéyo de Castro mon parent. Il est presque dès son enfance à la cour de Pologne. Il arriva hier au soir à Madrid, & il s'en retourne dès demain à Warsovie. Il n'a que cette journée à me donner. Je veux profiter d'un tems si précieux, & j'ai cru que pour le lui faire trouver agréable, j'avois besoin de vous & du marquis de Zénete. Là-dessus mon maître & le parent de don Alexo s'embrassèrent & se firent l'un à l'autre force complimens. Je fus très-fatisfait de ce que dit don Pompéyo. Il me parut avoir l'esprit solide & délié.

On dîna chez Segiar, & ces seigneurs après le repas jouèrent pour s'amuser jusqu'à l'heure de la comédie. Alors ils allèrent tous ensemble au théâtre du Prince voir re-

présenter une tragédie nouvelle qui avoit pour titre : La reine de Carthage. La piece finie, ils revinrent souper au même endroit où ils avoient dîné, & leur conversation roula d'abord sur le poëme qu'ils venoient d'entendre; ensuite sur les acteurs. Pour l'ouvrage, s'écria don Mathias, je l'estime peu. J'y trouve Enée encore plus fade que dans l'Enéide; mais il faut convenir que la piece a été jouée divinement. Qu'en pense le seigneur Pompéyo? Il n'est pas, ce me semble, de mon sentiment. Messieurs, dit ce cavalier, en soufiant, je vous ai vu tantôt si charmé de vos acteurs & particulièrement de vos actrices, que je n'oserois vous avouer que j'en ai jugé tout autrement que vous. C'est fort bien fait, interrompit don Alexo en plaisantant, vos censures feroient ici fort mal reçues. Respectez nos actrices devant les trompettes de leur réputation. Nous buvons tous les jours avec elles; nous les garantissons parfaites. Nous en donnerons si l'on veut des certificats. Je n'en doute point, lui répondit son parent; vous en donneriez même de leurs vie & mœurs, tant vous me paroissez amis.

Vos comédiennes Polonoises, dit en riant le marquis de Zénete, sont sans doute beaucoup meilleures. Qui certainement, repliqua don Pompéyo, elles valent mieux. Il y en a du moins quelques-unes qui n'ont pas le moindre défaut. Celles-là, reprit le marquis, peuvent compter sur vos certificats. Je n'ai point de liaison avec elles, repartit don Pompéyo.

Pompéyo. Je ne suis point de leurs débauches. Je puis juger de leur mérite sans prévention. En bonne foi, poursuivit-il, croyez-vous avoir une troupe excellente ? Non parbleu, dit le marquis, je ne le crois pas, & je ne veux défendre qu'un très-petit nombre d'acteurs. J'abandonne tout le reste. Ne conviendrez-vous pas que l'actrice qui a joué le rôle de Didon est admirable ? N'a-t-elle pas représenté cette reine avec toute la noblesse & tout l'agrément convenable à l'idée que nous en avons ? Et n'avez-vous pas admiré avec quel art elle attache un spectateur, & lui fait sentir les mouvemens de toutes les passions qu'elle exprime : On peut dire qu'elle est consommée dans les raffinemens de la déclamation. Je demeure d'accord, dit Pompéyo, qu'elle sçait émouvoir & toucher : jamais comédienne n'eut plus d'entrailles, & c'est une belle représentation. Mais ce n'est point une actrice sans défaut. Deux ou trois choses m'ont choqué dans son jeu. Veut-elle marquer de la surprise ? elle roule les yeux d'une manière outrée ; ce qui sied mal à une princesse. Ajoutez à cela qu'en grossissant le son de sa voix, qui est naturellement doux, elle en corrompt la douceur, & forme un creux assez désagréable. D'ailleurs, il m'a semblé dans plus d'un endroit de la pièce, qu'on pouvoit la soupçonner de ne pas trop entendre ce qu'elle disoit. J'aime mieux pourtant croire qu'elle étoit distraite, que de l'accuser de manquer d'intelligence.

A ce que je vois, dit alors don Mathias au censeur, vous ne feriez pas homme à faire des vers à la louange de nos comédiennes ? Pardonnez-moi, répondit don Pompéyo. Je découvre beaucoup de talent au travers de leurs défauts. Je vous dirai même que je suis enchanté de l'actrice qui a fait la suivante dans les intermedes. Le beau naturel ! avec quelle grace elle occupe la scene ! A-t-elle quelque bon mot à débiter : elle l'affaisonne d'un fouris malin & plein de charmes qui lui donne un nouveau prix. On pourroit lui reprocher qu'elle se livre quelquefois un peu trop à son feu & passe les bornes d'une honnête hardiesse ; mais il ne faut pas être si sévere. Je voudrois seulement qu'elle se corrigeât d'une mauvaise habitude. Souvent au milieu d'une scene, dans un endroit sérieux elle interrompt tout à coup l'action, pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous me direz que le parterre l'applaudit dans ces momens mêmes. Cela est heureux.

Eh que pensez-vous des hommes, interrompit le marquis ? Vous devez tirer sur eux à cartouches, puisque vous n'épargnez pas les femmes. Non, dit Pompéyo, j'ai trouvé quelques jeunes acteurs qui promettent, & je suis surtout assez content de ce gros comédien qui a joué le rôle de premier ministre de Didon. Il récite très-naturellement, & c'est ainsi qu'on déclame en Pologne. Si vous êtes satisfait de ceux-là, dit Segiar,

vous

vous devez être charmé de celui qui a fait le personnage d'Enée. Ne vous a-t-il pas paru un grand comédien ? un acteur original ? Fort original, répondit le censeur ; il a des tons qui lui sont particuliers, & il en a de bien aigus. Presque toujours hors de la nature, il précipite les paroles qui renferment le sentiment, & appuie sur les autres. Il fait même des éclats sur des conjonctions. Il m'a fort diverti, & particulièrement lorsqu'il exprimoit à son confident la violence qu'il se faisoit d'abandonner sa princesse. On ne sçauroit témoigner de la douleur plus comiquement. Tout beau, cousin, repliqua don Alexo, tu nous ferois croire à la fin qu'on n'est pas de trop bon goût à la cour de Pologne. Sçais-tu bien que l'acteur dont nous parlons est un sujet rare ? N'as-tu pas entendu les battemens de mains qu'il a excités. Cela prouve qu'il n'est pas si mauvais. Cela ne prouve rien, repartit don Pompéyo. Messieurs, ajouta-t-il, laissons-là, je vous prie, les applaudissemens du parterre. Il en donne souvent aux acteurs fort mal à propos. Il applaudit même plus rarement au vrai mérite qu'au faux, comme Phédre nous l'apprend par une fable ingénieuse. Permettez-moi de vous la rapporter. La voici.

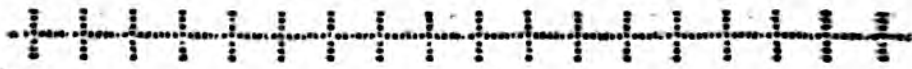
Tout le peuple d'une ville, s'étoit assemblé dans une grande place, pour voir jouer des pantomimes. Parmi ces acteurs, il y en avoit un qu'on applaudissoit à chaque moment.

ment. Ce bouffon sur la fin du jeu voulut fermer le théâtre par un spectacle nouveau. Il parut seul sur la scène, se baissa, se couvrit la tête de son manteau, & se mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en acquitta de manière, qu'on s'imagina qu'il en avoit un véritablement sous ses habits. On lui cria de secouer son manteau & sa robe ; ce qu'il fit. Et comme il ne se trouva rien dessous, les applaudissemens se renouvelèrent avec plus de fureur dans l'assemblée. Un payfan qui étoit du nombre des spectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration. Messieurs, s'écria-t-il, vous avez tort d'être charmé de ce bouffon. Il n'est pas si bon acteur que vous le croyez. Je sçais mieux faire que lui le cochon de lait ; & si vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure. Le peuple prévenu en faveur du pantomime, se rassembla le jour suivant en plus grand nombre, & plutôt pour fiffler le payfan, que pour voir ce qu'il sçavoit faire. Les deux rivaux parurent sur le théâtre. Le bouffon commença, & fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le villageois s'étant baissé à son tour & enveloppé de son manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenoit sous son bras, & lui fit pousser des cris perçans. Cependant l'assistance ne laissa pas de donner le prix au pantomime, & chargea de huées le payfan, qui montrant tout à coup le cochon de lait aux spectateurs : Messieurs, leur

leur dit-il, ce n'est pas moi que vous sifflez, c'est le cochon lui même. Voyez quels juges vous êtes.

Coufin, dit don Alexo, ta fable est un peu vive. Néanmoins malgré ton cochon de lait nous n'en démordrons pas. Changeons de matiere, poursuivit-il, celle-ci m'ennuye. Tu pars donc demain, quelque envie que j'aye de te posséder plus long-tems ? Je voudrois, répondit son parent, pouvoir faire ici un plus long séjour, mais je ne le puis. Je vous l'ai déjà dit, je suis venu à la cour d'Espagne pour une affaire d'état. Je parlai hier en arrivant au premier ministre. Je dois le voir encore demain matin, & je partirai un moment après pour m'en retourner à Warsovie. Te voilà devenu Polonois, repliqua Segiar, & selon toutes les apparences, tu ne reviendras point demeurer à Madrid. Je crois que non, repartit don Pompéyo ; j'ai le bonheur d'être aimé du roi de Pologne. J'ai beaucoup d'agrément à sa cour. Quelque bonté pourtant qu'il ait pour moi, croiriez-vous que j'ai été sur le point de sortir de ses états ? Hé par quelle aventure, dit le marquis ? ConteZ-nous cela, je vous prie : Très-volontiers, répondit don Pompéyo ; & c'est en même tems mon histoire dont je vais vous faire le récit.





## CHAPITRE VII.

*Histoire de don Pompéyo de Castro.*

**D**ON Alexo, poursuivit-il, sçait qu'au sortir de mon enfance, je voulus prendre le parti des armes, & que voyant notre pays tranquile, j'allai en Pologne, à qui les Turcs venoient alors de déclarer la guerre. Je me fis présenter au roi, qui me donna de l'emploi dans son armée. J'étois un cadet des moins riches d'Espagne. Ce qui m'imposoit la nécessité de me signaler par des exploits qui m'attirassent l'attention du général. Je fis si bien mon devoir qu'après une assez longue guerre la paix ayant été faite, le roi sur les bons témoignages que les officiers généraux lui rendirent de moi, me gratifia d'une pension considérable. Sensible à la générosité de ce monarque, je ne perdois pas une occasion de lui en témoigner ma reconnaissance par mon assiduité. J'étois devant lui à toutes les heures où il est permis de se présenter à ses regards. Par cette conduite, je me fis insensiblement aimer de ce prince, & j'en reçus de nouveaux bienfaits.

Un jour que je me distinguai dans une course de bague, & dans un combat de taureaux qui la précéda, toute la cour loua ma force & mon adresse ; & lorsque comblé d'applaudissemens,

plaudiffemens, je fus de retour chez moi, j'y trouvai un billet par lequel on me mandoit qu'une dame, dont la conquête devoit plus me flatter que tout l'honneur que je m'étois acquis ce jour-là, fouhaitoit de m'entretenir, & que je n'avois, à l'entrée de la nuit, qu'à me rendre à certain lieu qu'on me marquoit. Cette lettre me fit plus de plaisir que toutes les louanges qu'on m'avoit données, & je m'imaginai que la personne qui m'écrivait, devoit être une femme de la première qualité. Vous jugez bien que je volai au rendez-vous. Une vieille qui m'y attendoit pour me servir de guide, m'introduisit par une petite porte du jardin dans une grande maison, & m'enferma dans un riche cabinet, en me disant : Demeurez-ici. Je vais avertir ma maîtresse de votre arrivée. J'apperçus bien des choses précieuses dans ce cabinet, qu'éclairait une grande quantité de bougies ; mais je n'en considérai la magnificence, que pour me confirmer dans l'opinion que j'avois déjà conçue de la noblesse de la dame. Si tout ce que je voyois sembloit m'assurer que ce ne pouvoit être qu'une personne du premier rang, quand elle parut, elle acheva de me le persuader, par son air noble & majestueux. Cependant ce n'étoit pas ce que je pensois.

Seigneur cavalier, me dit-elle, après la démarche que je fais en votre faveur, il seroit inutile de vouloir vous cacher que j'ai de tendres sentimens pour vous. Le mérite que  
vous

vous avez fait paroître aujourd'hui devant toute la cour, ne me les a point inspirés. Il en précipite seulement le témoignage. Je vous ai vu plus d'une fois. Je me suis informée de vous, & le bien qu'on m'en a dit, m'a déterminée à suivre mon penchant. Ne croyez-pas, poursuivit-elle, avoir fait la conquête d'une altesse. Je ne suis que la veuve d'un simple officier des gardes du roi : mais ce qui rend votre victoire glorieuse, c'est la préférence que je vous donne sur un des plus grands seigneurs du royaume. Le prince de Radzivil m'aime, & n'épargne rien pour me plaire. Il n'y peut toutefois réussir, & je ne souffre ses empressements que par vanité.

Quoique je visse bien, à ce discours, que j'avois affaire à une coquette, je ne laissai pas de sçavoir bon gré de cette aventure à mon étoile. Dona Hortensia, c'est ainsi que se nommoit la dame, étoit encore dans sa première jeunesse, & sa beauté m'éblouit. De plus, on m'offroit la possession d'un cœur qui se refusoit aux soins d'un prince. Quel triomphe pour un cavalier Espagnol ! Je me prosternai aux pieds d'Hortense, pour la remercier de ses bontés. Je lui dis tout ce qu'un homme galant pouvoit lui dire, & elle eut lieu d'être satisfaite des transports de reconnaissance que je fis éclater. Aussi nous séparâmes-nous tous deux les meilleurs amis du monde, après être convenus que nous nous verrions tous les soirs, que le prince ne  
pourroit

pourroit venir chez elle. Ce qu'on promet de me faire sçavoir très-exactement. On n'y manqua pas, & je devins enfin l'adorateur de cette nouvelle Venus.

Mais les plaisirs de la vie ne font pas d'éternelle durée. Quelques mesures que prit la dame pour dérober la connoissance de notre commerce à mon rival, il ne laissa pas d'apprendre tout ce qu'il nous importoit fort qu'il ignorât. Une servante mécontente le mit au fait. Ce seigneur naturellement généreux, mais fier, jaloux & violent, fut indigné de mon audace. La colere & la jalousie lui troublèrent l'esprit ; & ne consultant que sa fureur, il résolut de se venger de moi d'une maniere infame. Une nuit que j'étois chez Hortense, il vint m'attendre à la petite porte du jardin avec tous ses valets armés de bâtons. Dès que je sortis, il me fit saisir par ces misérables, & leur ordonna de m'affommer. Frappez, leur dit-il, que le téméraire périsse sous vos coups. C'est ainsi que je veux punir son insolence. Il n'eut pas achevé ces paroles, que ces gens m'affaillirent tous ensemble & me donnerent tant de coups de bâtons, qu'ils m'étendirent sur la place. Après quoi ils se retirent avec leur maître, pour qui cette cruelle exécution avoit été un spectacle bien doux. Je demurai le reste de la nuit dans l'état où ils m'avoient mis. A la pointe du jour, il passa près de moi quelques personnes, qui s'appercevant que je respirois encore, eurent la charité de me por-

ter chez un chirurgien. Par bonheur mes blessures ne se trouverent pas mortelles, & je tombai entre les mains d'un habile homme, qui me guérit en deux mois parfaitement. Au bout de ce tems-là, je reparus à la cour & repris mes premières brisées, excepté que je ne retournai plus chez Hortense, qui de son côté ne fit aucune démarche pour me revoir, parce que le prince, à ce prix-là, lui avoit pardonné son infidélité.

Comme mon aventure n'étoit ignorée de personne, & que je ne passois pas pour un lâche, tout le monde s'étonnoit de me voir aussi tranquille, que si je n'eusse pas reçu un affront. Car je ne disois pas ce que je pensois, & je semblois n'avoir aucun ressentiment. On ne sçavoit que s'imaginer de ma fausse insensibilité. Les uns croyoient que malgré mon courage, le rang de l'offenseur me tenoit en respect & m'obligeoit à devorer l'offense; les autres, avec plus de raison se défioient de mon silence, & regardoient comme un calme trompeur la situation paisible où je paroissois être. Le roi jugea, comme ces derniers, que je n'étois pas homme à laisser un outrage impuni, & que je ne manquerois pas de me venger, si-tôt que j'en trouverois une occasion favorable. Pour sçavoir s'il devinoit ma pensée, il me fit un jour entrer dans son cabinet où il me dit : Don Pompéyo, je sçais l'accident qui vous est arrivé, & je suis surpris, je l'avoue, de votre tranquillité. Vous dissimulez certainement.

ment. Sire, lui repondis-je, j'ignore qui peut être l'offenseur. J'ai été attaqué la nuit par des gens inconnus. C'est un malheur dont il faut bien que je me console. Non, non, repliqua le roi ; je ne suis point la dupe de ce discours peu sincere. On m'a tout dit. Le prince de Radzivil vous a mortellement offensé. Vous êtes noble & Castillan. Je sçais à quoi ces deux qualités vous engagent. Vous avez formé la résolution de vous venger. Faites-moi confidence du parti que vous avez pris. Je le veux. Ne craignez point de vous repentir de m'avoir confié votre secret.

Puisque votre Majesté me l'ordonne, lui re-partis-je, il faut donc que je lui découvre mes sentimens. Oui, seigneur, je songe à tirer vengeance de l'affront qu'on m'a fait. Tout homme qui porte un nom pareil au mien en est comptable à sa race. Vous sçavez l'indigne traitement que j'ai reçu, & je me propose d'affassiner le prince pour me venger d'une maniere qui réponde à l'offense. Je lui plongerai un poignard dans le sein, ou lui casserai la tête d'un coup de pistolet, & me sauverai, si je puis, en Espagne. Voilà quel est mon dessein. Il est violent, dit le roi ; néanmoins je ne sçauois le condamner, après le cruel outrage que Radzivil vous a fait. Il est digne du châtiment que vous lui réservez. Mais n'exécutez pas si-tôt votre entreprise. Laissez-moi chercher un tempérament pour vous accommoder tous deux. Ah ! seigneur, m'écriai-je avec chagrin, pourquoi m'avez-vous

vous obligé de vous révéler mon secret ? Quel tempérament peut . . . Si je n'en trouve pas qui vous satisfasse, interrompit-il, vous pourrez faire ce que vous avez résolu. Je ne prétends point abuser de la confiance que vous m'avez faite. Je ne trahirai point votre honneur. Soyez sans inquiétude là-dessus.

J'étois assez en peine de sçavoir par quel moyen le roi prétendoit terminer cette affaire à l'amiable. Voici comme il s'y prit. Il entretint en particulier mon rival : Prince, lui-dit-il, vous avez offensé don Pompéyo de Castro. Vous n'ignorez pas que c'est un homme d'une naissance illustre, un cavalier que j'aime, & qui m'a bien servi. Vous lui devez une satisfaction. Je ne suis pas d'humeur à la lui refuser, répondit le prince ; s'il se plaint de mon emportement, je suis prêt à lui en faire raison par la voie des armes. Il faut une autre réparation, reprit le roi. Un gentilhomme Espagnol entend trop bien le point d'honneur, pour vouloir se battre noblement avec un lâche assassin. Je ne puis vous appeller autrement, & vous ne sçauriez expier l'indignité de votre action, qu'en présentant vous même un bâton à votre ennemi, & qu'en vous offrant à ses coups. O ciel, s'écria mon rival ! quoi, sire, vous voulez qu'un homme de mon rang s'abaisse ? qu'il s'humilie devant un simple cavalier & qu'il en reçoive même des coups de bâton ? Non, repartit le monarque, j'obligerai don  
Pompéyo

Pompéyo à me promettre qu'il ne vous frappera point. Demandez-lui seulement pardon de votre violence, en lui présentant un bâton. C'est tout ce que j'exige de vous. Et c'est trop attendre de moi, sire, interrompit brusquement Radzivil. J'aime mieux demeurer exposé aux traits cachés que son ressentiment me prépare. Vos jours me sont chers, dit le roi, & je voudrois que cette affaire n'eût point de mauvaises suites. Pour la finir avec moins de désagrément pour vous, je ferai seul témoin de cette satisfaction que je vous ordonne de faire à l'Espagnol.

Le roi eut besoin de tout son pouvoir qu'il avoit sur le prince, pour obtenir de lui qu'il fît une démarche si mortifiante. Ce monarque pourtant en vint à bout. Ensuite il m'envoya chercher. Il me conta l'entretien qu'il venoit d'avoir avec mon ennemi, & me demanda si je serois content de la réparation dont ils étoient convenus tous deux. Je répondis qu'oui, & je donnai ma parole, que bien loin de frapper l'offenseur, je ne prendrois pas même le bâton qu'il me présenteroit. Cela étant réglé de cette sorte, le prince & moi nous nous trouvâmes un jour chez le roi, qui s'enferma dans son cabinet avec nous. Allons, dit-il à Radzivil, reconnoissez votre faute, & méritez qu'on vous la pardonne. Alors mon ennemi me fit des excuses, & me présenta un bâton qu'il avoit à la main. Don Pompéyo, me dit le monarque en ce moment, prenez ce bâton, &



que ma présence ne vous empêche pas de satisfaire votre honneur outragé. Je vous rends la parole que vous m'avez donnée de ne point frapper votre ennemi. Non, seigneur, lui répondis-je, il suffit qu'il se mette en état de recevoir des coups de bâton. Un Espagnol offensé n'en demande pas davantage. Hé bien, reprit le roi, puisque vous êtes content de cette satisfaction, vous pouvez présentement tous deux suivre la franchise d'un procédé régulier. Mesurez vos épées pour terminer noblement votre querelle. C'est ce que je désire avec ardeur, s'écria le prince d'un ton brusque, & cela seul est capable de me consoler de la honteuse démarche que je viens de faire.

A ces mots, il fortit plein de rage & de confusion ; & deux heures après, il m'envoya dire qu'il m'attendoit dans un endroit écarté. Je m'y rendis, & je trouvai ce seigneur disposé à se bien battre. Il n'avoit pas quarante cinq ans. Il ne manquoit ni de courage ni d'adresse. On peut dire que la partie étoit égale entre nous. Venez, don Pompéyo, me dit-il, finissons ici notre différend. Nous devons l'un & l'autre être en fureur, vous du traitement que je vous ai fait, & moi de vous en avoir demandé pardon. En achevant ces paroles, il mit si brusquement l'épée à la main, que je n'eûs pas le tems de lui répondre. Il me poussa d'abord très-vivement : mais j'eûs le bonheur de parer tous les coups qu'il me porta. Je le pouffai à mon tour.

Je

Je sentis que j'avois affaire à un homme, qui sçavoit aussi bien se défendre, qu'attaquer ; & je ne sçais ce qu'il en seroit arrivé, s'il n'eût pas fait un faux pas en reculant, & ne fût tombé à la renverse. Je m'arrêtai aussitôt, & dis au prince : Relevez-vous. Pourquoi m'épargner, répondit-il ? Votre pitié me fait injure. Je ne veux point, lui repliquai-je, profiter de votre malheur. Je ferois tort à ma gloire. Encore une fois relevez-vous, & continuons notre combat.

Don Pompéyo, dit-il en se relevant, après ce trait de générosité, l'honneur ne me permet pas de me battre contre vous. Que diroit-on de moi, si je vous perçois le cœur ? Je passerois pour un lâche, d'avoir arraché la vie à un homme qui me la pouvoit oter. Je ne puis donc plus m'armer contre vos jours, & je sens que la reconnoissance fait succéder de doux transports aux mouvemens furieux qui m'agitoient. Don Pompéyo, continuait-il, cessons de nous haïr l'un l'autre. Passons même plus avant. Soyons amis. Ah ! feigneur, m'écriai-je ! j'accepte avec joie une proposition si agréable. Je vous voue une amitié sincère ; & pour commencer à vous en donner des marques, je vous promets de ne plus remettre le pied chez Dona Hortensia, quand elle voudroit me revoir. C'est moi, dit-il, qui vous cede cette dame. Il est plus juste que je vous l'abandonne, puisqu'elle a naturellement de l'inclination pour vous. Non, non, interrompis-je, vous l'aimez. Les bon-

tés qu'elle auroit pour moi, pourroient vous faire de la peine. Je les sacrifie à votre repos. Ah! trop généreux Castillan, reprit Radzivil, en me serrant entre ses bras, vos sentimens me charment. Qu'ils produisent de remords dans mon ame! Avec quelle douleur, avec quelle honte je me rappelle l'outrage que vous avez reçu. La satisfaction que je vous en ai faite dans la chambre du roi, me paroît trop légère en ce moment. Je veux mieux réparer cette injure; & pour en effacer entierement l'infamie, je vous offre une de mes nièces, dont je puis disposer. C'est une riche héritiere, qui n'a pas quinze ans, & qui est encore plus belle que jeune.

Je fis là-dessus au prince tous les complimens que l'honneur d'entrer dans son alliance me put inspirer, & j'épousai sa nièce peu de jours après. Toute la cour félicita ce seigneur d'avoir fait la fortune d'un cavalier qu'il avoit couvert d'ignominie, & mes amis se rejouirent avec moi de l'heureux dénouement d'une aventure qui devoit avoir une plus triste fin. Depuis ce tems, messieurs, je vis agréablement à Warsovie. Je suis aimé de mon épouse, & j'en suis encore amoureux. Le prince Radzivil me donne tous les jours de nouveaux témoignages d'amitié, & j'ose me vanter d'être assez bien dans l'esprit du roi de Pologne. L'importance du voyage que je fais par son ordre à Madrid, m'assure de son estime.



## CHAPITRE VIII.

*Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle condition.*

T Elle fut l'histoire que don Pompéyo raconta, & que nous entendîmes le valet de don Alexo & moi, bien qu'on eût pris la précaution de nous renvoyer avant qu'il en commençât le récit. Au lieu de nous retirer, nous nous étions arrêtés à la porte que nous avions laissée entr'ouverte, & d -là nous n'en avons pas perdue un mot. Après cela, ces seigneurs continuèrent de boire : mais ils ne poussèrent pas la débauche jusqu'au jour, attendu que don Pompéyo, qui devoit parler le matin au premier ministre, étoit bien aise auparavant de se reposer un peu. Le marquis de Zénete, & mon maître embrasferent ce cavalier, lui dirent adieu, & le laisserent avec son parent.

Nous nous couchâmes pour le coup avant le lever de l'aurore, & don Mathias à son réveil me chargea d'un nouvel emploi. Gil Blas, me dit-il, prends du papier & de l'encre pour écrire deux ou trois lettres que je veux te dicter. Je te fais mon secrétaire. Bon, dis-je, en moi-même, surcroît de fonctions. Comme laquais, je suis mon maître partout ; comme valet de chambre, je  
l'habille,

l'habille, & j'écrirai sous lui comme secrétaire. Le ciel en soit loué. Je vais comme la triple Hécate faire trois personnages différens. Tu ne sçais pas, continua-t-il, quel est mon dessein. Le voici. Mais sois discret. Il y va de ta vie. Comme je trouve quelquefois des gens qui me vantent leurs bonnes fortunes, je veux pour leur damer le pion, avoir dans mes poches de fausses lettres de femmes, que je leur lirai. Cela me divertira pour un moment, & plus heureux que ceux de mes pareils, qui ne font des conquêtes que pour avoir le plaisir de les publier, j'en publierai que je n'aurai pas eu la peine de faire. Mais, ajouta-t-il, déguise ton écriture, de manière que les billets ne paroissent pas tous d'une même main.

Je pris donc du papier, une plume & de l'encre, & je me mis en devoir d'obeir à don Mathias, qui me dicta d'abord un poulet dans ces termes : *Vous ne vous êtes point trouvé au rendez-vous. Ah! don Mathias, que direz-vous pour vous justifier? Quelle étoit mon erreur? & que vous me punissiez bien d'avoir eu la vanité de croire que tous les amusemens, & toutes les affaires du monde devoient céder au plaisir de voir Dona Clara de Mendocé.* Après ce billet, il m'en fit écrire un autre, comme d'une femme qui lui sacrifioit un prince; & un autre enfin, par lequel une dame lui mandoit, que si elle étoit assurée qu'il fût discret, elle feroit avec lui le voyage de Cythère. Il ne se contentoit pas  
de

de me dicter de si belles lettres, il m'obligeoit de mettre au bas des noms de personnes qualifiées. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner que je trouvois cela très-délicat : mais il me pria de ne lui donner des avis, que lorsqu'il m'en demanderoit. Je fus obligé de me taire, & d'expédier ses commandemens. Cela fait, il se leva, & je l'aidai à s'habiller. Il mit les lettres dans ses poches. Il sortit ensuite. Je le suivis, & nous allâmes dîner chez don Juan de Moncade, qui régaloit ce jour-là cinq ou six cavaliers de ses amis.

On y fit grand'chère, & la joie, qui est le meilleur assaisonnement des festins, regna dans le repas. Tous les convives contribuerent à égayer la conversation ; les uns par des plaisanteries, & les autres en racontant des histoires, dont ils se disoient les héros. Mon maître ne perdit pas une si belle occasion de faire valoir les lettres qu'il m'avoit fait écrire. Il les lut à haute voix, & d'un air si important, qu'à l'exception de son secrétaire, tout le monde peut-être en fut la dupe. Parmi les cavaliers devant qui se faisoit effrontément cette lecture, il y en avoit un qu'on appelloit don Lope de Velasco. Celui-ci, homme fort grave, au lieu de se réjouir comme les autres des prétendues bonnes fortunes du lecteur, lui demanda froidement si la conquête de dona Clara lui avoit coûté beaucoup. Moins que rien, lui répondit don Mathias. Elle a fait toutes les avances. Elle  
me

me voit à la promenade. Je lui plais. On me suit par son ordre. On apprend qui je suis. Elle m'écrit, & me donne rendez-vous chez elle à une heure de la nuit, où tout reposoit dans sa maison. Je m'y trouvais. On m'introduisit dans son appartement. . . . Je suis trop discret pour vous dire le reste.

A ce recit laconique, le seigneur de Velasco fit paroître une grande altération sur son visage. Il ne fut pas difficile de s'appercevoir de l'intérêt qu'il prenoit à la dame en question. Tous ces billets, dit-il à mon maître, en le regardant d'un œil-furieux, sont absolument faux, & sur tout celui que vous vous vantez d'avoir reçu de dona Clara de Mendocce. Il n'y a point en Espagne de fille plus réservée qu'elle. Depuis deux ans un cavalier qui ne vous cede, ni en naissance, ni en mérite personnel, met tout en usage pour s'en faire aimer. A peine en a-t-il obtenu les plus innocentes faveurs : mais il peut se flatter que si elle étoit capable d'en accorder d'autres, ce ne seroit qu'à lui seul. Hé ! qui vous dit le contraire, interrompit don Mathias d'un air railleur ? Je conviens avec vous que c'est une fille très-honnête. De mon côté, je suis un fort honnête garçon. Par conséquent, vous devez être persuadé qu'il ne s'est rien passé entre nous que de très-honnête. Ah ! c'en est trop, interrompit don Lope à son tour. Vous êtes un imposteur. Jamais dona Clara ne vous a donné de rendez-vous la nuit. Je ne puis souffrir

souffrir que vous osiez noircir sa réputation. Je suis aussi trop discret pour vous dire le reste. En achevant ces mots, il rompit en visière à toute la compagnie, & se retira d'un air qui me fit juger que cette affaire pourroit bien avoir de mauvaises suites. Mon maître, qui étoit assez brave pour un seigneur de son caractère, méprisa les menaces de don Lope. Le fat, s'écria-t-il, en faisant un éclat de rire ! les chevaliers errans soutenoient la beauté de leurs maîtresses ; il veut, lui, soutenir la sagesse de la sienne. Cela me paroît encore plus extravagant.

La retraite de Velasco, à laquelle Moncade avoit en vain voulu s'opposer, ne troubla point la fête. Les cavaliers sans y faire beaucoup d'attention, continuerent de se réjouir, & ne se séparèrent qu'à la pointe du jour suivant. Nous nous couchâmes, mon maître & moi, sur les cinq heures du matin. Le sommeil m'accabloit, & je comptois de bien dormir : mais je comptois sans mon hôte, ou plutôt sans notre portier, qui vint me réveiller une heure après, pour me dire qu'il y avoit à la porte un garçon qui me demandoit. Ah ! maudit portier, m'écriai-je en bâillant, songez-vous que je viens de me mettre au lit tout à l'heure ? Dites à ce garçon que je repose, & qu'il revienne tantôt. Il veut, me repliqua-t-il, vous parler en ce moment. Il assure que la chose presse. A ces mots, je me levai. Je mis seulement mon haut-de-chausses & mon pourpoint, &



j'allai en jurant trouver le garçon qui m'attendoit. Ami, lui dis-je, apprenez-moi s'il vous plaît, quelle affaire pressante me procure l'honneur de vous voir de si grand matin : J'ai, me répondit-il, une lettre à donner en main propre au seigneur don Mathias, & il faut qu'il la lise tout présentement. Cela est de la dernière conséquence pour lui. Je vous prie de m'introduire dans sa chambre. Comme je crus qu'il s'agissoit d'une affaire importante, je pris la liberté d'aller réveiller mon maître. Pardon, lui dis-je, si j'interromps votre repos : mais l'importance. . . . Que me veux-tu, interrompit-il brusquement ? Seigneur, lui dit alors le garçon qui m'accompagnoit, c'est une lettre que j'ai à vous rendre de la part de don Lope de Velasco. Don Mathias prit le billet, l'ouvrit, & après l'avoir lu, dit au valet de don Lope : Mon enfant, je ne me leverois jamais avant midi, quelque partie de plaisir qu'on me pût proposer ; juge si je me leverai à six heures du matin pour me battre. Tu peux dire à ton maître que s'il est encore à midi & demi dans l'endroit où il m'attend, nous nous y verrons. Va lui porter cette réponse. A ces mots, il s'enfonça dans son lit, & ne tarda gueres à se rendormir.

Il se leva & s'habilla fort tranquillement entre onze heures & midi. Puis il sortit, en me disant qu'il me dispensoit de le suivre ; mais j'étois trop tenté de voir ce qu'il deviendroit pour lui obéir. Je marchai sur ses

pas,

pas, jusqu'au pré de saint Jérôme, où j'aperçus don Lope de Velasco qui l'attendoit de pied ferme. Je me cachai pour les observer tous deux, & voici ce que je remarquai de loin. Ils se joignirent, & commencèrent à se battre un moment après. Leur combat fut long. Ils se poussèrent tour à tour l'un l'autre avec beaucoup d'adresse & de vigueur. Cependant la victoire se déclara pour don Lope. Il perça mon maître, l'étendit par terre, & s'enfuit fort satisfait de s'être si bien vengé. Je le trouvai sans connoissance, & presque déjà sans vie. Ce spectacle m'attendrit, & je ne pus m'empêcher de pleurer une mort à laquelle, sans y penser, j'avois servi d'instrument. Néanmoins, malgré ma douleur, je ne laissai pas de songer à mes petits intérêts. Je m'en retournai promptement à l'hôtel sans rien dire. Je fis un paquet de mes hardes, où je mis par mégarde quelques nipes de mon maître ; & quand j'eus porté cela chez le barbier, où mon habit d'homme à bonnes fortunes étoit encore, je répandis dans la ville l'accident funeste dont j'avois été témoin. Je le contai à qui voulut l'entendre, & surtout je ne manquai pas d'aller l'annoncer à Rodriguez. Il en parut moins affligé, qu'occupé des mesures qu'il avoit à prendre là-dessus. Il assembla ses domestiques, leur ordonna de le suivre, & nous nous rendîmes tous au pré de saint Jérôme. Nous enlevâmes don Mathias, qui respiroit encore, mais qui mourut trois heures

après qu'on l'eut transporté chez lui. Ainsi périt le seigneur don Mathias de Silva, pour s'être avisé de lire mal-à-propos des billets doux supposés.



## CHAPITRE IX.

*Quelle personne il alla servir après la mort de don Mathias de Silva.*

**Q**uelques jours après les funérailles de don Mathias, tous ses domestiques furent payés & congédiés. J'établis mon domicile chez le petit barbier, avec qui je commençois à vivre dans une étroite liaison. Je m'y promettois plus d'agrément que chez Mélendez. Comme je ne manquois pas d'argent, je ne me hâtai point de chercher une nouvelle condition. D'ailleurs, j'étois devenu difficile sur cela. Je ne voulois plus servir que des personnes hors du commun; encore avois-je résolu de bien examiner les postes qu'on m'offriroit. Je ne croyois pas le meilleur trop bon pour moi, tant le valet d'un jeune seigneur me paroissoit alors préférable aux autres valets.

En attendant que la fortune me présentât une maison telle que je m'imaginois la mériter, je pensai que je ne pouvois mieux faire que de consacrer mon oisiveté à ma belle Laure, que je n'avois point vue depuis que nous nous étions si plaisamment détrompés.

Je

Je n'osai m'habiller en don César de Ribéra. Je ne pouvois, sans passer pour un extravagant, mettre cet habit que pour me déguiser. Mais outre que le mien n'avoit pas encore l'air trop mal propre, j'étois bien chauffé & bien coëffé. Je me parai donc, à l'aide du barbier, d'une maniere qui tenoit un milieu entre don César & Gil Blas. Dans cet état, je me rendis à la maison d'Arfénie. Je trouvai Laure seule dans la même salle, où je lui avois déjà parlé. Ah ! c'est vous, s'écria-t-elle, aussi-tôt qu'elle m'apperçut. Je vous croyois perdu. Il y a sept ou huit jours que je vous ai permis de me venir voir. Vous n'abusez point, à ce que je vois, des libertés que les dames vous donnent.

Je m'excusai sur la mort de mon maître, sur les occupations que j'avois eues, & j'ajoutai fort poliment que dans mes embarras même, mon aimable Laure avoit toujours été présente à ma pensée. Cela étant, me dit-elle, je ne vous ferai plus de reproches, & je vous avouerai que j'ai aussi songé à vous. D'abord que j'ai appris le malheur de don Mathias, j'ai formé un projet qui ne vous déplaira peut-être point. Il y a long-tems que j'entends dire à ma maîtresse qu'elle veut avoir chez elle une espèce d'homme d'affaires ; un garçon qui entende bien l'œconomie, & qui tienne un registre exact des sommes qu'on lui donnera pour faire la dépense de la maison. J'ai jetté les yeux sur votre seigneurie. Il me semble que vous ne remplirez

point mal cet emploi. Je sens, lui répondis-je, que je m'en acquitterai à merveilles. J'ai lu les œconomiques d'Aristote, & pour tenir des registres, c'est mon fort. . . . Mais, mon enfante, poursuivis-je, une difficulté m'empêche d'entrer au service d'Arfénie. Quelle difficulté, me dit Laure ? J'ai juré, lui répliquai-je, de ne plus servir de bourgeois. J'en ai même juré par le Stix. Si Jupiter n'osoit violer ce serment, jugez si un valet doit le respecter ? Qu'appelles-tu des bourgeois, repartit froidement la soubrette ? Pour qui prends-tu les comédiennes ? Les prends-tu pour des avocates, ou pour des procureuses ? Oh ! sçache, mon ami, que les comédiennes sont nobles, archi-nobles par les alliances qu'elles contractent avec les grands seigneurs.

Sur ce pied-là, lui dis-je, mon enfante, je puis accepter la place que vous me destinez. Je ne dérogerai point. Non, sans doute, répondit-elle, passer de chez un petit-maître au service d'une héroïne de théâtre, c'est être toujours dans le même monde. Nous allons de pair avec les gens de qualité. Nous avons des équipages comme eux, nous faisons aussi bonne chère, & dans le fonds, on doit nous confondre ensemble dans la vie civile. En effet, ajouta-t-elle, à considérer un marquis & un comédien dans le cours d'une journée, c'est presque la même chose. Si le marquis pendant les trois quarts du jour est par son rang au-dessus du comédien, le comédien

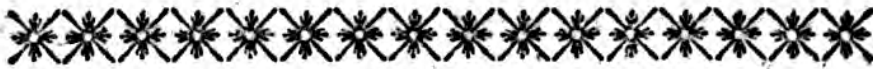
rien pendant l'autre quart s'éleve encore davantage au-dessus du marquis par un rôle d'empereur, ou de roi qu'il représente. Cela fait, ce me semble, une compensation de noblesse & de grandeur qui nous égale aux personnes de la cour. Oui vraiment, repris-je, vous êtes de niveau, sans contredit, les uns aux autres. Peste, les comédiens ne font pas de marouffes, comme je le croyois, & vous me donnez une forte envie de servir de si honnêtes gens. Hé bien, repartit-elle, tu n'as qu'à revenir dans deux jours. Je ne te demande que ce tems-là pour disposer ma maîtresse à te prendre. Je lui parlerai en ta faveur. J'ai quelque ascendant sur son esprit. Je suis persuadée que je te ferai entrer ici.

Je remerciai Laure de sa bonne volonté. Je lui témoignai que j'en étois pénétré de reconnaissance, & je l'en assurai avec des transports, qui ne lui permirent pas d'en douter. Nous eûmes tous deux un assez long entretien, qui auroit encore duré, si un petit laquais ne fût venu dire à ma princesse, qu'Ariénie la demandoit. Nous nous séparâmes. Je sortis de chez la comédienne, dans la douce espérance d'y avoir bientôt bouche à cour, & je ne manquai pas d'y retourner deux jours après. Je t'attendois, me dit la suivante, pour t'assurer que tu es commensal dans cette maison. Viens, suis-moi. Je vais te présenter à ma maîtresse. A ces paroles, elle me mena dans un appartement composé de

cinq

cinq à six pieces de plein-pied, toutes plus richement meublées les unes que les autres.

Quel luxe ! quelle magnificence ! Je me crus chez une vice-reine : ou pour mieux dire je m'imaginai voir toutes les richesses du monde amassées dans un même lieu. Il est vrai qu'il y en avoit de plusieurs nations, & qu'on pouvoit définir cet appartement le temple d'une déesse, ou chaque voyageur apportoit pour offrande quelques raretés de son pays. J'apperçus la divinité assise sur un gros carreau de satin. Je la trouvai charmante & grasse de la fumée des sacrifices. Elle étoit dans un déshabillé galant, & ses belles mains s'occupaient à préparer une coëffure nouvelle pour jouer son rôle ce jour-là. Madame, lui dit la soubrette, voici l'œconome en question. Je puis vous assurer que vous ne sçauriez avoir un meilleur sujet. Arsénie me regarda très-attentivement, & j'eus le bonheur de ne lui pas déplaire. Comment donc, Laure, s'écria-t-elle ! mais voilà un fort joli garçon. Je prévois que je m'accommoderai bien de lui. Ensuite m'adressant la parole : Mon enfant, ajouta-t-elle, vous me convenez, & je n'ai qu'un mot à vous dire : Vous ferez content de moi, si je le suis de vous. Je lui répondis que je ferois tous mes efforts pour la servir à son gré. Comme je vis que nous étions d'accord, je sortis sur le champ pour aller chercher mes hardes, & je revins m'installer dans cette maison.



## CHAPITRE X.

*Qui n'est pas plus long que le précédent.*

IL étoit à peu près l'heure de la comédie. Ma maîtresse me dit de la suivre avec Laure au théâtre. Nous entrâmes dans sa loge, où elle ota son habit de ville & en prit un autre plus magnifique pour paroître sur la scène. Quand le spectacle commença, Laure me conduisit & se plaça près de moi dans un endroit d'où je pouvois voir & entendre parfaitement bien les acteurs. Ils me déplurent pour la plûpart, à cause sans doute que don Pompéyo m'avoit prévenu contr'eux. On ne laissoit pas d'en applaudir plusieurs, & quelques-uns de ceux-là me firent souvenir de la fable du cochon.

Laure m'apprenoit le nom des comédiens & des comédiennes, à mesure qu'ils s'offroient à nos yeux. Elle ne se contentoit pas de les nommer, la médisante en faisoit de jolis portraits : Celui-ci, disoit-elle, a le cerveau creux, celui-là est un insolent. Cette mignonne que vous voyez & qui a l'air plus libre que gracieux, s'appelle Rosarda. Mauvaise acquisition pour la compagnie. On devoit mettre cela dans la troupe qu'on leve par ordre du vice-roi de la Nouvelle Espagne, & qu'on va faire incessamment partir pour l'Amérique



mérique. Regardez bien cet astre lumineux qui s'avance : ce beau soleil couchant : c'est Cafilda. Si depuis qu'elle a des amans, elle avoit exigé de chacun d'eux une pierre de taille pour en bâtir une pyramide, comme fit autrefois une princesse d'Égypte, elle en pourroit faire élever une qui iroit jusqu'au troisieme ciel. Enfin, Laure déchira tout le monde par des médifances. Ah la méchante langue ! Elle n'épargna pas même sa maîtresse.

Cependant, j'avouerais mon foible, j'étois charmé de ma soubrette, quoique son caractère ne fût pas moralement bon. Elle médifait avec un agrément qui me faisoit aimer jusqu'à sa malignité. Elle se levoit dans les entre-actes, pour aller voir si Arsénie n'avoit pas besoin de ses services ; mais au lieu de venir promptement reprendre sa place, elle s'amusoit derrière le théâtre à recueillir les fleurettes des hommes qui la cajoloient. Je la suivis une fois pour l'observer, & je remarquai qu'elle avoit bien de connoissances. Je comptai jusqu'à trois comédiens qui l'arrêterent, l'un après l'autre, pour lui parler, & ils me parurent s'entretenir avec elle très-familierement. Cela ne me plut point, & pour la première fois de ma vie, je sentis ce que c'est que d'être jaloux. Je retournai à ma place si rêveur & si triste, que Laure s'en apperçut aussi-tôt qu'elle m'eut rejoint. Qu'as-tu, Gil Blas, me dit-elle avec étonnement ? Quelle humeur noire s'est emparée de toi, depuis

puis que je t'ai quitté ? Tu as l'air sombre & chagrin. Ma princesse, lui répondis-je, ce n'est pas sans raison. Vos allures sont un peu vives. Je viens de vous voir avec des comédiens. . . . Ah le plaisant sujet de tristesse ! interrompit-elle en riant. Quoi cela te fait de la peine ? Oh vraiment tu n'es pas au bout. Tu verras bien d'autres choses parmi nous. Il faut que tu t'accoutumes à nos manières aisées. Point de jalousie, mon enfant. Les jaloux, chez le peuple comique, passent pour des ridicules. Aussi n'y en a-t-il presque point. Les pères, les maris, les frères, les oncles & les cousins sont les gens du monde les plus commodes, & souvent même c'est eux qui établissent leurs familles.

Après m'avoir exhorté à ne prendre ombre de personne & à regarder tout tranquillement, elle me déclara que j'étois l'heureux mortel qui avoit trouvé le chemin de son cœur. Puis elle m'affura qu'elle m'aimeroit toujours uniquement. Sur cette assurance, dont je pouvois douter sans passer pour un esprit trop défiant, je lui promis de ne plus m'allarmer, & je lui tins parole. Je la vis, dès le soir même, s'entretenir en particulier & rire avec des hommes. A l'issue de la comédie, nous nous en retournâmes avec notre maîtresse au logis, où Florimonde arriva bientôt avec trois vieux seigneurs & un comédien qui y venoient souper. Outre Laure & moi, il y avoit pour domestiques dans cette  
maison

maison une cuisiniere, un cocher & un petit laquais. Nous nous joignîmes tous cinq pour préparer le repas. La cuisiniere, qui n'étoit pas moins habile que la dame Jacinte, apprêta les viandes avec le cocher. La femme de chambre & le petit laquais mirent le couvert, & je dressai le buffet composé de la plus belle vaisselle d'argent & de plusieurs vases d'or. Autres offrandes que la déesse du temple avoit reçues. Je le parai de bouteilles de différens vins, & je servis d'échançon, pour montrer à ma maîtresse que j'étois un homme à tout. J'admirois la contenance des comédiennes pendant le repas. Elles faisoient les dames d'importance. Elles s'imaginoient être des femmes du premier rang. Bien loin de traiter d'*excellence* les seigneurs, elles ne leur donnoient pas même de la *seigneurie* : elles les appelloient simplement par leur nom. Il est vrai que c'étoit eux qui les gâtoient & qui les rendoient si vaines en se familiarisant un peu trop avec elles. Le comédien de son côté, comme un acteur accoutumé à faire les héros, vivoit avec eux sans façon : il buvoit à leur santé, & tenoit, pour ainsi dire, le haut bout. Parbleu, dis-je en moi-même, quand Laure m'a démontré que le marquis & le comédien sont égaux pendant le jour, elle pouvoit ajouter qu'ils le sont encore davantage pendant la nuit, puisqu'ils la passent toute entiere à boire ensemble.

Arfénie

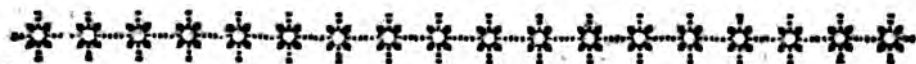
Arsénie & Florimonde étoient naturellement enjouées. Il leur échappa mille discours hardis, entremêlés de menues faveurs & de minauderies qui furent bien favourées par ces vieux pécheurs. Tandis que ma maîtresse en amusoit un par un badinage innocent, son amie, qui se trouvoit entre les deux autres, ne faisoit point avec eux la Suzanne. Dans le tems que je considérois ce tableau, qui n'avoit que trop de charmes pour un vieil adolescent, on apporta le fruit. Alors je mis sur la table des bouteilles de liqueurs & des verres, & je disparus pour aller souper avec Laure, qui m'attendoit. Hé bien, Gil Blas, me dit-elle, que penfes-tu de ces seigneurs que tu viens de voir ? Ce sont sans doute, lui répondis-je, des adorateurs d'Arsénie & de Florimonde. Non, reprit-elle, ce sont de vieux voluptueux qui vont chez les coquettes sans s'y attacher. Ils n'exigent d'elles qu'un peu de complaisance, & ils sont assez généreux pour bien payer les petites bagatelles qu'on leur accorde. Graces au ciel ! Florimonde & ma maîtresse sont à présent sans amans. Je veux dire qu'elles n'ont pas de ces amans qui s'érigent en maris, & veulent faire tous les plaisirs d'une maison, parce qu'ils en font toute la dépense. Pour moi, j'en suis bien aise, & je soutiens qu'une coquette sensée doit fuir ces sortes d'engagemens. Pourquoi se donner un maître ? Il vaut mieux gagner sol à sol un équi-

page, que de l'avoir tout d'un coup à ce prix-là.

Lorsque Laure étoit en train de parler, & elle y étoit presque toujours, les paroles ne lui coûtoient rien. Quelle volubilité de langue ! Elle me conta mille aventures arrivées aux actrices de la troupe du Prince, & je conclus de tous ses discours, que je ne pouvois être mieux placé pour connoître parfaitement les vices. Malheureusement j'étois dans un âge où ils ne font guere d'horreur, & il faut ajouter que la soubrette sçavoit si bien peindre les déreglemens, que je n'y envisageois que des délices. Elle n'eut pas le tems de m'apprendre seulement la dixieme partie des exploits des comédiennes, car il n'y avoit pas plus de trois heures qu'elle en parloit. Les seigneurs & le comédien se retirèrent avec Florimonde, qu'ils conduisirent chez elle.

Après qu'ils furent fortis, ma maîtresse me dit en me mettant de l'argent entre les mains : Tenez, Gil Blas, voilà dix pistoles pour aller demain à la provision. Cinq ou six de nos messieurs & de nos dames doivent dîner ici. Ayez soin de nous faire faire bonne chere. Madame, lui répondis-je, avec cette somme je promets d'apporter de quoi régaler toute la troupe même. Mon ami, reprit Arsénie, corrigez, s'il vous plaît, vos expressions. Sçachez qu'il ne faut point dire la troupe : il faut dire la compagnie. On dit bien une troupe de bandits, une troupe de gueux,  
une

une troupe d'auteurs ; mais apprenez qu'on doit dire une compagnie de comédiens. Les acteurs de Madrid sur tout méritent bien qu'on appelle leur corps compagnie. Je demandai pardon à ma maîtresse de m'être servi d'un terme si peu respectueux. Je la suppliai très-humblement d'excuser mon ignorance. Je lui protestai que dans la suite quand je parlerois de messieurs les comédiens de Madrid d'une manière collective, je dirois toujours la compagnie.



## CHAPITRE XI.

*Comment les comédiens vivoient ensemble, & de quelle manière ils traitoient les auteurs.*

**J**E me mis donc en campagne le lendemain matin, pour commencer l'exercice de mon emploi d'œconome. C'étoit un jour maigre : j'achetai par ordre de ma maîtresse, de bons poulets gras, des lapins, des perdreaux & d'autres petits pieds. Comme messieurs les comédiens ne sont pas contents des manières de l'église à leur égard, ils n'en observent pas avec exactitude les commandemens. J'apportai au logis plus de viandes qu'il n'en faudroit à douze honnêtes gens pour bien passer les trois jours du carnaval. La cuisinière eut de quoi s'occuper toute la matinée. Pendant qu'elle préparoit le dîner,

Arsénie se leva, & demeura jusqu'à midi à sa toilette. Alors les seigneurs Rosimiro & Ricardo comédiens arriverent. Il survint ensuite deux comédiennes, Constance & Celinaura, & un moment après, parut Florimonde accompagnée d'un homme qui avoit tout l'air d'un *Senor Cavallero* des plus lestes. Il avoit les cheveux galamment noués, un chapeau relevé d'un bouquet de plumes feuille-morte, un haut de chausses bien étroit, & l'on voyoit aux ouvertures de son pourpoint une chemise fine avec une fort belle dentelle. Ses gands & son mouchoir étoient dans la concavité de la garde de son épée, & il portoit son manteau avec une grace toute particuliere.

Néanmoins quoiqu'il eut bonne mine & fut très-bien fait, je trouvai d'abord en lui quelque chose de singulier. Il faut, dis-je en moi-même, que ce gentilhomme-là soit un original. Je ne me trompois point. C'étoit un caractere marqué. Dès qu'il entra dans l'appartement d'Arsénie, il courut, les bras ouverts, embrasser les actrices & les acteurs, l'un après l'autre, avec des démonstrations plus outrées que celles des petits-mâtres. Je ne changeai point de sentiment, lorsque je l'entendis parler. Il appuyoit sur toutes les syllabes, & prononçoit ses paroles d'un ton emphatique avec des gestes & des yeux accommodés au sujet. J'eus la curiosité de demander à Laure ce que c'étoit que ce cavalier : Je te pardonne, me dit-elle, ce mouve-  
ment

ment curieux : il est impossible de voir & d'entendre pour la première fois le seigneur Carlos Alonso de la Ventoléria, sans avoir l'envie qui te presse. Je vais te le peindre au naturel. Premièrement, c'est un homme qui a été comédien. Il a quitté le théâtre par fantaisie & s'en est depuis repenti par raison. As-tu remarqué ses cheveux noirs ? Ils sont teints aussi-bien que ses sourcils & sa moustache. Il est plus vieux que Saturne. Cependant comme au tems de sa naissance, ses parens ont négligé de faire écrire son nom sur les registres de sa paroisse, il profite de leur négligence, & se dit plus jeune qu'il n'est de vingt bonnes années pour le moins. D'ailleurs, c'est le personnage d'Espagne le plus rempli de lui-même. Il a passé les douze premiers lustres de sa vie dans une ignorance crasse ; mais pour devenir sçavant, il a pris un précepteur qui lui a montré à épeller en grec & en latin. De plus, il sçait par cœur une infinité de bons contes, qu'il a récités tant de fois comme de son cru, qu'il est parvenu à se figurer qu'ils en sont effectivement. Il les fait venir dans la conversation, & on peut dire que son esprit brille aux dépens de sa mémoire. Au reste, on dit que c'est un grand acteur. Je veux le croire pieusement. Je t'avouerai toutefois qu'il ne me plaît point. Je l'entends quelquefois déclamer ici, & je lui trouve entr'autres défauts une prononciation trop affectée, avec une



voix tremblante qui donne un air antique & ridicule à sa déclamation.

Tel fut le portrait que ma soubrette me fit de cet histrion honoraire, & véritablement, je n'ai jamais vu de mortel d'un maintien plus orgueilleux. Il faisoit aussi le beau parleur, il ne manqua pas de tirer de son sac deux ou trois contes qu'il débita d'un air imposant & bien étudié. D'une autre part, les comédiennes & les comédiens, qui n'étoient point venus là pour se taire, ne furent pas muets. Ils commencèrent à s'entretenir de leurs camarades absens d'une manière peu charitable, à la vérité ; mais c'est une chose qu'il faut pardonner aux comédiens comme aux auteurs. La conversation s'échauffa donc contre le prochain : Vous ne sçavez pas, mesdames, dit Rosimiro, un nouveau trait de Césarino, notre cher confrere. Il a ce matin acheté des bas de soie, des rubans & des dentelles, qu'il s'est fait apporter à l'assemblée par un petit page, comme de la part d'une comtesse. Quelle friponnerie ! dit le seigneur de la Ventoléria en souriant d'un air fat & vain ? De mon tems on étoit de meilleur foi. Nous ne songions point à composer de pareilles fables. Il est vrai que les femmes de qualité nous en épargnoient l'invention. Elles faisoient elles-mêmes les emplettes. Elles avoient cette fantaisie-là. Parbleu, dit Ricardo, du même ton, cette fantaisie les tient bien encore & s'il étoit permis de s'expliquer là-dessus . . . mais il faut taire ces sortes d'aven-

tures, sur tout quand les personnes d'un certain rang y sont intéressées.

Messieurs, interrompit Florimonde, laissez-là de grace vos bonnes fortunes, elles sont connues de toute la terre. Parlons d'Isménie. On dit que ce seigneur, qui a fait tant de dépenses pour elle, vient de lui échapper. Oui vraiment, s'écria Constance, & je vous dirai de plus qu'elle perd un petit homme d'affaires qu'elle auroit indubitablement ruiné. Je sçais la chose d'original. Son Mercure a fait un *qui pro quo* : il a porté au seigneur un billet qu'elle écrivoit à l'homme d'affaires, & a remis à l'homme d'affaires une lettre qui s'adressoit au seigneur. Voilà de grandes pertes, ma mignone, reprit Florimonde. Oh ! pour celle du seigneur, reprit Constance, elle est peu considérable. Le cavalier a mangé presque tout son bien : mais le petit homme d'affaires ne faisoit que d'entrer sur les rangs. Il n'a point encore passé par les mains des coquettes. - C'est un sujet à regretter.

Ils s'entretinrent à peu près de cette sorte avant le dîner, & leur entretien roula sur la même matière, lorsqu'ils furent à table. Comme je ne finirois point, si j'entreprendois de rapporter tous les autres discours pleins de médisance ou de fatuité que j'entendis ; le lecteur trouvera bon que je les supprime, pour lui conter de quelle façon fut reçu un pauvre diable d'auteur, qui arriva chez Arsénie sur la fin du repas.

Nôtre

Nôtre petit laquais vint dire tout haut à ma maîtresse : Madame, un homme en linge sale, crotté jusqu'à l'échine, & qui, sauf votre respect, a tout l'air d'un poète, demande à vous parler. Qu'on le fasse monter, répondit Arsénie. Ne bougeons, messieurs, c'est un auteur. Effectivement, c'en étoit un, dont on avoit accepté une tragédie & qui apportoit un rôle à ma maîtresse. Il s'appelloit Pédro de Moya. Il fit en entrant cinq ou six profondes révérences à la compagnie, qui ne se leva, ni même ne le salua point. Arsénie répondit seulement par une simple inclination de tête aux civilités dont il l'accabloit. Il s'avança dans la chambre d'un air tremblant & embarrassé. Il laissa tomber ses gands & son chapeau. Il les ramassa, s'approcha de ma maîtresse ; & lui présentant un papier plus respectueusement qu'un plaideur ne présente un placet à son juge : Madame, lui dit-il, agréez, de grace, le rôle que je prends la liberté de vous offrir. Elle le reçut d'une manière froide & méprisante, & ne daigna pas même répondre au compliment.

Cela ne rebuta point notre auteur, qui se servant de l'occasion pour distribuer d'autres personnages, en donna un à Rosimiro, & un autre à Florimonde, qui n'en usèrent pas plus honnêtement avec lui qu'Arsénie. Au contraire, le comédien, fort obligeant de son naturel, comme ces messieurs le sont pour la plûpart, l'insulta par de piquantes railleries.

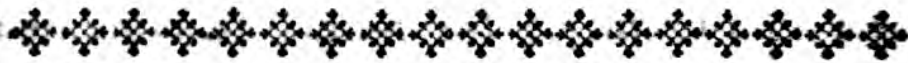
Pédro

Pédro de Moya les sentit. Il n'osa toutefois les relever, de peur que sa piece n'en pâtît. Il se retira sans rien dire, mais vivement touché, à ce qu'il me parut, de la réception que l'on venoit de lui faire. Je crois que dans son dépit, il ne manqua pas d'apostropher en lui-même les comédiens comme ils le méritoient; & les comédiens de leur côté, quand il fut parti, commencerent à parler des auteurs avec beaucoup de respect: Il me semble, dit Florimonde, que le seigneur Pédro de Moya ne s'en va pas fort satisfait.

Hé! madame, s'écria Rosimiro, de quoi vous inquiétez-vous? Les auteurs sont-ils dignes de notre attention? Si nous allions de pair avec eux, ce seroit le moyen de les gâter. Je connois ces petits messieurs; je les connois; ils s'oublieroient bientôt. Traitons-les toujours en esclaves, & ne craignons point de lasser leur patience. Si leurs chagrins les éloignent de nous quelquefois, la fureur d'écrire nous les ramene, & ils sont encore trop heureux, que nous voulions bien jouer leurs pieces. Vous avez raison, dit Arsénie; nous ne perdons que les auteurs dont nous faisons la fortune. Pour ceux-là, si-tôt que nous les avons bien placés, l'aise les gagne, & ils ne travaillent plus. Heureusement la compagnie s'en console, & le public n'en souffre point.

On applaudit à ces beaux discours, & il se trouva que les auteurs, malgré les mauvais traitemens qu'ils recevoient des comédiens,  
leur

leur en devoient encore de reste. Ces histri-  
ons les mettoient au-dessous d'eux, & certes  
ils ne pouvoient les mépriser davantage.



## CHAPITRE XII.

*Gil Blas se met dans le goût du théâtre, il s'a-  
bandonne aux délices de la vie comique, &  
s'en degoute peu de tems après.*

**L**Es convives demeurèrent à table, jusqu'à  
ce qu'il fallut aller au théâtre. Alors  
ils s'y rendirent tous. Je les suivis, & je vis  
encore la comédie ce jour-là. J'y pris tant  
de plaisir, que je résolus de la voir tous les  
jours. Je n'y manquai pas, & insensiblement  
je m'accoutumai aux acteurs. Admirez la  
force de l'habitude. J'étois particulièrement  
charmé de ceux qui brailloient & gesticuloient  
le plus sur la scène, & je n'étois pas seul dans  
ce goût-là.

La beauté des pieces ne me touchoit pas  
moins, que la maniere dont on les représen-  
toit. Il y en avoit quelques-unes qui m'enle-  
voient, & j'aimois entr'autres celles où l'on  
faisoit paroître tous les cardinaux, ou les  
douze pairs de France. Je retenois des mor-  
ceaux de ces poëmes incomparables. Je me  
souviens que j'appris par cœur en deux jours  
une comédie entiere, qui avoit pour titre:  
*La Reine des Fleurs.* La Rose, qui étoit la  
reine,

reine, avoit pour confidente la Violette, & pour écuyer le Jasmin, Je ne trouvois rien de plus ingénieux que ces ouvrages, qui me sembloient faire beaucoup d'honneur à l'esprit de nôtre nation.

Je ne me contentois pas d'orner ma mémoire des plus beaux traits de ces chef-d'œuvres dramatiques. Je m'attachai à me perfectionner le goût ; & pour y parvenir sûrement, j'écoutois avec une avide attention tout ce que disoient les comédiens. S'ils louoient une piece, je l'estimois. Leur paroissoit-elle mauvaise, je la méprisois. Je m'imaginois qu'ils se connoissoient en pieces de théâtres, comme les jouailliers en diamants, Néanmoins la tragédie de Pédro de Moya eut un très grand succès, quoiqu'ils eussent jugé qu'elle ne réussiroit point. Cela ne fut pas capable de me rendre leurs jugemens suspects, & j'aimai mieux penser que le public n'avoit pas le sens commun, que de douter de l'infailibilité de la compagnie. Mais on m'assura de toutes parts qu'on applaudissoit ordinairement les pieces nouvelles, dont les comédiens n'avoient pas bonne opinion, & qu'au contraire celles qu'ils recevoient avec applaudissement, étoient presque toujours sifflées. On me dit que c'étoit une de leurs regles de juger si mal des ouvrages ; & là-dessus on me cita mille succès de pieces qui avoient démenti leurs décisions. J'eûs besoin de toutes ces preuves pour me désabuser.

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour  
qu'on

qu'on représentoit pour la première fois une comédie nouvelle. Les comédiens l'avoient trouvé froide & ennuyeuse. Ils avoient même juré qu'on ne l'achèveroit pas. Dans cette pensée, ils en jouèrent le premier acte, qui fut fort applaudi. Cela les étonna. Ils jouent le second acte; le Public le reçoit encore mieux que le premier. Voilà mes acteurs déconcertés. Comment diable, dit Rosimiro, cette comédie prend. Enfin, ils jouent le troisième acte, qui plut encore davantage. Je n'y comprends rien, dit Ricardo: nous avons cru que cette pièce ne feroit pas goûtée; voyez le plaisir qu'elle fait à tout le monde. Messieurs, dit alors un comédien fort naïvement, c'est qu'il y a dedans mille traits d'esprit que nous n'avons pas remarqués.

Je cessai donc de regarder les comédiens comme d'excellens juges, & je devins un juste appréciateur de leur mérite. Ils justifioient parfaitement tous les ridicules qu'on leur donnoit dans le monde. Je voyois des actrices & des acteurs que les applaudissemens avoient gâtés, & qui se considérant comme des objets d'admiration, s'imaginoient faire grace au Public, lorsqu'ils jouoient. J'étois choqué de leur défauts: mais par malheur je trouvai un peu trop à mon gré leur façon de vivre, & je me plongeai dans la débauche. Comment aurois-je pu m'en défendre? Tous les discours que j'entendois parmi eux, étoient pernicieux pour la jeunesse, & je ne voyois rien qui ne contribuât à me corrompre. Quand je n'aurois pas  
 fçu

ſeu ce qui ſe paſſoit chez Caſilda, chez Conſtance, & chez les autres comédiennes, la maifon d'Arſénie toute ſeule, n'étoit que trop capable de me perdre. Outre les vieux ſeigneurs dont j'ai parlé, il y venoit des petits-mâtres, des enfans de famille, que les uſuriers mettoient en état de faire de la dépenſe, & quelquefois on y recevoit auſſi des traitans, qui bien loin d'être payés comme dans leur aſſemblées pour leur droit de préſence, payoient là pour avoir droit d'être préſens.

Florimonde, qui demouroit dans une maifon voisine, dinoit & ſoupoit tous les jours avec Arſénie. Elles paroifſoient toutes deux dans une union qui ſurprenoit bien des gens. On étoit étonné que des coquettes fuſſent en ſi bonne intelligence, & l'on ſ'imaginoit qu'elles ſe brouilleroient tôt ou tard pour quelque cavalier : mais on connoiſſoit mal ces amies parfaites. Une ſolide amitié les unifſoit. Au lieu d'être jalouſes comme les autres femmes, elles vivoient en commun. Elles aimoient mieux partager les dépouilles des hommes, que de ſ'en diſputer ſottement les ſoupirs.

Laure, à l'exemple de ces deux illuſtres aſſociées, profitoit auſſi de ſes beaux jours. Elle m'avoit bien dit que je verrois de belle choſes. Cependant je ne fis point le jaloux ; j'avois promis de prendre là-deſſus l'eſprit de la compagnie. Je diſſimulai pendant quelques jours. Je me contentois de lui demander le nom des hommes avec qui je la voyois en converſation.



particulière. Elle me répondoit toujours que c'étoit un oncle, ou un cousin. Qu'elle avoit de parens ! Il falloit que sa famille fût plus nombreuse que celle du roi Priam. La soubrette ne s'en tenoit pas même à ses oncles, & à ses cousins, elle alloit encore quelquefois amorcer des étrangers, & faire la veuve de qualité chez la bonne vieille dont j'ai parlé. Enfin Laure, pour en donner au lecteur une idée juste & précise, étoit aussi jeune, aussi jolie, & aussi coquette que sa maîtresse, qui n'avoit point d'autre avantage sur elle, que celui de divertir publiquement le public. Je cédai au torrent pendant trois semaines. Je me livrai à toute sorte de voluptés. Mais je dirai, en même-tems, qu'au milieu des plaisirs, je sentoient souvent naître en moi des remords qui venoient de mon éducation, & qui mêloient une amertume à mes délices. La débauche ne triompha point de ces remords ; au contraire, ils augmentoient à mesure que je devenois plus débauché ; & par un effet de mon heureux naturel, les désordres de la vie comique commencerent à me faire horreur. Ah ! misérable, me dis-je à moi-même, est-ce ainsi que tu remplis l'attente de ta famille ? N'est-ce pas assez de l'avoir trompée, en prenant un autre parti que celui de précepteur ? Ta condition servile te doit-elle empêcher de vivre en honnête homme ? Te convient-il d'être avec de gens si vicieux ? L'envie, la colere, & l'avarice regnent chez les uns ; la pudeur est bannie de  
chez

chez les autres ; ceux-ci s'abandonnent à l'intempérance & à la paresse ; & l'orgueil de ceux-là va jusqu'à l'insolence. C'en est fait je ne veux pas demeurer plus long-tems avec les sept péchés mortels.

**FIN** du PREMIER VOLUME.



**TABLE**





# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce premier  
volume.



### L I V R E P R E M I E R.

- CHAPITRE I. **D**E la naissance de Gil Blas,  
& de son éducation. Pag. 1
- CHAP. II. Des allarmes qu'il eut en allant à Pen-  
naflor de ce qu'il fit en arrivant dans cette  
ville, & avec quel homme il soupa. 4
- CHAP. III. De la tentation qu'eût le muletier  
sur la route; qu'elle en fut la suite, & com-  
ment Gil Blas tomba dans Carybde, en vou-  
lant éviter Scylla. 14
- CHAP. IV. Description du souterrain, & quelles  
choses y voit Gil Blas. 19
- CHAP. V. De l'arrivée de plusieurs autres vo-  
leurs dans le souterrain, & de l'agréable con-  
versation qu'ils eurent tous ensemble. 22
- CHAP. VI. De la tentative que fit Gil Blas pour  
se sauver, & quel en fut le succès. 33
- CHAP. VII. De ce que fit Gil Blas ne pouvant  
faire mieux. 37

## T A B L E

CHAP. VIII. <i>Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait sur les grands chemins.</i>	40
CHAP. IX. <i>De l'événement sérieux qui suivit cette aventure.</i>	44
CHAP. X. <i>De quelle manière les voleurs en userent avec la dame. Du grand dessein que forma Gil Blas &amp; quel en fut l'événement.</i>	47
CHAP. XI. <i>Histoire de donna Mencia de Mosquera.</i>	56
CHAP. XII. <i>De quelle manière désagréable Gil Blas &amp; la dame furent interrompus.</i>	67
CHAP. XIII. <i>Par quel hazard Gil Blas sortit enfin de prison, &amp; où il alla.</i>	72
CHAP. XIV. <i>De la réception que donna Mencia lui fit à Burgos.</i>	77
CHAP. XV. <i>De quelle façon s'habilla Gil Blas, au nouveau présent qu'il reçut de la dame &amp; dans quel équipage il partit de Burgos.</i>	83
CHAP. XVI. <i>Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité.</i>	89
CHAP. XVII. <i>Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'hôtel garni.</i>	98



## L I V R E   S E C O N D.

CHAPITRE I. <b>F</b> <i>Abrice mene &amp; fait recevoir Gil Blas chez le licencié Sedillo. Dans quel état étoit ce chanoine. Portrait de sa gouvernante.</i>	110
--	-----

CHAP.

## DES MATIÈRES.

- CHAP. II. *De quelle maniere le chanoine étant tombé malade, fut traité ; ce qu'il en arriva ; & ce qu'il laissa par testament à Gil Blas.* 119
- CHAP. III. *Gil Blas s'engage au service du docteur Sangrado, & devient un célèbre médecin.* 128
- CHAP. IV. *Gil Blas continue d'exercer la médecine avec autant de succès que de capacité. Aventure de la bague retrouvée.* 136
- CHAP. V. *Suite de l'aventure de la bague retrouvée ; Gil Blas abandonne la médecine, & le séjour de Valladolid.* 151
- CHAP. VI. *Quelle route il prit en sortant de Valladolid, & quel homme le joignit en chemin.* 160
- CHAP. VII. *Histoire du garçon barbier.* 164
- CHAP. VIII. *De la rencontre que Gil Blas & son compagnon firent d'un homme qui trempoit des croûtes de pain dans une fontaine ; & de l'entretien qu'ils eurent avec lui.* 198
- CHAP. IX. *Dans quel état Diégo retrouva sa famille ; & après quelles réjouissances Gil Blas & lui se séparèrent.* 204



## LIVRE TROISIÈME.

- CHAPITRE I. **D**E l'arrivée de Gil Blas à Madrid & du premier maître qu'il servit dans cette ville. 213
- CHAP. II. *De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le capitaine Rolando : & des choses curieuses que ce voleur lui raconta.* 224
- CHAP.

## T A B L E.

- CHAP. III.** *Il sort de chez don Barnard de Castil Blazo, & va servir un petit-maitre.* 233
- CHAP. IV.** *De quelle maniere Gil Blas fit connoissance avec les valets des petit-maitres; du secret admirable qu'ils lui enseignerent pour avoir à peu de frais la réputation d'homme d'esprit & du serment singulier qu'ils lui firent faire.* 246
- CHAP. V.** *Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connoissance avec une jolie personne.* 255
- CHAP. VI.** *De l'entretien des quelques seigneurs sur les comédiens de la troupe du Prince.* 267
- CHAP. VII.** *Histoire de Don Pompéyo de Castro.* 274
- CHAP. VIII.** *Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle condition.* 285
- CHAP. IX.** *Quelle personne il alla servir après la mort de don Mathias de Silva.* 292
- CHAP. X.** *Qui n'est pas plus long que le précédent.* 297
- CHAP. XI.** *Comment les comédiens vivoient ensemble, & de quelle maniere ils traitoient les auteurs.* 303
- CHAP. XII.** *Gil Blas se met dans le goût du théâtre; il s'abandonne aux délices de la vie comique, & s'en dégoûte peu de tems après.* 310

Fin de la Table des Chapitres.

952374

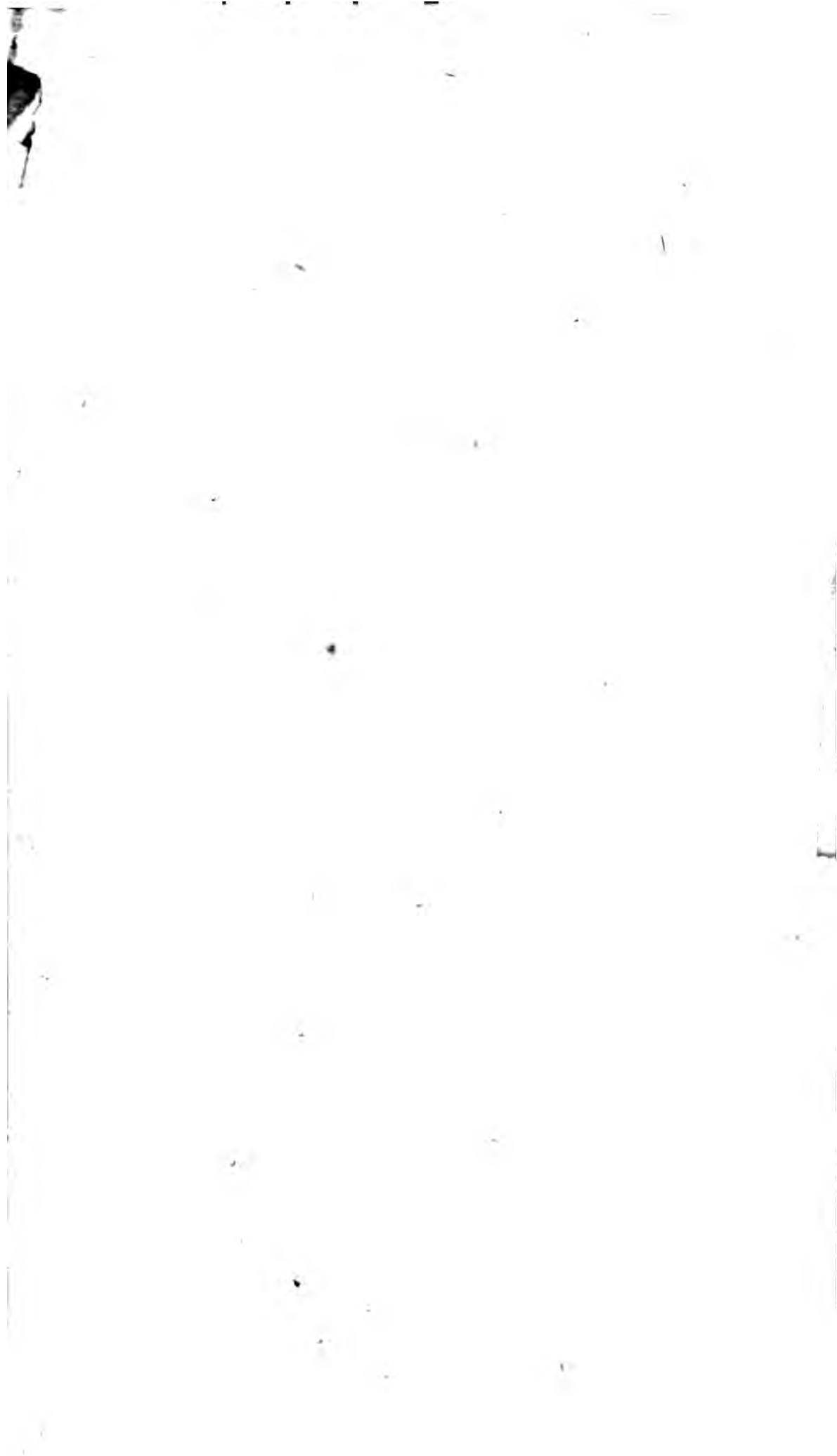


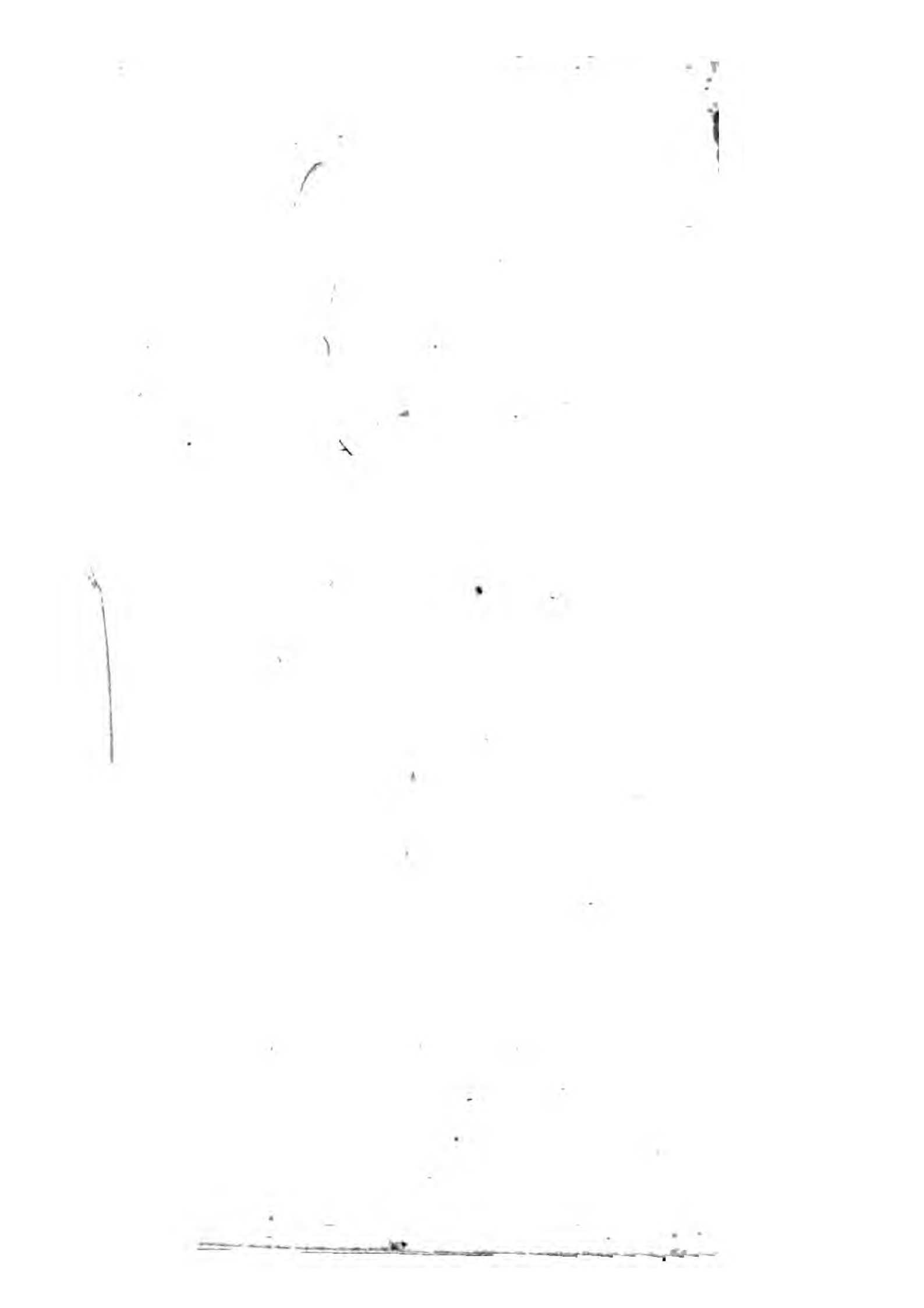


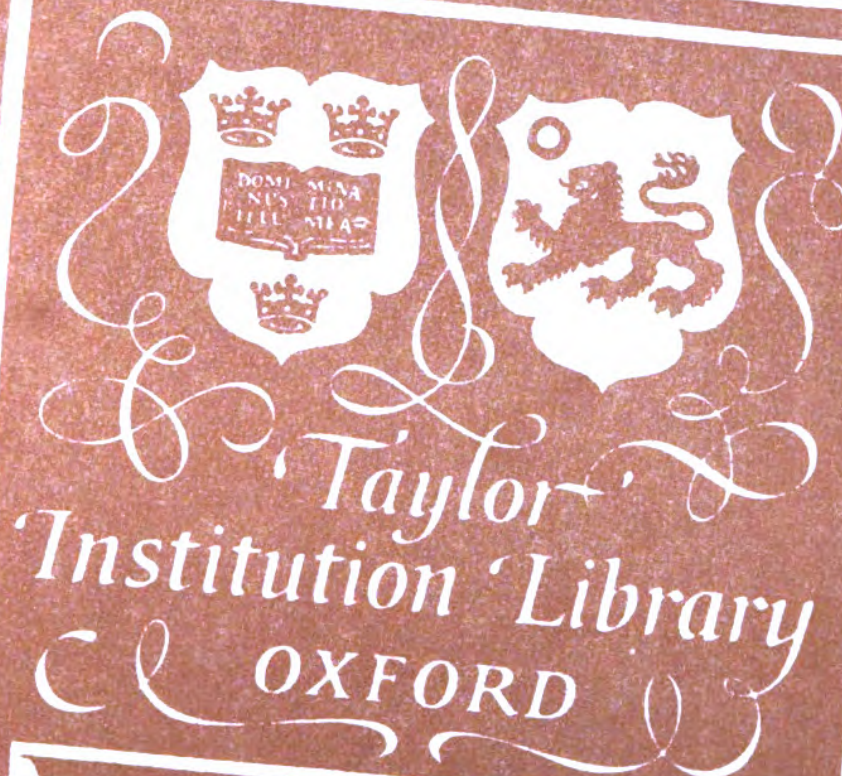
K.F. Smart

16.10.95

[DONATION]







PRESENTED BY

Presented by  
Mr KF Smart  
1995

Vet. Fr. II A. 2168

